

5 cts - NUMERO DE 32 PAGES - 5 cts

Le Samedi

VOL. IX. No 1
MONTREAL, 5 JUIN 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

SCÈNES ENFANTINES



BÉBÉ ET MINON.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL

MONTRÉAL, 5 JUIN 1907

PLUS D'ENFANTS



Le grand frère.—Tu m'as demandé la main de ma sœur, Emile, je te connais comme un gentil garçon, mais ça ne suffit pas pour éclairer ma religion de frère aîné. De quoi est composé ton avoir? Quels sont tes projets d'avenir? Es-tu capable, enfin, de faire vivre Marie dans le même confort où elle a été élevée.

Notre Neuvième Année!

Le SAMEDI, avec le présent numéro, entame allègrement, chers lecteurs et lectrices, sa neuvième année d'existence. Neuf ans!

Un rien dans la vie d'un peuple, peu de chose dans l'existence d'un individu, mais un laps très appréciable de temps dans celle d'une publication.

En effet, si le printemps fait éclore bien des feuilles, combien parmi elles sont éphémères que les orages précipitent à terre et dont la courte vie égale à peine celle des roses!

Pour avoir droit au soleil, par ces temps si durs au pauvre monde, il faut absolument répondre à un besoin urgent si l'ont veut que le public, ce grand dispensateur, vous assure, par son bienveillant patronage, l'existence sous forme d'abonnements et d'achat au numéro.

Question bien prosaïque que celle de l'argent, mais question vitale s'il en fut, sans laquelle il ne saurait être question, pour n'importe quelle publication, de prospérer ni même d'exister, en ce siècle de concurrence à outrance et de lutte pour l'existence.

Si le SAMEDI, depuis son apparition jusqu'à ce jour, a reçu, de la part du public canadien, cet encouragement continu, nous pouvons constater, sans orgueil, que, de son côté, il a fait tout ce qu'il était en son pouvoir de faire, le possible toujours, l'impossible quelquefois, pour mériter les suffrages qu'il lui est si doux de recevoir.

Aujourd'hui, la modeste feuille qu'était le SAMEDI en 1889, est devenue une grande personne, remplie de vitalité, fort à son aise et ne faisant pas trop mauvaise figure dans ses 32 pages, bourrées de texte et d'humoristiques illustrations; ce texte, provenant de la plume d'écrivains aimés du public, intéressant, par sa diversité, toutes les classes de la société, tous les âges, toutes les conditions, fait que le SAMEDI est attendu, chaque semaine, au salon du citadin, comme dans la chaumière du plus humble villageois, avec une impatience de bon augure, une joie toujours nouvelle.

Amuser, distraire, instruire, telle a été, — toujours, — la devise du SAMEDI qui, toujours aussi, a mis tout en œuvre pour remplir le vaste programme qu'il s'était tracé dès le premier jour, celui d'être, par excellence, le journal français de la famille canadienne, la feuille aimée du foyer, qu'on peut, sans danger, laisser sur la table à la portée du plus jeune enfant, de la plus pure jeune fille, et cela tout en maintenant la rédaction au niveau du mouvement littéraire et scientifique moderne qui, chaque année, chaque jour, presque à chaque heure, se développe et s'augmente d'acquisitions nouvelles.

Les 20 pages que nous servions à nos lecteurs, il y a une année à peine et qui, par leur texte choisi et leurs illustrations originales, constituaient déjà, à cette époque, la plus complète et la moins chère des publications hebdomadaires illustrées, tant anglaises que françaises, des deux continents, nous les avons poussées à 32 pages.

Trente deux pages pour cinq centins!

Cela nous permet de donner, chaque semaine: une Nouvelle illustrée pour nos jeunes lecteurs; douze pages des romans inédits les plus attrayants; une Chronique Universelle Illustrée, relatant tout ce qui se passe d'intéressant dans le monde entier; quatre pages de Musique, — les dernières productions parisiennes, — inédites au Canada; les Modes Parisiennes, etc., etc. Et tout cela en conservant les matières ordinaires qui ont fait le succès du SAMEDI, en les développant même, chaque fois qu'un événement intéressant l'histoire, la géographie, les sciences, nous semble devoir être porté à la connaissance de nos lecteurs et lectrices qui sont aussi nos amis et souvent nos collaborateurs.

Nous continuerons donc, comme par le passé, nous inspirant non seulement de nos propres sentiments, mais aussi et surtout de tous ceux qui nous seront suggérés et que nous croirons propres à augmenter l'intérêt de notre publication, à développer la communion d'idées existant entre les lecteurs du SAMEDI et sa rédaction, sans nous arrêter un seul moment dans cette voie, — la seule vraie, suivant nous, — le perfectionnement ininterrompu du SAMEDI.

Au public de nous témoigner, par la propagande amicale qu'il lui est si facile de faire parmi ses amis, que nous suivons le droit chemin et de nous permettre, par l'augmentation du nombre de nos abonnés et lecteurs, la réalisation d'améliorations nouvelles.

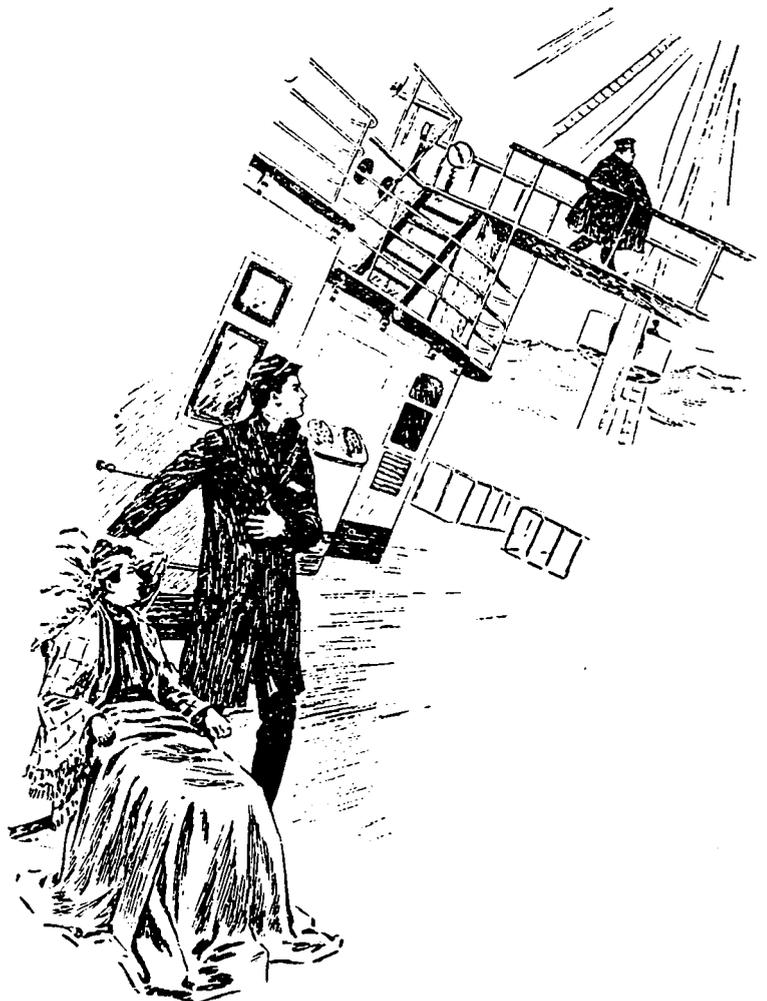
Nous n'émettons aucun doute sur les résultats de l'appui qu'il voudra bien continuer à nous prêter et nous lui en marquerons notre reconnaissance, comme par le passé, en appliquant toute notre activité, tout notre dévouement, à le contenter demain, comme aujourd'hui, comme hier.

Quelqu'agréable que soit pour nous ce regard rétrospectif jeté sur nos travaux, cette constatation de leur succès, il nous faut bien interrompre notre causerie avec nos chers lecteurs, nos bienveillantes lectrices; c'est en nous consacrant, plus encore que par le passé, si cela est possible, au perfectionnement de notre bien aimé SAMEDI que nous leur prouverons notre gratitude pour tout ce qu'ils ont, jusqu'à présent, bien voulu nous témoigner et dont nous les remercions du plus profond de notre cœur.

LA DIRECTION.

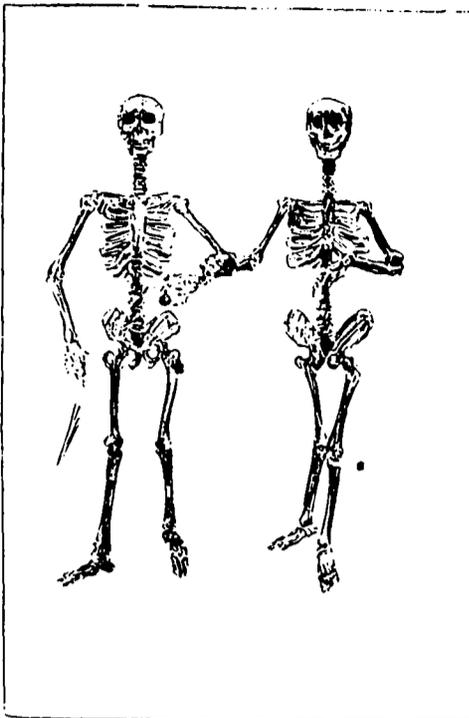
Parce que les hommes possèdent l'heure d'aujourd'hui, ils croient que leur voix se fera entendre dans l'avenir. — BENJAMIN CONSTANT.

PERILS DE LA MER



Mme Courvailla (qui n'est pas bien à son aise depuis l'embarquement). — Ah, mon chéri, qu'est-ce qui peut faire pencher le bateau autant que cela. La tête me tourne.
M. Courvailla (furieux). — C'est cet imbécile de gros officier qui ne fait que d'aller d'un bout à l'autre du petit pont qui est au-dessus de nous. Il est bien capable de nous faire verser.

CES VIEUX RAYONS ROETGEN



I I
Soyez maigre, soyez gras, vous êtes tous égaux devant les Rayons X.

FACILE

Un rassemblement de dames et de messieurs complimentaient hautement l'homme de police qui venait d'arrêter un cheval emballé.

— Il n'y a pas de quoi tant se vanter, fit l'un des spectateurs. J'ai arrêté plus de dix chevaux dans ma vie, et cela sans bouger de place.

— Réellement !

— Ah, voilà qui est merveilleux !

— Et comment avez-vous fait ?

— Rien de plus facile. Quand je voyais un cheval s'emporter, je me mettais sur le bord du trottoir et je criais : " A l'heure ! " Immédiatement il se mettait au pas.

ENTRE BONS AMIS

L'auteur.— Vous n'avez pas idée du nombre de timbres que j'use pour envoyer mes manuscrits à l'éditeur.

Le critique.— Je me le figure. Il devrait y avoir des timbres à prix réduits pour l'envoi et le retour des manuscrits refusés.

LA RAISON

Mme Gibou.— Pour quelle raison, monsieur Sanslesou, laissez-vous courir vos enfants nu pieds sur la route ?

Mr Sanslesou.— Par la raison, madame Gibou, qu'il y a dans ma famille plus de pieds que de chaussures.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS - D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DXVII

LES AILES

Grand ciel, tu m'es témoin que j'étais tout enfant
Quand par témérité j'ai demandé des ailes ;
Convoitant de si bas les voûtes éternelles,
Mes vœux n'altéraient pas ton calme triomphant.

Je me sentais mourir dans un air étouffant,
Ciel pur ! et j'aspirais à des saisons nouvelles ;
Et c'est ta faute aussi, puisque tu nous appelles
Par ton sublime azur, par l'oiseau qui le fend !

Maintenant qu'épuisé, vaincu, je te proclame
Trop vaste pour tenir tout entier dans mon âme
Pourquoi te venges-tu d'impuissantes amours ?

Et quel jaloux archange aux gaités malfaisantes
M'a planté dans le dos ses deux ailes géantes
Qui palpitent sans cesse en m'accablant toujours ?

SULLY PRUDHOMME.

Fantaisies Lipogrammatiques⁽¹⁾

PHYSIOLOGIE DE LA PÊCHE ET DES PÊCHEURS A LA LIGNE

(suite)

Sans D

Convenons-en sans fausse humilité !

Les facultés " poissonnières " sont, à peu près exclusivement, facultés voraces.

La perception visuelle, singulièrement aiguë, signalant à ces animaux, très loin, la proie recherchée.

A ce moment, ses souples organes locomoteurs fournissent à l'animal le moyen précis pour attraper sa proie ; mais ne comptez pas qu'il apporte le plus petit choix quand il se pourvoit en comestibles ; il se jette sur tout ce qui ressemble à ce qu'il mange souvent et qualité ou prix le préoccupent peu.

Brillat Savarin a écrit : " La brute se repait, l'homme mange, l'homme intelligent seul sait manger. "

On croira facilement, après cette citation, et avoir vu se repaître un poisson, qu'il est, parmi toutes les brutes, celle qui a la plus mince intelligence.

Envisageons maintenant, sous quelques faces, la vie fluviale journalière.

(A suivre.)

LOUIS FERRON.

UN SEUL DÉFAUT

Bouleau.— J'ai pris l'engagement de me marier avec la plus gentille petite femme qui soit au monde. Charmante, aimable, jolie, instruite, bien élevée, riche avec ça. Elle n'a vraiment qu'un seul défaut.

Rouleau.— Lequel ?

Bouleau.— Elle est beaucoup trop bonne pour moi.

(1) Lipo : je laisse ; gramma : lettre.

UNE PRÉDICTION PAR MOIS

L'ÉCREVISSE OU CANCER

C'est ce signe du zodiaque (22 juin au 21 juillet), le Cancer ou l'Écrevisse, qui piqua Hercule tandis qu'il tirait l'hydre du marais de Lerne.

Il signifie souvent : déceptions, désagréments.

Les hommes qui naissent pendant sa durée sont querelleurs, processifs, libertins et, dans toutes les occasions, suivent leurs caprices et leurs fantaisies de préférence à la raison. Ils seront fréquemment trahis et n'amasseront pas beaucoup de fortune. Leurs amis les abandonneront quand, dans leur vieillesse, ils tomberont dans le besoin.

Les femmes, assez belles, sont de nature ardente, actives, laborieuses, curieuses et capricieuses. Elles se marient généralement de bonne heure et se remarient vers la trentaine. Elles n'auront pas beaucoup d'enfants. La paix n'existera pas toujours dans leur maison.

MAGE.

Prenez soin de vos cheveux, et quand ils commencent à tomber ou à blanchir, appliquez le Rénovateur des Cheveux, de Hull, et le résultat sera satisfaisant.

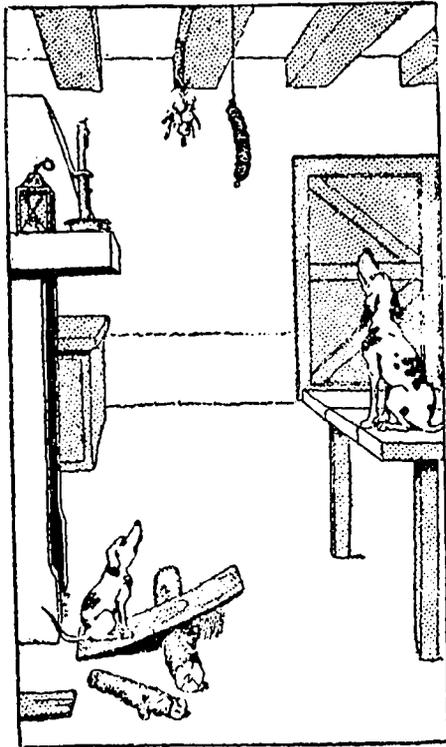
DOUCE PERSPECTIVE



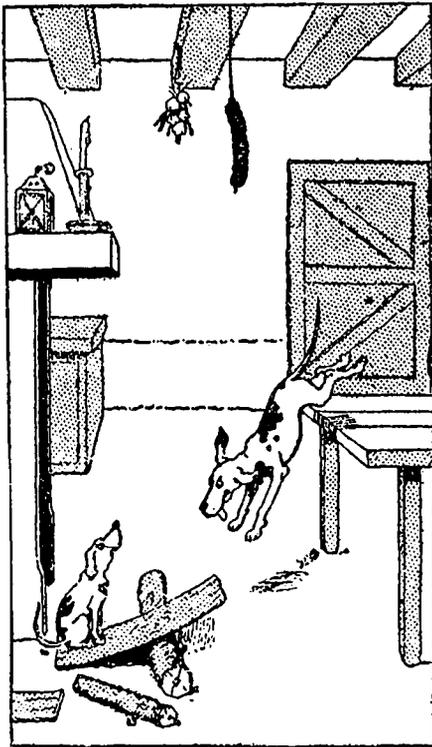
Albertine.— Que le monde serait donc agréable à habiter s'il n'y avait pas d'hommes !

Bernadette.— N'est-ce pas ? l'homme ne nous empêcherait alors de porter les pantalons.

LES QUATRE ÉTAPES D'UNE CONQUÊTE



I. Contemplation.



II. Stratagème.

LE BAISER

(Pour le SAMEDI)

A votre amie, vrai, je pardonne
Le mal qu'elle voudrait causer,
Car elle n'a dû aimer personne
Pour ne pas aimer le baiser.
Il n'est rien d'aussi doux sur terre,
Et rien d'aussi vite passé ;
Aussi, rien ne pourra, j'espère,
En Canada, le remplacer.
Pourquoi c'est doux ? Voilà ? mystère ?
Pourquoi on l'aime ? Je n'en sais rien ;

Mais je plains l'homme solitaire
Qui n'en a pas goûté le bien.
Cela passe ; on ne sait comment ;
Il reste le doux souvenir
Et le fol espoir enchantant
De le voir bientôt revenir
Mais que votre amie me pardonne
D'avoir, contre elle, pu tant oser
Il faut qu'elle n'aime personne
Pour ne pas aimer le baiser.

Réponse à un ami.

E. RAOUL GUYON.

EN ROUTE

(Pour le SAMEDI)

D'YAMASKA A MONTRÉAL

Les roses n'ont pas fleuri depuis, il n'y a donc pas de cela un an. C'était un dimanche, père nous avait proposé le matin à grande sœur Laurette et à moi de l'accompagner à Montréal. Bien entendu nous acceptâmes, et voilà pourquoi, à trois heures de l'après-midi, par une chaleur accablante, nous étions sur la " Mouche-à-Feu ", petit vapeur qui fait le trajet entre Yamaska et Sorel. Un brave et aimable ami de la famille, Monsieur X... nous accompagnait. Le sifflet fit entendre un cri strident, l'hélice se mit à battre l'eau et le bateau s'éloigna du rivage. Des deux mains j'envoyai à maman un baiser passionné, même pour quelques jours il fait mal au cœur de laisser sa mère derrière soi. Yamaska, mon joli village, disparaissait lentement. Accoudée sur la balustrade, je regardai la tourelle de la chère maison où je suis née, tant que je pus apercevoir la flèche aérienne dont la pointe touchait au ciel bleu, je restai là, puis quand tout se fut confondu dans un amas d'arbres, de maisons et de côtes, je revins vers mes compagnons de voyage.

Depuis une heure nous étions en route. — Le Chenal du Moine ! regarde fillette, n'est ce pas que c'est superbe ?... Un spectacle féérique s'offrait à la vue. Nous étions à l'embouchure de l'Yamaska, au loin le lac St-Pierre, calme et serein, reflétait, limpide miroir, le pur azur du ciel, ici dans la rivière subitement élargie, baignés des flots d'or du soleil de mai, était un groupe d'îlots couverts d'arbres vigoureux. Divisée en une infinité de canaux, la rivière caressait amoureusement les verts contours de ces îles, superbe chapelet d'émeraudes déroulé dans un écrin transparent. Le bateau venait d'entrer dans un chenal étroit, au dessus de nos têtes les branches entrelacées des chênes et des hêtres formaient un berceau verdoyant. Cette splendeur de végétation, un gai concert d'oiseaux, cette fraîche senteur des jeunes pousses de mai, tout cela me grisait, me transportait d'admiration, pour mon pays, mon Canada si splendidement beau !

Une heure plus tard nous arrivions à Sorel. Le soleil

descendant à l'horizon, teintait d'or la pierre grise des édifices. Le spectacle était joli, mais retournant en arrière, de deux siècles au-delà je me représentais une scène infiniment plus pittoresque. Pierre de Sorel, capitaine du régiment de Carignan, quelques français et une couple de sauvages prenaient leur souper à l'ombre des grands arbres. Un rôti de chevreuil, du pain grossier, des fraises vermeilles, le tout arrosé d'eau laurentienne, composaient leur frugal repas. Sur les branches d'un gros chêne, un écureuil au pelage roux évoluait avec grâce.

De ce temps de lutttes et de travaux le vieux fort de Sorel, jadis fort St-Louis, reste là glorieux souvenir.

Troisième des villes fondées en Canada, on est surpris que Sorel n'ait encore qu'une importance moyenne, depuis quinze ans sa prospérité même a décliné, ce fait s'explique par la construction des chemins de fer ; le commerce autrefois localisé à cet endroit où deux superbes cours d'eau rendaient facile le transport des effets, s'est depuis étendu aux autres villes et villages de la région.

Le dimanche, à six heures et demie, le vapeur " Berthier " part de Sorel pour Montréal. C'est le moment où les jolies Soreloises, ennuyées des heures de réclusion imposées par la chaleur tropicale, viennent sur les quais respirer l'air frais du St-Laurent. De la fenêtre de ma cabine je jouissais d'un gracieux spectacle ; toutes ces gentilles canadiennes vêtues de blanc, de bleu, de rose, de mauve, allaient, venaient, jasaient, et leur gai babillage n'arrivait doux et harmonieux comme un gazouillis d'oiseaux.

J'avais remarqué un adorable trio, une blonde délicieuse, une brune superbe et une ravissante fillette aux boucles chatain clair. Un dudu tout de noir habillé, le monocle enfoncé dans l'arcade sourcillière, s'approcha

de ces demoiselles avec une suprême fatuité et se mit à causer avec elles.

Regarde donc, dis je à Laurette, ce laid papillon qui veut marivauder avec mes trois fleurs. Grande sœur observa le groupe durant quelques minutes, puis me dit avec un sourire mystérieux : " Les trois fleurs seraient désolées si le laid papillon s'envolait. " Vrai !... je me convainquis ce soir là que la gent masculine devait avoir bien des charmes aux beaux yeux d'une femme, pour qu'un individu aussi laid, aussi ridicule, et surtout aussi fat, trouvât grâce devant ces jolies mondaines.

Le bateau se mit en marche, de blanches menottes s'agitèrent, les chapeaux se soulevèrent, calme et fier le Berthier fendait les flots sombres du St-Laurent. Le crépuscule descendait lentement, les rives se noyaient dans l'ombre, et la lune, rayonnante, répandait sur le fleuve ses doux rayons d'argent.

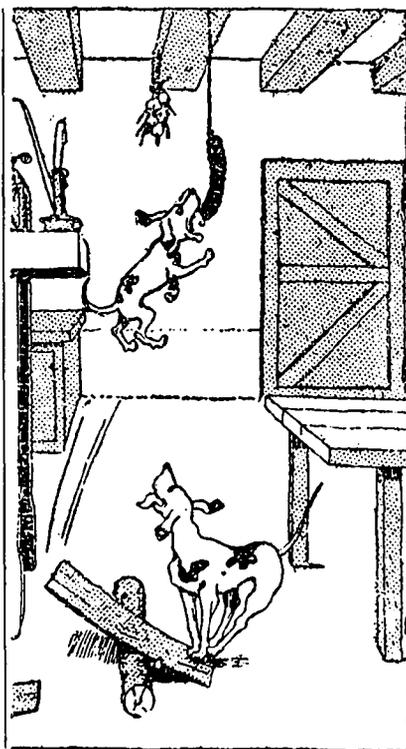
Assise à l'arrière du vapeur, je regardais le blanc sillon d'écume qu'il laissait derrière lui. Du fleuve s'élevait des bruits confus et étranges, chant lointain de sirènes égarées dans les grottes profondes.

N'entendez-vous pas comme un murmure de voix dis je à Monsieur X... assis près de moi. Il se pencha, et me dit : Tu rêves, fillette, je n'entends rien de cela.

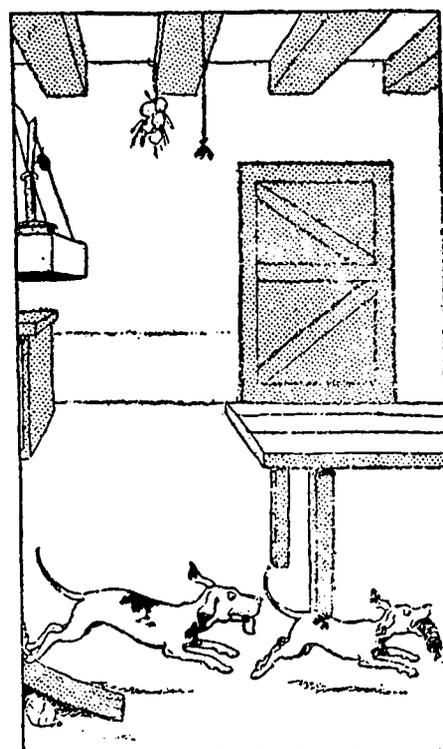
— Oh ! si, vous entendez !

— Puisqu'on te le veut, oui... j'entends ; tiens ! ce sont les poissons qui

LES QUATRE ÉTAPES D'UNE CONQUÊTE — (Fin)



III. Victoire.



IV. Ingratitude.

FINANCES



La petite Julie, qui a avalé une pièce de monnaie, pleure à fendre l'âme, se figurant qu'elle va mourir.
 Juliette.—Ben, en v'la une poseuse. Elle pleure parce qu'elle a avalé un cinq centins. Elle devrait être bien heureuse d'avoir des cinq centins à se mettre sous la dent par ces temps durs. C'est pareil comme si on mettait de l'argent en banque.

viennent te conter fleurette, écoute, un brochet te parle, et il sourit ironiquement en tordant sa moustache.

J'eus envie de l'envoyer par dessus bord conter fleurette aux carpes ; mais les difficultés de l'entreprise !

D'une manière péremptoire je lui démontrai qu'il disait des bêtises, devant mon indignation, son sourire railleur s'adoucit et il me dit d'une voix grave : " Vois-tu enfant, à dix-huit ans l'imagination donne à l'ouïe une perspicacité qu'elle ne possède plus à quarante."

La lune qui ce soir là était d'une magnificence royale, nous enveloppait de sa blanche lumière.

À l'avant du bateau une fraîche voix de jeune fille chantait la délicieuse romance de Lulli :

Au clair de la lune
 Vague souvenir
 Au clair de la lune
 Va nous revenir
 Musique charmante
 Air suave et pur
 Où domine et chante
 La note d'azur.

Bravo ! s'écria papa, voilà qui a de la couleur locale.
 La jeune fille continuait :

Au clair de la lune
 Se calme le cœur,
 Au clair de la lune
 S'endort la douleur
 Avant que l'aurore
 N'apparaisse aux cieux
 Berce nous encore
 Chant mélodieux.

La jeune fille se tut ; nous étions tous sous le charme, la gracieuse simplicité des vers, le rythme entraînant de la musique de Lulli, la voix douce et pure de la chanteuse, nous avaient ravis. Désagréable transition ! au milieu du recueillement, un malin garçon commença d'une voix aigre et perçante :

Au clair de la lune
 Mon ami Pierrot

Ce fut un éclat de rire général, je ris moi aussi et n'en voulut pas trop au vilain garçonnet d'avoir interrompu mes rêves bleus, il était si comique dans sa gaminerie, mais j'acquis alors la désolante certitude que décidément les hommes ne sont pas poétiques.

Verchères ! ce nom lancé d'une voix sonore, au milieu du St-Laurent, ne pouvait évoquer que de chers souvenirs. Dans les brumes de la nuit je crois voir se dessiner la frêle et gracieuse silhouette d'une enfant de douze ans. Héroïque Madeleine retrouverais-tu une imitatrice au pays ?

Lorsque nous arrivâmes à Boucherville, malgré l'heure avancée, l'Eden

de nos Crésus Montréalais avait encore un air de vie et d'animation. Des terrasses s'échappaient les joyeux éclats, les rires folâtres d'une jeunesse en liesse ; évidemment les citadins en vacance se font la vie douce à Boucherville !

De Boucherville à Montréal la distance est vite franchie. Un immense croissant lumineux indiquait là-bas la cité de Maisonneuve, Montréal la Belle. En approchant de la ville, le Berthier ralentit sa marche, lentement nous passâmes aux pieds de la Madone de Bonsecours ; là-haut dans sa chapelle aérienne entourée de blanches lumières, la Vierge, les mains étendues comme pour calmer les flots sombres, rayonnait d'une douce et sereine majesté. Plusieurs s'inclinèrent, dans un pieux élan, je murmurai *Ave maris stella*.

Cinq minutes plus tard nous débarquions à Montréal.

KAROLI.

Yamaska, avril 1897.

Le silence est, après la parole, la seconde puissance du monde.

LACORDAIRE.

SA PROFESSION



Aaron.—Et où allez-vous donc, Isaac ? Pas en Europe par ces mauvais temps-là !
 Isaac.—Fous ne lisez donc pas les chournaux ? Bensez-vous que che fais manguer le chupilé te tiamants te la reine Fictoria ? Tes tiamants !

PRENEZ L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ DU DR FRED. J. DEMERS,

contre la Fatigue ou Epuisement Cérébral, Idées Fixes, Scrupules, Maladies Nerveuses, Débilité Générale.

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE

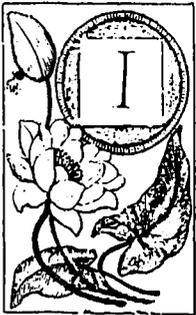


Mme E. Rolland Gosselin.
Baronne de St-Didier.

Duchesse d'Alençon.
Général Duc d'Aumale.

Comtesse de Munerel.
Général Mounier.

QUELQUES VICTIMES DE LA CATASTROPHE.



est à peu près acquis, maintenant, que la malheureuse guerre Turco-Grecque prendra fin avec l'armistice intervenu, à la demande des puissances, entre les belligérants et que la crainte des coups, — ce commencement de la sagesse, — opérera ce que les sages conseils n'ont pu faire. Il était si facile pourtant, quoiqu'en puissent dire les turcophobes quand même, — la plupart sans savoir pourquoi, du reste, — de ne pas entamer cette folle campagne dont le résultat était prévu, archi-prévu, par tous les gens sensés !

Les Grecs ont, il faut avoir le courage de le dire, tous les torts de leur côté, la guerre qu'ils ont eu l'imprudence de déclarer à la Turquie étant, avant tout, une guerre de dynastie, propre à raffermir, pensaient-ils, le trône quelque peu chancelant de Sa Majesté le Roi Georges I^{er}.

Ils ne pouvaient aucunement se dissimuler, à l'époque de la déclaration de guerre pas plus qu'à l'heure actuelle, que les forces dont ils disposaient n'étaient aucunement en proportion avec celles que pouvait jeter dans la mêlée "l'homme malade", malgré le désarroi de ses finances.

Mais il y avait, dans la coulisse, le fameux "pêcheur en eau trouble" qui, alors comme à présent, avait intérêt à opérer une puissante diversion et qui, depuis, voyant engagés, jusqu'à la garde, les deux ennemis héréditaires, s'est doucement retiré et regarde candidement les mouches sans prêter la moindre attention aux regards suppliant de ceux qu'il a précé-

pités dans le pétrin au profit seul de sa cauteleuse politique. Calomniez, calomniez, — disait Basile, — il en restera toujours quelque chose.

Il reste également quelque chose de la campagne, si patiemment faite par la presse subventionnée ; par tous ceux intéressés, dans les divers pays, à "embêter" les gouvernements ; par les jeunes enthousiastes ; par les "philhellènes" quand même, par les imbéciles qui "croient que c'est arrivé" ; par les simplistes qui, du moment qu'un des plateaux de la balance est occupé par un Turc, l'autre par un Grec, ne voient, ne considèrent que "la croix et le croissant" et, dans l'Europe en grand danger de prendre feu, ne voient qu'une négligeable quantité à laquelle ils dédient le droit de s'occuper de ses intérêts les plus vitaux.

Que viennent faire ici ces gêneurs ?

Ils ne sont bons tout au plus, pour nos turcophobes, qu'à servir de chiens de garde aux Grecs pris, finalement, de Terre-neuve pour les repêcher, les temps noirs étant revenus.

Cela serait vraiment trop commode de déchaîner, "le cœur léger", pareils cataclysmes ; de risquer l'embrasement de toute l'Europe pour la mince et personnelle satisfaction d'une augmentation territoriale et, quand tout est en branle, de réclamer la médiation, les conseils de ceux qu'on a nargués à plaisir tout en refusant de payer la casse sous le fallacieux et malhonnête prétexte que l'adversaire n'est qu'un "infect musulman".

Il ne doit pas suffire pourtant qu'un homme soit Turc, Chinois ou Indou, pour épuiser contre lui le répertoire facile, à la portée des intelligences les moins développées, que certains journalistes à courte vue se croient forcés d'employer, chaque fois qu'ils ont à parler de cette éternelle question d'Orient, avec, à peu près, la même compétence que ce personnage de Florian assistant à la séance du singe montrant la lanterne magique.

Moi, disait le dindon, je vois bien quelque chose,
Mais je ne sais pour quelle cause,
Je ne distingue pas très bien.

Cueillons, dans le ramassis des fleurs de rhétorique accumulées par un confrère "qui ne distingue pas très bien", confrère masqué, hargneux, bilieux, vitupérant, à bouche que veux-tu, dans un de nos quotidiens Montréalais, les joyusetés suivantes :

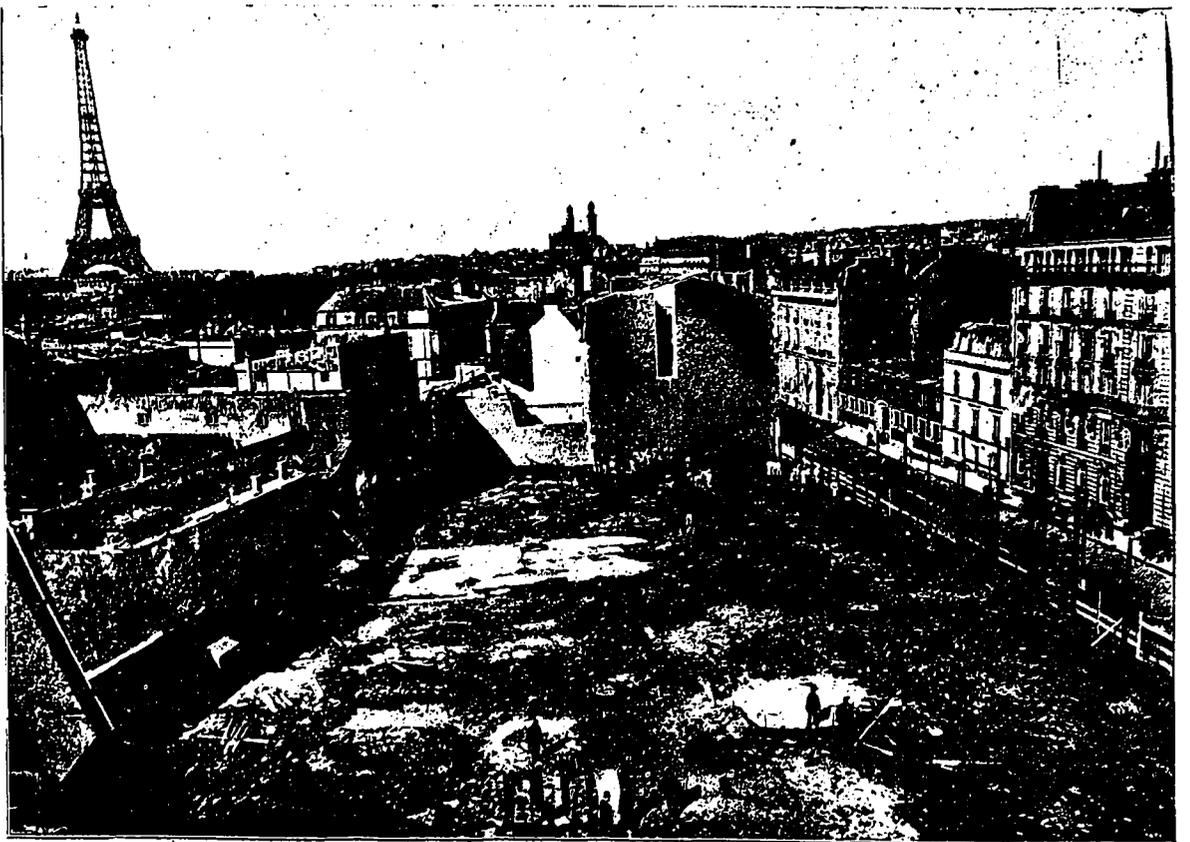
" Ces puissances, bêtes à manger du foin, depuis la première jusqu'à la dernière." Cette " sottise monumentale ayant nom le concert européen " ; " la dégoutante et infecte limace qu'est le Turc ", etc, etc.

Telles sont les amènes gentilles du confrère, — pas poli du tout, — parlant du rôle des puissances, de celui du Turc attaqué sans provocation, de celui aussi de tous ceux sympathiques aux Grecs, mais peu tendres aux bouillonnons.

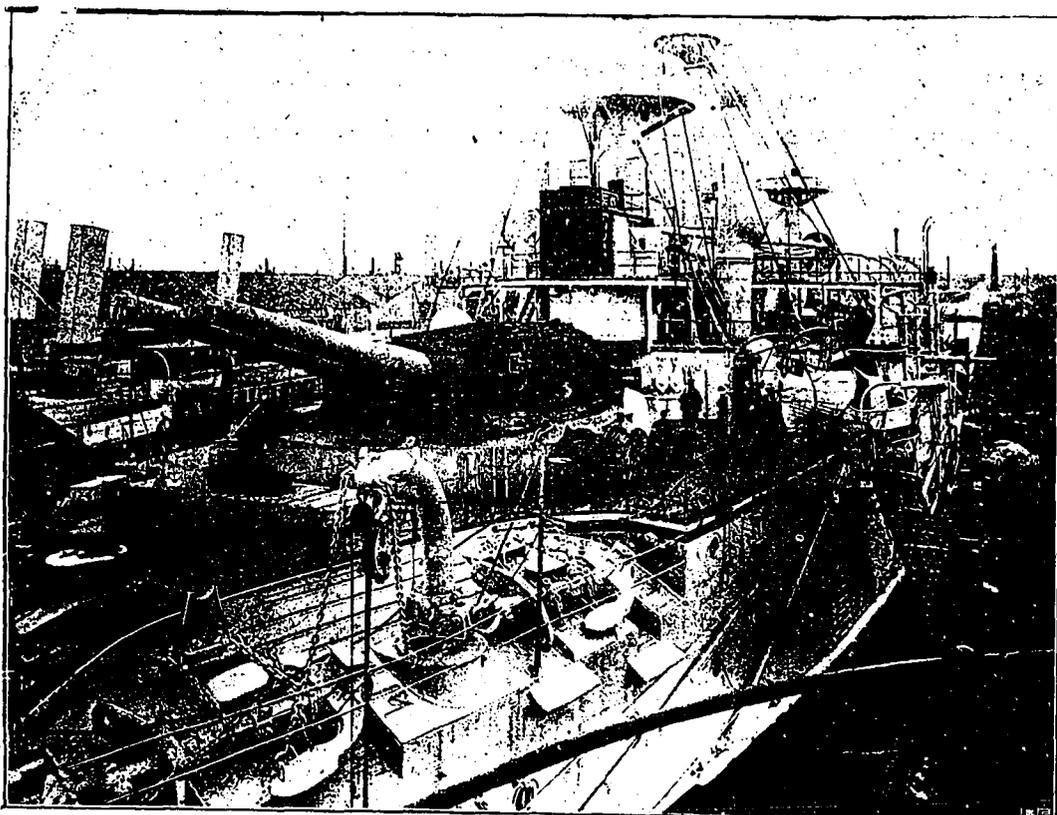
Il n'est pas le seul, malheureusement, à comprendre ainsi la politique et la charité chrétienne, à ne pas savoir que la bonne cause d'un homme ou d'un peuple ne se défend pas par des injures en guise de bonnes raisons.

Toute faute, toute erreur doivent se payer à l'heure où apparaît l'immanente justice.

Si les Grecs ont été naïfs en escomptant l'appui des conseillers, qu'ils



ÉTAT ACTUEL DE LA SCÈNE DE LA CATASTROPHE, RUE JEAN GOUJON.



LE "FUJI", CROISEUR CUIRASSÉ JAPONAIS.

soldent leur naïveté ; s'ils ergotent au quart d'heure de Rabelais, ils ne sont plus intéressants.

Quand au "Turc infect et dégoûtant" du confrère mal embouché, il a, pour tous les honnêtes gens, le droit incontestable, après avoir été attaqué, de se défendre d'abord, de réclamer ensuite les frais que lui a causés l'agression d'un adversaire puisant son audace dans sa faiblesse même, mais qui a aujourd'hui mauvaise grâce à reculer devant la liquidation finale, inévitabile de sa folle équipée.

Pour les Grecs, le bilan se solde : 1° Par une formidable volée. 2° Par la perte possible de la Thessalie et la ruine assurée pour de longues années. Il est vrai qu'ils ont compromis, pour longtemps, l'annexion de la Crète que plus de sagesse et moins d'impatience leur auraient inévitablement acquis.

L'aventure réglée, — elle ne l'est pas encore, hélas ! — il ne restera plus, comme "bêtes à manger du foin", que les catégories de naïfs citées plus haut, y compris le monsieur vitupérant et bilieux, dont la "sottise monumentale" a eu le tort de s'attaquer à des sujets tout à fait en dehors de sa "sphère intellectuelle".

* *

Une grande figure qui disparaît, c'est celle du général duc d'Aumale, mort, le 7 mai, dans son domaine de Zucco, en Sicile. Ami des lettres, le duc d'Aumale était membre de l'Académie Française à laquelle il a légué, depuis plusieurs années déjà, son superbe château de Chantilly, ancienne résidence des princes de Condé, avec toutes les dépendances, bibliothèque et collections sans rivales qu'il y avait amassées.

Rappelons, de la carrière militaire du duc d'Aumale, la page historique de la prise de la Smala d'Abd el Kader, par un audacieux coup de main égalant les plus beaux faits d'armes de l'antiquité. Le 16 mai 1863, le duc d'Aumale, promu en 1862, maréchal de camp, se jetait éperdument, à la tête de 450 cavaliers, au milieu d'un campement de 20,000 arabes, dont 5,000 combattants et réussissait à ramener à Alger la Smala de l'Emir Abd el Kader, ses femmes, ses enfants et ses trésors.

Le général duc d'Aumale, quatrième fils du roi Louis Philippe, était né à Paris, le 16 janvier 1822.

* *

Les Japonais, ces "Français d'Orient", ont réussi à organiser une formidable flotte de guerre, ne le cédant en rien à celles des principales puissances européennes.

Le "Fiji", que nous présentons à nos lecteurs, en donnera une idée, tant par sa parfaite construction que par l'armement perfectionné qu'il possède.

Le "Fiji" jauge 12,600 tonnes ; possède 28 canons, dont quatre de 46 tonnes chacun, montés par paires, sur barbottes ; des tubes lance-torpilles ; une installation électrique complète et un équipage de 700 hommes.

C'est un des plus beaux types de cuirassés et le dernier construit de la flotte japonaise.

* *

A l'occasion du jubilé de diamant de Sa Majesté la reine d'Angleterre, les officiers du navire "Britannia" ont fait exécuter, pour l'offrir à leur souveraine, une superbe pièce de milieu de table, en argent, personnifiant la Grande Bretagne avec, sur le piédestal, les noms gravés des donateurs.

Des plantes garnissent le piédestal et l'ensemble fait le plus grand honneur à l'artiste Mr J. Humphrey Spanton, ainsi qu'aux habiles joailliers qui l'ont exécuté.

* *

L'émotion causée par la catastrophe de la rue Jean Goujon, à Paris, est loin d'être calmée, la commission d'enquête a siégé et, de l'interrogatoire subi par quelques témoins il résulte que la cause de l'incendie est bien l'appareil éclairant du cinématographe communiquant la flamme à une draperie. S'il y a eu imprudence de la part de l'infortuné opérateur, blessé et brûlé lui-même, il y a, également, de graves responsabilités encourues par les organisateurs et les constructeurs. Mais à quoi bon récriminer devant le terrible fait qui en résulte !

A ajouter à la liste des blessés, mademoiselle Du Chastel, la sœur de Mr Du Chastel de Montrouge, chancelier du consulat de France à Montréal ; à celle des morts, le nom du général en retraite l'oillois de St-Mars.

Nous donnons ci-contre, une vue qui nous est parvenue, au dernier moment, présentant l'état actuel du théâtre de l'incendie, ainsi que les portraits de quelques unes des infortunées victimes.

Si nous y avons fait figurer le duc d'Aumale, c'est parce que la mort du général-académicien a été, indirectement, causée par la catastrophe ; c'est en effet, en apprenant la fin dramatique de la duchesse d'Alençon, sa nièce, que le duc, souffrant déjà d'une maladie de cœur, a succombé subitement.

LOUIS PERRON.

SURTOUT

Monsieur.—Si je venais à mourir, combien de temps porterais-tu mon deuil ?

Madame.—Oh ! comment peux-tu penser à de telles choses ?

Monsieur.—Ma chère petite femme ! Comme cela, tu n'aimes pas penser à ma mort ?

Madame.—Ah, bien non ! au deuil surtout. Le noir me va si mal.

TENDRE AVEU

Excilda.—Quand ton boss entendra dire que tu es pour te marier, n'augmentera-t-il pas ton salaire ?

Bibi (qui la connaît dans les coins)—Penses pas ! Il l'a entendu dire si souvent.

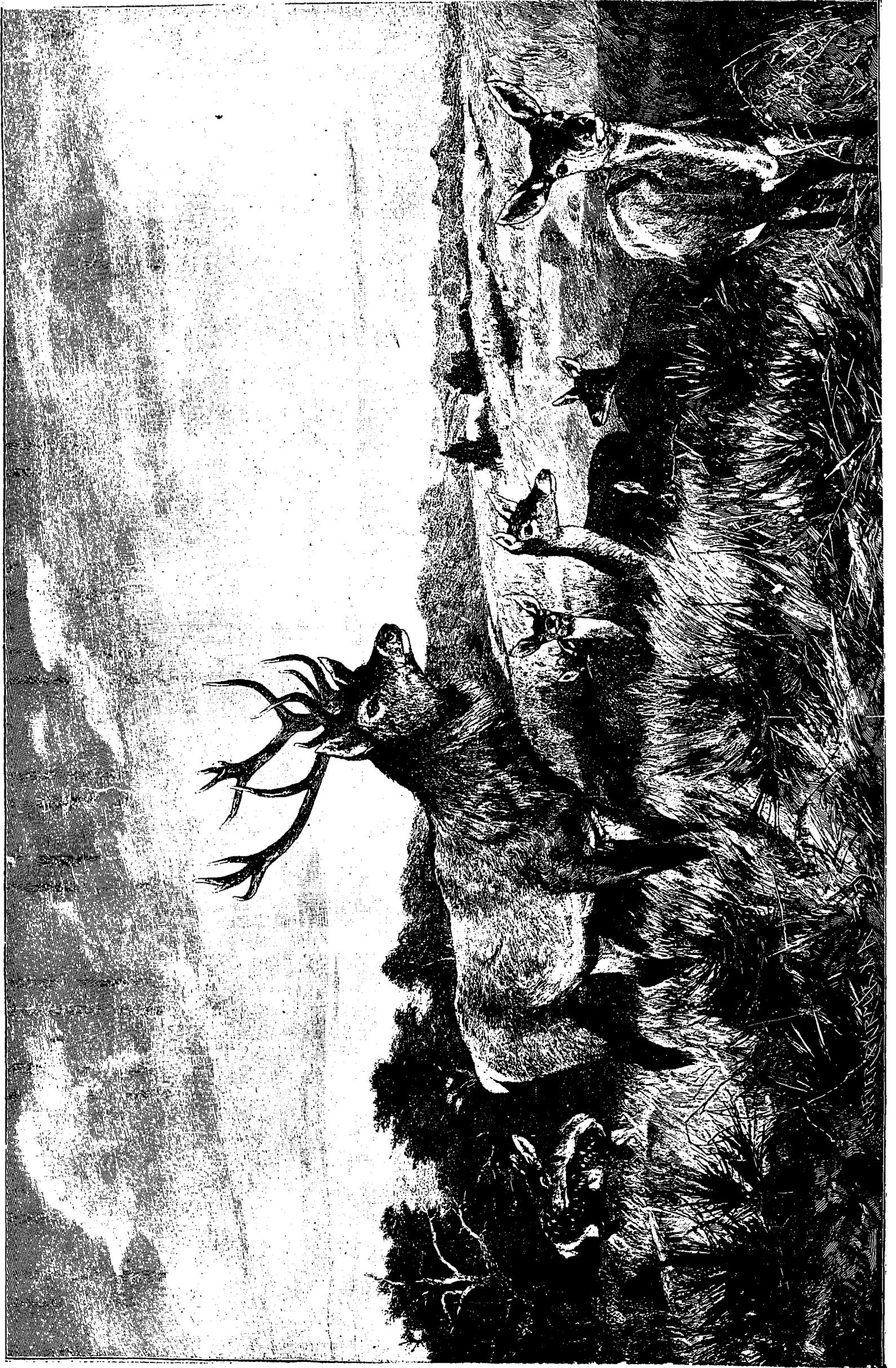
SON CHOIX

L'occuliste.—De deux choses l'une, je puis vous enlever la cataracte de votre œil moyennant \$200, ou vous mettre un œil de verre pour \$50.

Le malade.—Mettez-moi un œil de verre, docteur, je pourrai mieux voir au travers.



SOUVENIR JUBILAIRE EN ARGENT OFFERT PAR LES OFFICIERS DU NAVIRE "BRITANNIA".



LES ROIS DE LA FORÊT. — EN FAMILLE.

ÉGARÉ

“Faudra-t-il inviter Fernand ? avais-je demandé à Caroline, ma sœur et mon intendante.

—Mais certainement, et je ferai mettre une alose à l'oseille.”

L'alose doit être mangée avec recueillement à cause de la quantité d'arêtes qu'elle renferme, or Fernand est bavard : il parlera, nous l'écouterons, et ma sœur (l'inquiétude personnifiée) ne tremblera pas pour la chère existence de son Olivier et des quelques amis réunis chez nous.

Ce mardi soir est arrivé, Fernand bavarde, on sert l'alose. Caroline interrompt le causeur :

“Surtout, monsieur Fernand, ne nous faites pas rire !

—Oh ! mademoiselle, ceci n'est pas risible, mais plutôt émouvant. Donc, reprend-il, j'avais laissé passer sans m'en apercevoir la gare où je devais descendre du train ; cette étourderie me forçait à refaire à pied le trajet inutilement parcouru en chemin de fer. Le garde-barrière me conseillait la route du bois, un paysan travaillait à son champ, je lui demandai d'être mon guide :

“Vous n'avez pas besoin qu'on vous conduise, me dit-il. Prenez sur votre main droite, vous enfilerez le troisième sentier à gauche, en face du grand hêtre, vous continuerez toujours tout droit jusqu'à la “croisée” des chemins, là vous trouverez des poteaux avec des inscriptions.

—Mais si je me trompe de sentier, si je m'égaré !

—Si vous avez peur de vous perdre, retournez au chemin de fer et attendez le “prochain convoi.”

“Il était deux heures, le “prochain” convoi passait à dix heures du soir. Je hasardai une dernière question :

“Ne pourrait-on pas trouver au village un gamin ?...”

—Tous sont à l'école ou aux champs et personne n'a le temps de vous mener.”

“J'entrai dans le bois. Le chemin se rétrécissait de plus en plus, les arbres se rejoignaient en voûte ; çà et là, une trouée lumineuse, un coin de ciel bleu déchiqueté ; les rayons du soleil dorèrent le feuillage et m'arrivaient tamisés, verdés et rafraîchis.

“Jusqu'à là, je n'avais vu qu'un sentier à gauche et cependant je marchais depuis longtemps, cueillant des fraises et des mûres pour me distraire ; tout à coup, à droite, le “grand hêtre” m'apparut : un bel arbre, au tronc lisse et droit, aux feuilles vernies et doublées de drap blanc ; il portait à un mètre cinquante du sol le collier rouge des “réserves”, un sentier commençait en face... vingt pas plus loin.

“Il était bien tortueux, ce sentier : des touffes de genêts épineux l'encombraient et s'accrochaient à moi avec une tenacité exaspérante ; je me jetai dans le taillis, et perdis de vue la raie dorée des genêts fleuris... Pendant une heure j'errai à travers bois, tournant autour des arbres et des buissons et me retrouvant plusieurs fois au même endroit ; enfin j'aperçus un nouveau sentier que je suivis jusqu'au bout au mépris de mes vêtements et des blessures cuisantes des épines ; quand j'arrivai à une clairière, il était cinq heures et demie !

“Assis au pied d'un arbre, un vieil Alsacien gardait deux petites filles et une brebis et son agneau ; les enfants très turbulents gambadaient avec l'agneau ; le vieillard souriait béatement à leurs ébats.

“Je racontai mes aventures à l'Alsacien, il rit de bon cœur de mon troisième sentier à gauche et surtout du “grand hêtre” (un tremble, paraît-il).

“Monsieur, me dit-il, vous tournez le dos au pays où vous allez, vous êtes à l'extrémité opposée de la forêt, il y a bien quatre ou cinq lieues d'ici là-bas. Venez chez nous, vous dinerez et je vous donnerai mon lit. Demain, je vous mettrai dans le bon chemin.”

“Que faire ?... Je suivis le brave homme ; il me conduisit à une petite maison bâtie sur la lisière du bois et tout enguirlandée de lierre et de vigne vierge. La fille de l'Alsacien, une grande blonde coiffée d'un nœud noir, me reçut comme un prince ; à sept heures le mari rentra, blond aussi celui-là et bienveillant comme les autres. On se mit à table, en découvrant une soupe au persil ; la femme excusa le mauvais dîner qu'elle allait m'offrir : “Des gens comme eux ne pouvaient pas manger tous les jours de la viande ! Si elle avait pu se douter que je viendrais, elle m'aurait servi du veau à la compote de prunes ou toute autre chose de bon..., de la cuisine du dimanche.” Le dîner était excellent, je mangeai comme un ogre, mon hôtesse semblait enchantée de me voir un appétit si flatteur pour ses talents culinaires.

“En dînant on causa, de l'Alsace d'abord ; puis des fillettes, bien gentilles toutes deux ; la grande s'empressait déjà auprès de sa mère et l'aidait de son mieux, la petite grimpa sur les genoux de son grand-père, sur ceux de son père et même sur les miens. Ces gens-là se trouvaient heureux, ils avaient tous une bonne santé et n'en demandaient pas plus ; ils m'intéressaient, j'aurais voulu leur faire plaisir et je questionnais pour connaître leur désir s'ils en avaient un ; à force de diplomatie, je sus que le mari travaillait deux heures de plus tous les jours et qu'on faisait des prodiges d'économie pour acheter un morceau de terre ; celui qui les tentait, valait soixante-dix francs, cela ne s'économise pas vite ! Ils troublaient tous de voir le terrain leur échapper ; je me promis de l'acheter en leur nom. Après bien des prières, le vieux avait consenti à garder son lit et je devais coucher dans le grenier sur le foin ; on me donna un drap en m'expliquant que je devais faire un nœud au coin, m'en coiffer comme d'un bonnet de coton, me rouler ensuite dans la toile et me glisser dans le foin jusqu'au cou. Je suivis de point en point les instructions de mes hôtes et, quand je fus bien installé, le sommeil ne vint pas.

“Je trouvais le champ bien cher, soixante-dix francs ! ce serait une prodigalité ridicule ! l'hospitalité de ces braves gens était certainement d'une cordialité attendrissante, mais enfin... oh ! non, pas soixante-dix francs ! cinq francs ! et je pourrais peut-être offrir d'avancer trois louis... Il faudrait voir, on ne s'engage pas ainsi à la légère avec des inconnus.” Le lendemain, quand je descendis, la soupe était prête et aussi bonne que la veille, le vieux s'offrit de nouveau pour me mettre “dans le bon chemin” ; je pris congé de mes hôtes et voulus payer mon écot ; malgré toute ma bonne volonté et l'habileté que je désirai employer dans cette circonstance, j'échouai ; les braves gens allaient se fâcher, je remis mon écu dans mon gousset. A ce moment, la plus petite des fillettes s'approcha de moi,

me tendit ses joues roses et un morceau de pain.

“Je fus un instant interdit, les parents se confondirent en excuses et l'aînée des enfants me donna des explications : souvent des pauvres passaient, ils dinaient à la chaumière, couchaient dans la bergerie, et le matin on leur faisait porter du pain par la petite “afin de l'habituer à être bonne pour les malheureux”.

“Je me croyais bien savant et une petite fille de trois ans, enfant de pauvres gens, venait de me donner une leçon... de celles qu'on n'oublie pas.

“Quelques jours après, mes hôtes devinrent propriétaires du champ qu'ils convoitaient.

“Comme souvenir, j'avais demandé à conserver le morceau de pain de la petite fille ; je l'ai encore. Vous me direz que ce souvenir m'a coûté un peu cher, conclut Fernand ; cependant c'est la seule dépense que je n'aie jamais regrettée.”

J'étouffais de rire dans ma

serviette : Fernand ne se rappelait pas que, pour payer sa bonne action, il avait puisé dans ma bourse.

“Ah ! mon Dieu ! fit ma sœur avec épouvante : Olivier s'étrangla encore ! Nous ne mangerons plus d'alose, c'est trop dangereux !”

OLIVIER BACELLE.



Le vieillard souriait à leurs ébats. (P. 9, col. 1.)

CE QU'IL CHERCHAIT

Mme BOLLER visite les paysans du “petit trou pas cher” où elle a une villa. Mme Boncoeur veut faire de la popularité à bon marché et feint de s'intéresser énormément au sort des campagnards.

—Eh bien, Jean, dit-elle à l'un d'eux, j'ai oui dire que vous cherchiez une femme ?

—Bé sûr, que non, Madame, révérence parler, c'est une fille que je cherche, une fille qui veuille bien devenir ma femme.

QUESTION INDISCRÈTE

Le Recorder.—Quel âge avez-vous, Madame ?

La plaignante.—Me faut-il répondre à cette question ?

Le Recorder.—Mais certainement.

La plaignante.—Je croyais, Votre Honneur, que l'on ne devait pas porter témoignage contre soi-même.

PAS DE DANGER

Un client.—Garçon, regardez un peu. Il y a une épingle dans la soupe. Supposez que je l'ai avalée.

Le garçon (examinant l'épingle).—Elle ne vous eut fait aucun mal, Monsieur. C'est une épingle de sûreté pour nourrices.

FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 24 AVRIL 1897

Les Etapes d'un Million

XXIII

(Suite)

— Pierre Matrain, levez-vous, continua le juge, et répondez moi : Reconnaissez-vous ce coffret ?

— Parfaitement, Monsieur le président ; c'est moi qui l'ai fait.

— Que contient-il ?

— Neuf cent cinquante mille francs en billets de banque de mille francs.

— Vous avouez alors avoir trouvé le million réclamé par votre frère, et qui appartient à M. le comte de Vaunaye ?

— Je le reconnais.

— Après avoir nié si énergiquement.

— J'ai eu tort ; je m'en suis excusé près de M. le comte, pendant la suspension d'audience.

M. de Vaunaye fit un signe de tête affirmatif.

— Tant que j'ai cru que cette fortune était de source allemande, et jetée en mes mains de par les hasards de la guerre, j'ai tenu à la conserver ; du moment où elle est réclamée par un compatriote, je suis heureux de la lui rendre.

— Moins cinquante mille francs dont vous vous êtes servi ?

— C'est exact ; mais déjà j'ai informé M. le comte que je lui rembourserai jusqu'à son dernier écu.

Le président essaya d'ouvrir le coffret et ne put y réussir.

Voyant son embarras, le serrurier ajouta :

— Si Monsieur le président veut me le permettre, je vais faire jour le rrsort que moi seul connais.

— Faites.

Pierre Matrain prit le coffret entre ses mains, et sans pression apparente, le couvercle s'ouvrit, il replaça le trésor devant le président.

Le juge prit les liasses de billets, et en présence de toute la salle, il les compta : il y avait neuf cent cinquante mille francs ; la manière dont ils étaient agencés était bien celle décrite par Gaston.

— Monsieur de Vaunaye, reprit le président, le contenu de ce coffret est à vous ; Pierre Matrain reste votre débiteur pour cinquante mille francs : tout recours contre lui vous est acquis, traitez-le donc comme vous l'entendrez.

— Pierre Matrain ne m'inspire aucune sympathie, répliqua Gaston de Vaunaye ; l'acte si répréhensible qu'il a commis vis-à-vis de son frère suffirait à lui aliéner à tout jamais la mienne. Cependant, Monsieur le président, je ne puis oublier que c'est à cet homme que je dois de retrouver cette somme considérable ; il eût pu, comme tant d'autres, la dépenser, la gaspiller même, soit en France, soit à l'étranger, et ce capital eût été perdu ; au lieu de cela — d'après ce que ce procès nous révèle — il n'a prélevé qu'une somme de cinquante mille francs sur un million, et cette somme il s'en est servi pour agrandir son action commerciale, pour se créer, par son travail, une fortune personnelle à côté de l'autre ; on m'assurait, tout à l'heure, qu'il avait réussi ; je dois donc, jusqu'à un certain point, en tenir compte à Pierre Matrain. J'abandonne toute action contre lui.

— Quant à Jacques Matrain, je n'ai pour lui qu'une sincère estime ; s'il est devant vous aujourd'hui, j'en suis la cause involontaire. Mon sac de voyage lui a été laissé par un soldat ennemi ; il l'a mis en vente comme ceux de son magasin, sans soupçonner même le trésor qu'il contenait ; ce sac eût pu être vendu à des inconnus, et le million perdu pour moi. Plus tard, Jacques Matrain apprend par son frère l'existence de ce million, et d'où il sort ; naturellement, il réclame au moins sa part de ce qu'il croit lui appartenir, puisque le sac de voyage lui est échu de la manière dont nous savons.

— Froissé des refus persistants et des dénégations mensongères de son frère, il se fâche un beau jour, et dans sa colère, il s'en prend aux représentants de la loi appelés pour le calmer, c'est un tort, mais le Tribunal, j'en suis convaincu, se rappellera les circonstances dans lesquelles cette rébellion à l'autorité a eu lieu, et il usera de la plus grande indulgence envers le coupable.

— Jacques Matrain est pour moi un honnête homme, possédant toute sa raison : il n'y a aucun doute à cet égard ; il mérite donc qu'on lui vienne en aide. Avant de quitter cette salle, sur la somme retrouvée dans le coffret, je vais prendre cinquante mille francs et les remettre à Jacques Matrain ; je lui donne cette indemnité pour les insomnies que bien involontairement je lui ai causées.

— Pierre Matrain, lui, me doit cinquante mille francs et me les offre ; je me contente des neuf cent cinquante mille francs retrouvés, et laisse à sa digne et honnête femme la restitution qu'il veut me faire ; en échange, je lui demande de m'abandonner ce coffret, dont il n'a plus besoin maintenant : chez lui, ce coffret serait un témoin accusateur, chez moi, il me fera souvenir de cette journée émouvante à tant de titres. En terminant, je prie le Tribunal d'accorder toute son indulgence à Jacques Matrain."

Les applaudissements éclatèrent dans toutes les parties de la salle, le public approuvant sans réserve, par sa bruyante démonstration, l'allocution qui venait d'être prononcée.

Pierre Matrain, l'œil animé, tout tremblant, ne pouvait tenir en place ; Jacques, le coude appuyé sur la barre d'appui et la tête dans sa main, croyait rêver : depuis dix minutes, ce qu'il voyait et entendait bouleversait ses idées ; c'est à ce moment qu'il craignait de tomber fou.

Le président voulant en finir, agita bruyamment sa sonnette.

Le silence se rétablit peu à peu.

— Après les paroles que vient de prononcer monsieur de Vaunaye, dit-il, le Tribunal voit sa mission bien simplifiée. Comme lui, il reconnaît que Pierre Matrain mériterait une leçon sévère ; mais puisque le principal intéressé, qui a seul qualité pour la lui donner, se refuse, le Tribunal ne retient pas l'affaire. Jacques Matrain a eu tort de s'en prendre aux agents de l'autorité ; si en droit qu'il fût, ou qu'il crût être, de réclamer à son frère un bien qu'il supposait lui appartenir alors, il ne devait pas user de brutalité et de violence envers les agents de la force publique, et, pour ce fait, il mériterait d'être puni. Cependant, prenant en considération les trois semaines qu'il vient de passer sous les verrous, et la supplique que M. de Vaunaye nous adresse, nous renvoyons Jacques Matrain des fins de la plainte, sans dépens. Les valeurs appartenant à M. de Vaunaye, ainsi que son sac de voyage lui seront remis au greffe, ce jour, contre décharge. La séance est levée.

Le public se dispersa, en tout sens, dans les rues avoisinantes, annonçant partout le résultat du procès.

Jacques Matrain se dirigea vers M. de Vaunaye et le remercia de sa bienveillante intervention en sa faveur.

— Ne vous éloignez pas, lui dit avec bonté Gaston, je vous ai promis publiquement cinquante mille francs, et vous les aurez avant une heure.

— Ce n'est pas possible, Monsieur, repartit le brocanteur, on ne voit ces choses-là que dans les contes de fées.

— Vous eussiez bien pris dix fois plus des mains de votre frère.

— Oui, parce que je croyais que le contenu du sac m'appartenait.

— Maintenant, qu'allez-vous faire de ces cinquante billets de mille francs ?

— Je suivrai votre conseil les yeux fermés.

— Désirez-vous donner une extension plus grande à votre commerce ?

— Cela a toujours été mon espoir.

— Combien vous faut-il, pour réaliser ce vœu ?

— Dix mille francs me suffiraient.

— Eh bien, mon ami, voici ces dix mille francs ; aujourd'hui même je vais en votre présence, et en votre nom, déposer le surplus à la succursale de la Banque de France, pour vous créer un titre de rentes sur l'Etat.

— Comment vous témoigner toute ma reconnaissance, Monsieur le comte.

— En restant toujours un honnête homme, et en faisant quelque bien à plus malheureux que vous, à l'occasion.

— Je vous le promets,

— Je vous remercie de votre générosité, dit à son tour Pierre Matrain, qui n'attendait que le départ de son frère pour venir faire amende honorable au châtelain de Méricourt.

— Je vous dispense de toute gratitude, repartit sévèrement Gaston ; mon don s'adresse à votre femme et non à vous. Si vous voulez m'en croire, vendez votre fonds et allez vous faire pendre ailleurs.

Il tourna le dos au serrurier.

Une heure après, quarante mille francs étaient déposés à la banque de France, au nom de Jacques Matrain, par Gaston de Vaunaye.

Tout Amiens s'entretint, huit jours durant, de l'aventure.

XXIV

Gaston de Vaunaye, que nous venons de voir si inopinément rentrer en scène et reprendre possession d'une façon si inattendue de son sac de voyage, qu'il croyait à jamais perdu, est une figure trop sympathique au lecteur, pour que celui-ci ne se demande pas par quelle suite d'événements le jeune homme que nous avons laissé prisonnier de guerre à Francfort, au commencement de ce récit, se retrouve à point, dans une salle de Tribunal, pour faire valoir ses

droits, et donner au procès qui se déroule devant la Justice, une physiologie absolument imprévue, c'est ce que nous allons raconter.

Blessé par une patrouille de uhlands, à peu de distance de son château envahi, et dans lequel il se proposait de passer quelques heures, Gaston de Vaunaye fut, on se le rappelle, transporté à Bray dans un état alarmant. La jeunesse, enfin, triompha du mal et la convalescence étant venue, le châtelain de Méricourt fut conduit en Allemagne avec plusieurs compatriotes blessés également, les armes à la main, en défendant la France.

En arrivant à Francfort, il réclama son sac de voyage, comme il l'avait déjà fait à l'ambulance de Bray; les officiers auxquels il s'adressa, haussèrent les épaules, ne comprenant pas l'importance de cette demande; ils crurent avoir à faire à un maniaque et ne firent plus attention à lui.

La vie du prisonnier de guerre fut celle de tous ses compagnons d'infortune; lui, surtout, à peine remis de ses blessures, trouva dure cette captivité allemande que le vainqueur ne savait en rien adoucir.

Parqués, comme de véritables troupeaux, dans des chambrées qui ne valaient pas comme confortable, les écuries de nos chevaux; soumis à une nourriture détestable et rationnée, le temps paraissait, à tous ces malheureux, d'une longueur démesurée; fort peu de livres, pas de journaux, ils semblaient séparés du monde et se trouvaient livrés à leurs pensées, à leurs souvenirs, et quels souvenirs!... la France envahie, les affaires suspendues, les campagnes désolées, couvertes d'ossements humains; la défaite, enfin, avec son hideux cortège de maux; le deuil dans les familles, la ruine dans les affaires, la misère, peut-être pour longtemps!

Combien de fois, en songeant à nos malheurs, une larme tombait-elle sur le visage amaigri de nos prisonniers, dispersés sur la terre étrangère; combien moururent de douleur dans leurs casemates horribles, en pensant à leur famille, qu'ils ne reverraient plus, et à leur pays qu'ils adoraient toujours. Le nombre en est grand; les cimetières allemands en témoigneraient au besoin.

Gaston de Vaunaye, sur lequel cet isolement pesait d'un poids écrasant, se dit qu'il fallait le faire cesser à tout prix; il songea donc à préparer son évvasion.

Ce n'était pas chose facile que de sortir de Francfort et d'échapper aux poursuites de la soldatesque qui gardait la place. Quelques prisonniers déjà avaient tenté de s'enfuir, mais sans succès; Gaston serait-il plus heureux? il était bien permis d'en douter.

Malgré cela, M. de Vaunaye ne se tint pas pour battu; la vie qu'il menait, d'ailleurs, n'étant qu'un enfer anticipé, mieux valait mourir d'une manière ou d'une autre, peu importe! Ses instants n'étaient que des tortures continuelles: la perte de son sac de voyage; l'incertitude où il se trouvait au sujet de sa fiancée et de ses parents; les désastres de la patrie, enfin, qui faisaient saigner cruellement son âme patriote et généreuse. Oh! quelles journées douloureuses, quelles nuits épouvantables! Rester plus longtemps dans cette Allemagne maudite?... Jamais! répétait-il, fuir, oui; dussé-je être tué. Si s'échappe au danger, j'irai mettre, une fois encore, mon épée au service de mon pays; là, du moins, je serai au milieu des miens."

Dès ce moment, Gaston dressa, intérieurement, tout un plan d'évasion.

Ainsi que nous l'avons dit, sa fréquence à réclamer aux officiers allemands son sac de voyage, pendant les premières semaines de son arrivée à Francfort, l'avaient fait classer, par ceux-ci, dans la catégorie des hallucinés, et par cela même, peu dangereux pour la garnison.

Gaston, s'apercevant de l'impression qu'il avait produite sur ses geôliers, se garda bien de la combattre; il résolut au contraire, en continuant de faire la même question à ses gardiens, de les confirmer davantage encore dans cette idée, qu'ils avaient devant eux un maniaque incurable autant qu'inoffensif. Son but ayant été atteint jusqu'à un certain point, il en résulta pour Gaston une surveillance moins active, et une plus grande liberté d'allures, dont il se promit bien de profiter.

Après trois semaines de séjour, il obtint la permission de sortir dans la ville, pour une heure, puis pour deux; il rentra toujours au fort à l'instant voulu.

Ses premières sorties furent employées à parcourir les rues, à examiner les magasins, et, grâce à sa connaissance de l'allemand, à écouter les conversations qu'il pouvait saisir au passage; toutes roulaient sur la guerre, et, par elles, il apprenait que nos revers s'accroissaient de plus en plus, malgré tous nos efforts pour nous rendre le destin favorable. Ces renseignements ne faisaient qu'exciter plus vivement encore son désir de fuir et de regagner la France.

Un mois se passa de la sorte; ces trente jours n'avaient pas été perdus pour Gaston; il avait rencontré plusieurs fois, dans ses promenades, un vieux rentier bavarois qui avait habité longtemps la France, y avait fait sa fortune, et la conversation s'était engagée. Par extraordinaire, Wilfrid Buchmann n'avait aucune haine contre nous; il se rappelait de notre nation, son accueil sympathique vis-

à-vis des étrangers, sa générosité inépuisable pour toutes les infortunes, et il déplorait cette guerre néfaste entre les deux pays. Ce fut lui qui, le premier, adressa la parole en français à M. de Vaunaye. Gaston, agréablement surpris d'entendre parler sa langue maternelle par un Allemand, en plein pays ennemi, répondit à cette avance, et, dès cet instant, il se dit qu'il trouverait peut-être aide et assistance dans Wilfrid Buchmann, pour faciliter son évvasion.

Chaque fois que Gaston obtenait la permission de sortir, il rejoignait le vieux rentier, sur la promenade habituelle d'abord, au logis de ce dernier, ensuite. L'entretien, il n'est pas besoin de le dire, en arrivait toujours aux nouvelles de la guerre. Par les journaux allemands Gaston put suivre pas à pas les progrès de l'invasion; les glorieuses tentatives de nos jeunes armées en formation, pour repousser les hordes de Guillaume; leurs succès partiels, leurs défaites, hélas! lorsqu'elles étaient écrasées par le nombre, et, son cœur saignait en voyant augmenter le total de nos désastres, en songeant surtout à l'inactivité forcée de tant de troupes françaises, internées dans les casernes allemandes: troupes d'élite, qu'un traître avait livrées sans combat à l'ennemi de son pays.

A ce souvenir, Gaston pleurait comme un enfant.

—Voyons, lui disait Wilfrid Buchmann, un peu de courage, que diable!... Soyez homme, et envisagez les hasards de la guerre tels qu'ils sont.

—Cela vous est facile à dire, répondit M. de Vaunaye, parce que vos armées sont victorieuses; mais supposez le contraire, admettez un tiers de l'Allemagne envahi par nos soldats, et mettant tout à feu et à sang, comme vos troupes le font chez nous; que diriez-vous, que feriez-vous?

—Je n'en sais rien, répartit le veillard, je me battrais comme un désespéré; si le hasard des batailles voulait que je fusse fait prisonnier et emmené en France, je mettrais tout en œuvre pour fuir et revenir combattre aux côtés de mes compatriotes; je me ferais tuer sans doute, mais du moins, dans la mesure de mes forces, j'aurais vengé mon pays.

—Bravo! s'écria Gaston, en serrant vivement les mains de Wilfrid Buchmann; vous êtes un homme de cœur, et vos paroles m'indiquent ce que j'ai à faire.

—Que voulez-vous dire?...

—Je veux fuir, rentrer en France, et revenir combattre aux côtés de mes compatriotes; je me ferai tuer sans doute, mais du moins, dans la mesure de mes forces, j'aurais vengé mon pays!

—Bigre! mon jeune ami, quelle mémoire vous avez; c'est, ma foi, toute ma tirade; il n'y manque pas un mot; seulement, fuir, est bientôt dit, mais comment?

—Vous m'aidez.

—Moi, je vous aiderai à fuir!...

—Certainement.

—Moi, sujet allemand, je prêterais la main à l'évasion d'un prisonnier de guerre?

—Pourquoi pas?

—Vous voulez donc me faire fusiller?

—"Je veux combattre aux côtés..."

—Oui, je sais le reste.

—Voyons, Monsieur Buchmann, vous m'avez dit que vous n'aviez pas de haine contre mon pays?

—Je le répète.

—Il vous a procuré la fortune?

—Rien de plus vrai.

—Eh bien, acquittez-vous envers lui, en procurant la liberté à un de ses fils.

—Mais, malheureux que vous êtes, vous ne savez donc pas que votre tentative n'a aucune chance d'aboutir; si, bénévolement, je prêterais la main à votre évvasion, ce serait vous livrer à vingt canons de fusil, et vingt balles vous étendraient sanglant avant que vous eussiez fait dix lieues.

—Qu'importe?

—Comment, il m'importe à moi; je veux que vous viviez. La guerre ne durera pas toujours; la paix faite, vous regagnerez votre château, et, l'an prochain, j'irai vous y rendre vos visites, ce que je ne puis faire ici.

—Je vous en supplie, *Meister* Buchmann, ayez pitié de ma souffrance, j'endure des tortures morales que vous ne soupçonnez pas. J'ai là-bas une jeune et belle fiancée que je brûle de revoir et de protéger au besoin. J'ai des intérêts considérables à surveiller; des affaires à suivre en Amérique; d'ailleurs, je n'appartiens pas, comme soldat, à l'armée active; je n'ai aucun titre à être prisonnier de guerre. A tout prix, je veux partir.

—Vous serez tué avant d'avoir atteint la frontière.

—Qui sait; voyons, aidez-moi?

—C'est un mauvais service à vous rendre.

—C'est le plus grand qui puisse m'être rendu.

—Revenez demain, j'y vais réfléchir.

—Oh! merci.

—Attendez, il n'y a rien de fait encore.

—A demain.

Gaston de Vaunaye, dissimulant autant qu'il le pouvait son émotion, rentra au fort plus de vingt minutes avant le moment exigé.

—A la bonne heure, dit l'officier du poste à un de ses camarades, c'est plaisir de concéder des permissions à ce prisonnier ; jamais de retard avec ce gaillard-là.

—Il prend son sort en philosophe.

—Si celui-là cherchait à fuir, il m'étonnerait.

—Il est trop occupé de son sac de voyage pour avoir de pareilles idées.

—Depuis quelque temps il n'en parle plus.

—Cela ne veut pas dire qu'il y pense moins.

—Une toquade inoffensive.

—Ornant la tête d'un toqué.

Et les deux officiers se mirent à rire bruyamment de ce qu'il croyaient un trait de bel esprit.

Chacun s'amuse comme il peut !

XXV

Le lendemain, M. de Vaunaye n'eut garde d'oublier le rendez-vous promis ; vers deux heures de l'après-midi, il arrivait chez Wilfrid Buchmann.

—Eh bien ! interrogea le prisonnier de guerre, quelles sont vos réflexions de la nuit et de la matinée, à mon sujet ?

—Les voici, répartit Wilfrid Buchmann : Pour opérer votre évasion, il vous faut, naturellement, un déguisement. Je ne veux pas dire pour cela que vous vous en tirerez sain et sauf ; mais, déguisé, ce sera une chance de plus en votre faveur, et vous n'en avez pas trop pour négliger celle-ci. Maintenant, quel déguisement adopter ? Voilà ce qui m'embarrasse. J'ai ici la défroque d'un soldat *mecklenbourgeois*, que mon neveu m'a laissée, il y a un an, lors de son départ pour les Indes ; comme vous parlez l'allemand, vous pourriez peut-être être considéré comme tel ; seulement, quelle raison donner de votre séjour dans les environs de Francfort, alors que votre régiment se bat dans l'ouest de la France ? Ce déguisement, vous le voyez, est tout au plus un pis aller. On pourrait également utiliser la défroque d'un marchand juif, mort il y a deux mois ; il s'appelait Samuel, avait soixante-dix ans, possédait quelque bien en Bohême, et y avait sa famille, des neveux, je crois, qui se sont partagé l'héritage. Ressusciter en vous le vieillard serait folie, puisque vous n'avez pas trente ans ; cependant, vous pourriez peut-être vous faire passer pour un des neveux de l'israélite, et prétexter, qu'après avoir liquidé la succession du bonhomme, vous regagnez vos pénates ! Traverser la Bohême pour regagner la France, n'est pas le chemin le plus court, mais le moins dangereux, je voudrais dire le plus sûr ; car toutes nos frontières de l'Ouest sont gardées d'une manière formidable ; du côté de l'Autriche, c'est différent. Voilà ce que j'avais à vous dire.

—Je préfère la défroque du juif, à l'habit de votre soldat, répliqua Gaston.

—Je m'en doutais, ajouta Wilfrid Buchmann. Alors, quand voulez-vous partir ?

—Le plus promptement possible ; demain, par exemple.

—Comment comptez-vous sortir de la ville ?

—Comme je pourrai.

—Ce n'est pas répondre.

—Tracez-moi mon itinéraire, je le suivrai fidèlement.

—A quelle heure quitterez-vous le fort ?

—Vers midi.

—Soyez ici à midi et demi ; je vous dirai ce que vous avez à faire.

A l'heure dite, le lendemain, M. de Vaunaye entra chez Wilfrid Buchmann.

Tous deux s'enfermèrent dans le petit pavillon du fond du jardin, et Gaston commença à faire subir à sa personne une véritable métamorphose ; une heure après il était absolument méconnaissable : la tribu d'Israël, tout entière, l'eût reconnu comme un des siens.

—Permettez-moi une question, dit le vieux rentier : Quelles sont vos ressources pour la route ?

—J'ai environ cinq cents francs en portefeuille ; c'est plus qu'il ne me faut pour rentrer en France.

—Le tout en valeurs allemandes ?

—Oui.

—Fort bien. Maintenant, écoutez-moi : vous allez sortir par cette porte du jardin ; au bout de la longue allée, vous trouverez une place encombrée de paysans et de leurs produits, puisque c'est jour de marché. Avant une heure, la plupart vont regagner, avec leurs voitures, les différentes portes de la ville ; mêlez-vous à l'un des groupes, causez avec Pierre ou Paul, sans paraître songer à votre fuite, la garde du pont ne vous remarquera pas, peut-être, et une fois dans la campagne, vous ferez double enjambée. Je vous recommande les sentiers plutôt que les larges routes ; c'est prudent. Sur

ces dernières, on rencontre trop de voitures, et, présentement, trop de soldats. Maintenant, parlons de votre itinéraire : lorsque votre fuite va être connue, tous les limiers de la citadelle vont se mettre à vos trousses ; il n'en faut pas de ter ; mais de préférence sur la route de Trèves ou de Coblenz ; c'est-à-dire sur les voies qui vous rapprochent le plus de la Belgique et de la France ; c'est donc dans une direction opposée que vous devez diriger vos pas. Allez à Darmstadt, à Heidelberg, gagnez Stuttgart et Bâle ; dans cette ville, vous irez donner de mes nouvelles à mon vieil ami Pierre Moritz, place de la Cathédrale ; je vais lui écrire votre arrivée, et il vous remettra mille francs, davantage si c'est nécessaire, pour continuer votre route ; vous me les rendrez quand j'irai vous voir en Picardie. De Bâle, il vous sera facile d'atteindre sans risques la frontière ; de là en France, et ce sera l'affaire d'une matinée.

Gaston serra chaleureusement les mains de son ami Buchmann, l'embrassa à plusieurs reprises et partit.

Suivant de point en point les recommandations de son sauveur, M. de Vaunaye, tenant sur ses bras plusieurs vêtements dépareillés, comme en vendent les brocanteurs juifs, se dirigea vers la place désignée, remplie de monde, et offrit sa marchandise à tout venant, mais sans succès.

Avisant une voiture de maraîchers, sur le départ, et ceux qui la montaient ayant, dans la conversation, laissé échapper qu'ils se dirigeaient par une des portes situées à l'est de la ville, Gaston entama un bout de conversation avec ces gens, et les accompagna tout en causant, jusqu'aux remparts.

Le passage se fit sans encombre, la voiture franchit le pont-levis avec tout son monde et le poste la regarda passer avec la plus complète indifférence. Le cœur du faux marchand juif battait à se rompre dans sa poitrine. Au premier carrefour de la route, la carriole prit sur la gauche, et Gaston sur la droite ; une fois seul, le prisonnier, en rupture de chaînes, marcha à grands pas, sans orientation définie, puisqu'il ignorait la topographie exacte de ce coin de terre allemand ; mais afin de rendre de plus en plus grande la distance qui le séparait de Francfort.

Il marcha jusqu'à la nuit sans aucun temps d'arrêt, et sans avoir fait de fâcheuse rencontre ; arrivé dans un village distant de plus de quarante kilomètres de son point de départ, il s'y arrêta épuisé par la fatigue et par un long jeûne.

L'hôtellerie dans laquelle il entra, contenait peu de voyageurs étrangers à la localité ; plusieurs habitants étaient venus pour entendre la lecture du journal arrivé une heure auparavant, et tout ce monde, formant un cercle autour du lecteur, écoutait en silence les dépêches, parvenues dans la matinée. Ce journal disait qu' : " On se battait fort sous Paris — 19 janvier 1871 — les troupes de la capitale française venaient de tenter un héroïque effort du côté de Versailles, mais elles avaient été repoussées avec de grandes pertes par l'armée allemande." On écrivait en outre, de ce quartier général que : " Selon les prévisions les plus accréditées, cet effort devait être le dernier, la population assiégée mourant de faim."

Un long soupir sortit de toutes les poitrines ; il pouvait se traduire par ces mots : " Enfin... la paix va donc être signée ! "

On ne saura jamais combien cette guerre a pesé sur l'Allemagne, quoique victorieuse !

Assis dans un coin de la salle basse, et mangeant une tranche de lard fumé, Gaston écoutait d'une oreille attentive cette lecture du journal tudesque, la rage au cœur, se maîtrisant à peine, et prêt à s'écrier, à tort cependant : " Votre gazette en a menti ! "

Une si bonne nouvelle pour l'envahisseur ne pouvait qu'exalter les cerveaux des assistants ; chacun se fit servir force chopes de bière, but à la gloire des armes prussiennes, et il faut bien le dire aussi, à la paix prochaine.

—Nous sommes la première des nations, maintenant ; car nous avons vaincu la plus redoutable, s'écria un buveur.

—Ces Français ne nous viennent pas à la cheville clama un autre.

—Nous ferons de la France une autre Pologne, ajouta un troisième.

—Buvons, mes amis, répartit un quatrième, et que le choc de tous nos verres prouve que nous sommes de fidèles Allemands.

Ce fut un cliquetis argentin de plusieurs minutes ; les chopes se vidaient et se remplissaient sans cesse, et le bruit des verres recommençait à chaque tournée, avec une animation toujours plus grande.

Tout à coup, un des buveurs se tourna vers le mangeur de la table voisine.

—Eh ! dis donc l'ami, il me semble que tu fais bande à part, dit-il ; en bon Allemand que tu es, j'imagine, tu aurais pu te rapprocher de nous et mêler ta joie à la nôtre.

Gaston de Vaunaye tressaillit ; un nuage rouge passa devant ses yeux ; il touchait peut-être à l'instant le plus critique de sa vie. Comprenant qu'il ne pouvait rester sans répondre, il le fit en langue allemande :

—Que voulez-vous qu'un pauvre marchand autrichien vous dise, mes seigneurs, sinon qu'il tombe de fatigue et meurt de faim ; votre armée a fait merveille ; chantez ses victoires c'est trop juste ; heureux les peuples victorieux ! . . .

—Tu n'es donc pas Allemand ? demanda un autre questionneur.

—Autrefois je l'étais ; depuis Sadowa je n'appartiens plus à la confédération germanique ; d'ailleurs, la politique m'est indifférente ; pourvu que marche mon petit commerce, je m'occupe fort peu du reste.

—Tu es juif, n'est-ce pas ?

—Enfant d'Israël.

Et tu vas ?

—En Bohême.

—Qu'es-tu venu faire à Francfort ?

—Voir un de mes neveux, et vendre ma marchandise, pour compenser les frais de mon voyage.

—Il y a trop de tes pareils parmi nous.

—D'autant plus que ce sont pour la plupart des espions au service de l'ennemi.

—Je ne suis point un espion répartit Gaston.

—As-tu tes papiers ? demanda le bourgmestre qui venait d'arriver.

—A quoi bon des papiers, quand on voyage en pays ami ; depuis si longtemps que je parcours l'Allemagne, c'est la première fois qu'on me fait cette question.

—Alors tu n'as pas de papiers ?

—Je n'ai rien que mes défroques, que je désire vous vendre, si quelqu'un d'entre vous en a besoin.

—Ce n'est pas clair cela, s'écria un Allemand ; où habites-tu ?

—Je n'ai point de domicile fixe, répliqua le prisonnier évadé ; je voyage un peu partout, tantôt mon commerce m'appelle en Hongrie, je vais à Prague ; tantôt en Serbie, je vais à Belgrade ; des liens de famille m'ont appelé à Francfort, et je suis accouru.

—Combien de temps vas-tu rester ici ?

—Je me remets en route tout à l'heure.

—Où vas-tu coucher ?

—A Bensheim.

Les convives haussèrent les épaules ; ce juif ne leur portait point ombre ; c'était un être inoffensif, voilà tout.

Gaston de Vaunaye resta une demi-heure encore à la table où il s'était assis ; il fuma sa pipe comme le fait tout bon Allemand qui rumine ; puis, après avoir payé son repas, il sortit sans précipitation de l'hôtellerie.

Où aller, par cette nuit de fin de janvier, sans étoiles au ciel et sans direction connue, en pays ennemi ? Il ne fallait pas songer un instant rester à l'hôtellerie du *Pelican doré*, c'était courir à une arrestation certaine, et la mort était au bout. Il venait de se tirer d'affaire ; mais serait-il aussi heureux si la même occasion se présentait ; le doute était permis.

Malgré la fatigue qu'il éprouvait, Gaston se remit résolument en marche ; vaincre ou mourir, n'était-ce pas la devise française ? l'officier en avait vu bien d'autres !

D'après les indications de son ami William Buchmann, il devait toujours obliquer à droite ; il suivit donc de point en point l'avis donné dans son intérêt.

Pendant une heure, il marcha encore sur la route déserte, mais ses forces, enfin le trahirent ; aller plus loin était chose impossible. Trouvant une anfractuosité creusée dans une roche bordant le chemin, il s'y réfugia, remerciant Dieu de l'avoir sauvé pendant cette journée ; il s'étendit sur la terre, et songeant à la France malheureuse et à sa fiancée bien-aimée, il s'endormit.

L'aube dissipait à peine les brouillards de la nuit, sur la morne campagne allemande, que Gaston de Vaunaye était sur pied. Rien de particulier n'avait signalé sa première nuit d'évasion ; il s'avança jusqu'à la sortie de la grotte, la route était déserte ; au loin dans les fermes, le coq chantait son antienne matinale et quelques jets de fumée s'échappaient des chaumières voisines, indiquant que la vie reprenait sur la terre.

Notre voyageur se mit résolument en route. Lorsqu'il apercevait au loin un cavalier ou une cariole venant à sa rencontre, il se cachait du mieux qu'il pouvait derrière une haie, au détour d'un chemin, dans un fossé de la route.

Il était près de midi quand il arriva à Bensheim. La petite ville avait son aspect ordinaire ; il la traversa dans toute sa longueur, sans exciter aucunement la curiosité publique ; parvenu dans un faubourg, il s'arrêta à l'auberge du *Pont du Rhin* et y déjeuna.

—Allons, pensa-t-il, jusqu'à présent tout va bien ; la police allemande me cherche du côté de la Belgique, et je m'achemine paisiblement vers la Suisse ; pas malins ces Teutons !

Le soir, il arrivait à Heidelberg.

Malgré sa bonne envie d'aller plus loin, le lendemain, Gaston de Vaunaye ressentait une telle fatigue des quatre-vingt-sept kilomètres qu'il venait d'effectuer tout d'une traite, qu'il se demanda s'il ne devait pas séjourner le jour suivant dans cette cité.

Depuis son départ, il avait fait la route à pied pour éviter toute rencontre funeste ; mais qui le forçait à continuer son itinéraire de la sorte ? Personne assurément. A quelque distance de Francfort, il y avait péril à se servir de la voie ferrée ; à vingt lieues de sa prison militaire, il n'y voyait aucun inconvénient ; cent soixante kilomètres le séparaient seulement de la frontière, plus tôt il l'aurait franchie, plus vite il serait en sûreté.

Réflexion faite, il partirait le lendemain matin par le train de huit heures et vingt minutes ; à six heures et demie du soir, il n'aurait plus rien à craindre, il serait en pays ami.

Le lendemain, effectivement, Gaston se fit délivrer son billet de chemin de fer pour Bâle et monta dans le train ; il prit place dans un coin du compartiment ; mit une paire de lunettes bleues sur son appendice nasal et parcourut, de la première ligne jusqu'à la dernière, un journal allemand acheté à la gare.

Il y avait peu de voyageurs dans le train ; à cette époque de l'année, alors que l'hiver sévit si durement pour les populations de ces contrées du Nord, il n'y a que les gens vraiment obligés, par leurs affaires commerciales ou autres, qui osent se mettre en route.

A l'autre bout du compartiment, une jeune femme et deux enfants de huit à dix ans, garçon et fille, s'étaient assis, et nul d'entre eux ne semblait désirer lier conversation avec le marchand juif placé à l'autre extrémité de cette voiture. M. de Vaunaye s'acharna donc avec une constance sans égale, après son journal, et ne parut pas même remarquer qu'il y eut des êtres humains près de lui.

Il en était à la troisième page de la *Gazette de Francfort*, lorsqu'il tressaillit involontairement, en lisant l'entre-filet suivant :

« Depuis deux jours, un prisonnier français, interné à la citadelle, manque à l'appel. D'une nature douce et calme, mais maniaque à l'excès, on suppose qu'il a dû être entraîné par des gens sans aveu, dans une des sorties qu'il faisait parfois en ville, et peut-être mis à mal par eux. Quoi qu'il en soit, les recherches les plus actives sont faites pour le retrouver, et son signalement a été envoyé dans toutes les directions. »

« Ah ! diable, pensa-t-il, voilà dix lignes qui me concernent, ou je ne m'y connais plus. "Nature douce et calme," ils sont vraiment charmants ces écrivains de la *Gazette* ; "mais maniaque à l'excès," hum !... voilà qui me met une sourdine à leurs éloges ; "on suppose qu'il a été entraîné par des gens sans aveu", voyez-vous cela ; par le fait, quand on est si maniaque, ça n'a rien d'extraordinaire ; "peut-être a-t-il été mis à mal par eux" :

« Ah ! peu sympathiques ennemis, ce n'est pas moi qui essaierai de vous détromper, bien au contraire ; persuadez-vous donc de plus en plus, je vous prie, que j'ai été bousculé, flagellé, lapidé et occis par ces gens sans aveu, c'est tout ce que je demande ; "quoi qu'il en soit, les recherches les plus actives sont faites pour le retrouver et son signalement a été envoyé dans toutes les directions. »

« Ce dernier alinéa manque de charmes et me gêne la rédaction des premiers ; "toutes les directions..." c'est un peu vague, mais néanmoins compromettant... Peuh ! quel signalement a pu donner le gouverneur de la citadelle ?... Individu de vingt-huit à trente ans, cheveux bruns, front découvert, yeux bleus, nez aquilin, bouche moyenne, menton rond." Je les connais ces signalements stupides, j'ai eu le temps de les étudier au régiment. Voyons, de bonne foi, qui serait capable de le reconnaître sous son accoutrement, à moins d'être sorcier ?... Va, cherche partout ton prisonnier doux et calme, adorable gouverneur, je me moque de toi, maintenant, comme de Collin-Tampon. »

Et le train filait toujours ses dix lieues par soixante minutes, à deux heures cinq, montre en main, il entra en gare d'Offenbourg.

Gaston remarqua une certaine animation sur le quai ; des soldats assez nombreux et armés, se précipitaient d'un bout du train à l'autre, dévisageant tous les voyageurs qui descendaient, et semblant chercher quelqu'un.

« Mauvaise rencontre, » pensa M. de Vaunaye.

Comme il allait au-delà d'Offenbourg, il se garda bien de quitter son compartiment et même de mettre le nez à la portière ; plus que jamais il se plongea dans la lecture de son journal pour se donner une contenance et attendit impatiemment l'instant du départ.

—Il n'y a personne, major, qui réponde au signalement donné, parmi les voyageurs descendus, dit un soldat à un officier qui commandait le poste.

—Vous m'en répondez, Guthlen ?

—J'en réponds, major.

—A-t-on visité les voitures ?

—Non.

—Faites le rapidement, avec vos camarades.

Aussitôt un soldat entra dans chaque compartiment et passa en revue tous les voyageurs qui s'y trouvaient encore. Guthlen pénétra dans la voiture de Gaston :

—Où vas-tu ? dit-il au prétendu marchand juif.

—A Bâle, répondit celui-ci, montrant son billet de chemin de fer.

—Comment t'appelles-tu ?

—Franz Raab.
 —Voyons ton passe-port.
 —Je n'en ai pas ; depuis que je voyage, c'est la première fois que par elle demande m'est faite.
 —De scends alors, afin que le major te donne un laissez-passer.
 Refuser, c'était se découvrir et se perdre ; obéir, c'était peut-être le salut, Gaston sortit du wagon.
 —Suis-moi, ajouta le soldat, le major est chez le chef de station.
 Introduit chez le chef de gare, Gaston trouva le major Von Brackel, assis dans un fauteuil, entouré de plusieurs officiers et carressant de sa main potelée ses longs favoris blonds.
 —Major, dit Guthlen, je vous amène Frantz Raab, qui voyage sans passe-port jusqu'à Bâle.
 Le major, d'un air suffisant, toisa des pieds à la tête le faux marchand juif, puis jetant un coup d'œil sur quelques papiers qu'il avait devant lui sur la table :
 —Eh bien, Monsieur de Vaunaye, dit-il, d'un ton goguenard, nous avons donc quitté Francfort pour rentrer en France par la Suisse ?
 Gaston se vit perdu ; nier son identité n'était plus possible et tournerait, du reste, à sa confusion ; l'évadé voulait bien être fusillé comme déserteur, mais non devenir un être ridicule aux yeux de l'ennemi, sur la terre allemande.
 —Telle était mon intention, en effet répondit-il bravement.
 —Pour aller rejoindre vos compatriotes à l'armée de Lyon ?
 —C'était mon vœu le plus cher.
 —Malheureusement, il y a un inconvénient d'une certaine importance.
 —Je m'en rends compte puisque vous me faites descendre du train pour m'en donner communication.
 —Vous êtes bien M. Gaston de Vaunaye, prisonnier de guerre à Francfort, et en fuite actuellement ?
 —Je suis ce que vous dites.
 —Ex-officier de l'armée française.
 —J'en suis fier.
 —Ayant trahi son serment de ne pas chercher à s'évader jusqu'à la cessation des hostilités.
 —Ce serment ne m'a pas été demandé ; en tous cas, je ne l'aurais jamais fait, dût mort s'ensuivre.
 —Voilà bien la parole d'un preux, poursuivit le major en ricanant ; ce qui m'étonne, c'est de l'entendre d'un homme vêtu de vêtements sordides et affublé d'une défroque indigne de son nom.
 —Quatre heures plus tard, Monsieur, cette défroque, comme vous l'appellez, me permettait de rejoindre mes compatriotes, et de combattre les vôtres ; ma main sait encore tenir une épée.
 —Je n'en doute pas, Monsieur de Vaunaye ; chacun vous sait brave ; vous l'avez bien prouvé, un soir, près de votre château de Méricourt, en tuant trois des nôtres...
 —En me défendant, toutefois...
 —Oui, j'en suis convaincu ; je le répète, je vous considère comme un brave ; mais il n'en est pas moins vrai que c'est cet accoutrement de juif errant qui me vaut l'honneur — que je prise fort — de m'être emparé de votre noble personne.
 —Comment cela ?
 —Oh ! c'est simple : A Francfort, un prisonnier de guerre, dont on ne se méfie pas, peut aisément trouver un travestissement quelconque pour s'évader ; vous m'en fournissez la preuve. Le moins en rapport avec le personnage est le meilleur ; comme le sujet est jeune, il se grime en vieillard, il est beau de visage, il se fait laid ; il porte en lui un cachet de distinction naturelle, il se montre à nos yeux sous les traits d'un être repoussant, c'est-à-dire d'un marchand juif ; quand nous voulons mettre la main sur un prisonnier militaire, nous n'avons qu'à chercher son contraire, comme physionomie, et neuf fois sur dix nous réussissons.
 —Vous saviez donc quel était mon déguisement ?
 —Oui ; mais la vérité m'oblige à vous dire qu'il nous a été transmis par l'autorité supérieure.
 —C'est impossible.
 —Vous croyez ?
 —Personne, jusqu'ici, n'a découvert que ce déguisement cachait un Français.
 —Eh bien, c'est tout ce qui vous trompe : vous avez dîné avant-hier à Dornberg.
 —C'est exact.
 —Les bons habitants du lieu, réunis à la principale hôtellerie, fêtant par quelques chopes de bière notre récente victoire sous Paris, vous ont offert de boire au succès des armées allemandes ?
 —Je le reconnais.
 —Et naturellement, vous avez refusé.
 —Sans hésitation.
 —Mais en vous couvrant de votre prétendue nationalité autrichienne ?
 —C'est vrai.
 —Le bourgmestre, qui était présent, flairant dans votre refus

quelque chose de louche, vous a demandé si vous aviez un passe-port.

—Après ?

—Votre réponse a été négative. Comme après tout, vos déclarations pouvaient être vraies, on vous a laissé partir.

Dans la nuit, le bourgmestre recevait, comme tous ceux de la contrée, une dépêche, que le journal que vous tenez en main a reproduite ; l'honorable magistrat a sauté à bas du lit et y a répondu par la suivante que voici :

“ Je suis presque convaincu que le prisonnier de guerre que vous cherchez a traversé ce soir notre village ; si l'individu qui a dîné au *Pelican doré* est bien l'évadé que me signale votre dépêche, il est déguisé en marchand juif, parle correctement notre langue, et a l'air fort intelligent.”

—Très aimable le bourgmestre de Dornberg.

—La deuxième dépêche recue ce matin, nous a transmis votre signalement comme marchand juif, avec recommandation de visiter tous les trains de passage dans la direction de l'Helvétie ; Guthlen vous a découvert, vous a amené vers moi et je vous ai salué de votre vrai nom ; voilà tout.

—Maintenant, la conclusion ?

—D'abord, je vous arrête ; ensuite je vais vous faire reconduire à Francfort sous bonne escorte.

—Comme il vous plaira.

—Non ; mais d'après les ordres reçus ; le premier train pour Francfort ne passant qu'à six heures quarante minutes de la soirée, je vais vous consigner ici, dans une salle de la gare, avec deux factionnaires à la porte ; à la moindre tentative d'évasion, ils vous logeront deux balles dans la tête, et au lieu de vous expédier frais et dispos à Francfort, le train ne ramènera qu'un cadavre ; j'en serais vraiment désolé pour vous.

—Je prise fort votre sollicitude, major.

—Ainsi donc, c'est compris. Vers cinq heures, je vous ferai porter votre dîner ; pour un prisonnier évadé, le menu sera un peu sommaire ; mais vous avez vécu de la vie de caserne, et, ma foi, vous savez, à la guerre comme à la guerre !

Le major poussa un cri d'appel, deux soldats accoururent.

—Prenez vos fusils, commanda-t-il, et emmenez ce prisonnier, où je vais vous conduire.

Les deux soldats entourèrent Gaston, le major, marchant en avant, sortit de l'appartement par la porte donnant accès sur la cour intérieure de la gare ; il traversa cette cour en diagonale, arriva jusqu'à un corps de bâtiment servant de consigne pour les bagages non réclamés ; puis, ouvrant la porte, à gauche, il y fit entrer le prisonnier ; referma la porte à double tour, emporta la clef et plaça devant cette porte, comme sentinelles, les deux soldats qui lui avaient servi d'escorte.

—Attention ! vous autres, dit-il d'un ton impératif à ses hommes ; défense de tenir conversation à ce prisonnier ; c'est un Français ; tuez-le comme un chien s'il essaie de s'enfuir. Par le fait, ajouta le major, avec une certaine fatuité, je suis tranquille de ce côté. Rentrant dans le bureau de la gare, il envoya aussitôt au commandant de la place de Francfort la dépêche suivante :

“ M. de Vaunaye a été arrêté par moi ; je vais vous l'expédier par le train de six heures quarante-cinq, ce soir.”

—Bonne journée, murmura le major en se frottant les mains avec satisfaction, la Prusse remet la main sur un ennemi dangereux et moi, je gagne certainement un grade supérieur ; heureux jour, en vérité.

Content de lui-même, Von Brackel se laissa tomber dans son fauteuil, le rapprocha du calorifère brûlant, et reprit la lecture de son journal, interrompue une demi-heure auparavant. Selon une expression consacrée, il buvait du lait !

XXVI

Resté seul dans la pièce qui, provisoirement, lui servait de prison, Gaston l'examina sur toutes ses faces. Elle avait environ six mètres de longueur sur quatre de largeur. Des malles pleines, laissées en consigne pour quelques jours, par des voyageurs, des caisses énormes remplies de marchandises, des sacs de voyage trouvés dans les trains, tout cela s'entassait pêle-mêle, l'un sur l'autre, et garnissait une bonne moitié de l'appartement.

Cette pièce était éclairée par une fenêtre carrée faisant face à la porte d'entrée, et placée tout au haut du mur, à hauteur d'homme, on ne pouvait y atteindre.

Gaston parut satisfait de cet examen ; il esquissa un sourire qui en disait long.

Pendant une heure il marcha dans l'espace laissé libre, mais le regard constamment tourné vers cette fenêtre ; au-dessous, une énorme cuisse semblait avoir été mise là, tout exprès, pour permettre à un visiteur de l'utiliser comme marchepied et de jeter un regard dehors. M. de Vaunaye se garda bien de céder à la tentation ; n'entendant plus le bruit de ses pas, les sentinelles n'eussent

pas manqué de regarder par le trou de la serrure ce que faisait le prisonnier, et comme ce trou minuscule, mais suffisant, se trouvait vis-à-vis de la fenêtre, le manège du captif eût donné l'éveil et appelé sur sa tête une sévérité plus grande de la part de ses geôliers.

Après une heure de marche dans cette salle, Gaston vint s'asseoir sur une malle en bois peint, placé à un bout de l'appartement. Les sentinelles n'entendant plus aucun bruit, frappèrent contre la porte :

—Holà ! prisonnier, que fais-tu ? demanda le soldat allemand.

—Ta consigne est de ne pas lier conversation avec moi, reparti M. de Vaunaye ; si tu enfreins cet ordre, je saurai t'en faire repentir.

—Ce Français doit être de souche élevée, dit l'autre soldat à son camarade ; le major, tu l'as vu, lui parlait avec déférence et non comme à un prisonnier ordinaire ; si tu veux m'en croire, laissons-le tranquille jusqu'à son départ ; qu'il fasse ce qu'il voudra, peu importe.

—D'autant plus qu'il est sous clef et qu'il ne peut fuir.

—Quant à cela, je l'en défie.

—Et moi aussi.

Et tout à fait contents d'eux-mêmes, les deux soldats se mirent à rire bruyamment, convaincus qu'ils venaient de lancer un trait d'esprit d'une finesse prodigieuse.

Gaston n'avait pas perdu un mot de cette conversation.

—Très bien, pensa-t-il ; en me laissant tranquille, ils me rendent un service appréciable, surtout pour ce que je veux faire : " Voyons, continua-t-il, à part lui, examinons sérieusement cette fenêtre, et sans éveiller leurs soupçons tâchons de savoir si elle est condamnée et ne peut s'ouvrir."

Au bout d'un instant, Gaston reprit sa marche, puis vint se rasseoir ; une autre heure se passa de la sorte ; les soldats ne s'occupaient plus du prisonnier et causaient de toutes choses avec force éclats de voix ; il faut bien passer le temps comme on peut.

Profitant d'un instant où la conversation paraissait des plus animées, M. de Vaunaye monta sans bruit sur la caisse placée au-dessous de la fenêtre et l'examina ; elle n'était fermée que par un verrou ; il fit jouer celui-ci dans sa rainure et toute grande la fenêtre s'ouvrit ; le mur avait à peine cinq mètres et donnait sur la campagne. Sans réfléchir plus longtemps aux suites que pouvait avoir cette nouvelle évasion. Gaston enjamba la fenêtre, s'accrocha les mains sur le rebord et se laissa choir sur le sol ; une fois encore il était libre !

Où aller, de quel côté se diriger ? l'intrépide jeune homme n'en savait rien ; l'important, c'était de s'éloigner le plus rapidement possible ; la nuit allait bientôt venir, du reste, et le protéger contre ses geôliers.

Les deux sentinelles conversaient toujours. Un peu après cinq heures, le major revint pour prendre possession de son prisonnier.

—Eh bien, fit-il durement aux deux soldats placés chaque côté de la porte d'entrée, que fait le prisonnier ?

—Il dort, répartit la sentinelle de gauche, depuis une heure nous ne l'entendons plus marcher.

—Il rêve qu'il est libre, ajouta l'autre, et que l'armée française est entrée victorieuse à Berlin.

Le major se mit à rire.

—C'est vraiment dommage alors de le réveiller, reprit-il ; mais le train va arriver et on l'attend à Francfort ; une entrée imposante lui est préparée pour le conduire en prison.

Le major mit la clef dans la serrure et ouvrit la porte ; les deux soldats, torches allumées, le suivaient.

Un cri rauque, strident, un cri intraduisible dans aucune langue sortit de la poitrine de l'officier.

—Parti !... en fuite... par cette fenêtre grande ouverte, cria-t-il en frappant du pied avec colère, et en accompagnant ses exclamations de tous les jurons tudesques imaginables.

—Ah ! misérables, ajouta-t-il, en menaçant du geste les deux sentinelles atterrées, vous l'avez laissé s'enfuir, je vous ferai fusiller !

Le major ne se possédait plus, sa fureur arrivait au paroxysme ; il trépanait de rage et s'arrachait littéralement les cheveux.

—Parti... répétait-il, doit-il se moquer de moi... et ces brutes l'ont laissé faire... pas un ne s'est aperçu de cette évasion... Comment annoncer cette nouvelle à Francfort ?... Je vais être cassé de mon grade, c'est certain... Malédiction !... je voudrais que la terre s'entr'ouvrit pour m'engloutir ; et ces deux coquins m'assuraient qu'il dormait... Pendards... scélérats... c'est vous que je vais conduire au général et sous bonne escorte...

Les deux soldats, tenant toujours leur torche allumée, se gardaient bien de souffler mot ; la surprise, du reste, avait comme paralysé leur cerveau ; leurs idées étaient sans suite et les menaces du major n'étaient pas faites pour leur redonner un cours normal.

—Jusqu'à quelle heure avez-vous entendu marcher le prisonnier ? demanda l'officier.

—A quatre heures, le bruit de ses pas parvenait distinctement jusqu'à nous.

—Il fallait de temps à autre vous assurer *de visu* qu'il ne songeait pas à s'évader.

—Major, vous aviez la clef.

—Il fallait, au moins, lui parler.

—Vous nous aviez donné pour consigne de ne pas lier conversation avec ce Français ; une fois, cependant, nous lui avons, involontairement, adressé la parole, et il nous a rappelé, en bon allemand, votre défense.

Tout cela était vrai ; le major le sentait, et reconnaissait que la fuite de son prisonnier lui était due pour une large part : d'abord, avant de l'enfermer dans cette pièce qui n'avait rien d'une prison, il eût dû s'assurer que toutes les issues en étaient bien fermées et ne pouvaient plus s'ouvrir ; de plus, il aurait fallu donner à ces gens l'ordre de parler souvent avec le détenu ; par ce moyen, ses gardiens se fussent assurés de sa présence à l'intérieur du petit local. La colère de l'officier se tournait contre lui-même et il ne se ménageait pas les épithètes les plus dures.

—Maintenant, ajouta-t-il, se lamenter davantage serait stupide, agir est préférable. Vous affirmez que le prisonnier était ici il y a une heure ?

—Nous l'affirmons, major.

—Il ne saurait donc être loin ; cent rabatteurs à cheval vont mettre la main dessus. Venez.

L'officier et les deux soldats revinrent à la gare. La dépêche suivante fut envoyée aussitôt aux villes voisines où il y avait une garnison :

" Recherchez partout un prisonnier français, déguisé en marchand juif, qui vient de s'enfuir d'Offenbourg, et s'il tombe entre vos mains, passez-moi dépêche."

Le major fit réunir les officiers de service, et leur donna ordre de mettre sur la route toute une compagnie de cavaliers pour rechercher le prisonnier ; à force de diligence, parviendrait-on, peut-être, à le rattrapper avant le passage du train allant sur Francfort ; s'il en était ainsi, tout était sauvé et cette évasion nouvelle si rapidement déjouée, pouvait devenir un titre de plus à l'avancement du major.

Quelques minutes plus tard, cent cavaliers résolus partaient dans toutes les directions.

A cinq heures vingt-cinq minutes, le train de Bâle arrivait en gare ; aucun de ceux envoyés à la recherche de M. de Vaunaye n'avait reparu.

Après le départ du train se dirigeant vers Darmstadt et Francfort, le major Von Brakel sentit renaître ses angoisses ; ce train n'arrivant qu'à dix heures vingt-cinq minutes à son terminus, il avait tout le temps nécessaire pour adresser au commandant la dépêche l'informant que le prisonnier attendu courait les champs ; qui sait, d'ici là, peut-être, le damné Français pouvait être ramené sous bonne escorte et la dépêche serait rédigée autrement. Quelle aubaine si Von Brakel était à même de dire au commandant de place. " Votre prisonnier, arrêté par moi, dans la matinée, après avoir opéré une seconde évasion, vient d'être ramené à Offenbourg par mes soins ; je vous l'expédie sous bonne escorte par le train de neuf heures trente-deux." Attendons jusqu'à neuf heures, se dit le major ; d'ici-là, il y aura sans doute du nouveau.

A neuf heures, soixante cavaliers étaient de retour, mais sans le prisonnier.

La mort dans l'âme, Von Brakel rédigea la dépêche suivante et l'envoya à Francfort :

" Le prisonnier de guerre français de Vaunaye, placé, en attendant son départ pour Francfort, dans un local réservé au marchandises de la gare laissées en souffrance, s'est enfui par l'unique fenêtre éclairant cette pièce. J'ai télégraphié partout, à dix lieues à la ronde, cette évasion, et, sur mon ordre, cent cavaliers courent actuellement dans toutes les directions pour rattraper le prisonnier."

A minuit, le dernier rabatteur rentrait à la caserne sans Gaston. Le major, si on ne l'eût arrêté à temps, se fût brûlé la cervelle.

Gaston de Vaunaye, une fois libre, se mit à courir à perdre haleine. Où allait-il, il n'en savait rien ; vingt minutes plus tard, il se trouva à l'autre bout d'un faubourg de la ville. La nuit était venue ; il arracha la fausse-barbe qu'il portait depuis Francfort et s'arrêta un instant pour respirer.

" Dans quelques minutes, pensa-t-il, le major va faire sa ronde et ouvrir la cage, mais l'oiseau ayant pris sa volée, il va jurer et tempêter comme sait le faire un Allemand ; jusque-là, rien d'extraordinaire.

" Redevenu un peu plus calme, il va donner des ordres pour rattraper le fugitif ; quels sont ces ordres ? battue générale de la garnison sur les routes, les chemins et sentiers qui entourent la ville ; dépêches passées à toutes les cités voisines pour les informer de mon évasion et leur donner mon signalement ; bref, le prison-

nier évadé pris comme dans un véritable filet, et ramené tout piteux à Von Brackel au milieu de la nuit.

—Oui, c'est bien ainsi que les choses doivent se passer, murmura Gaston, à moins, pourtant, que le principal intéressé n'y mette obstacle. Quel est le lieu où le bon major ne songera pas à me chercher ? C'est Offenbourg, la ville même qu'il habite ; alors je rentre à Offenbourg. Très bien, ajouta M. de Vaunaye, mais où vais-je me réfugier ? Dans la soirée, la nouvelle de mon départ précipité, et sans avoir envoyé ma carte P. P. C., à Von Brackel, aura fait le tour de la ville, et dès la première tentative pour trouver la table et le logement, je vais tomber entre les mains de l'ennemi. Ce serait fâcheux, vraiment. Le temps presse, cependant, et il faut aviser."

Tout en parlant, Gaston était entré dans le faubourg. Une enseigne, d'assez grande dimension sur fond bleu avec lettres blanches, frappa sa vue dès la deuxième maison sur la gauche ; il lut : *Berthoud, schreiner*, c'est-à-dire, Berthoud, menuisier.

—Berthoud, ce n'est pas un nom allemand cela, pensa Gaston ; puis du nom passant au métier, il se frappa le front avec le doigt comme le ferait un inventeur qui voit son œuvre couronnée de succès. Sans plus s'attarder à ses réflexions, il ouvrit la porte du menuisier et entra. Dans l'atelier, le patron travaillait à la lueur d'un quinquet fumeux ; près de lui, un ouvrier, d'au moins soixante ans, achevait l'assemblage d'une croisée.

—Pouvez-vous me donner de l'ouvrage pour quelques jours ? demanda Gaston en langue allemande, je vous en serai reconnaissant.

—Parbleu, répondit le patron, ce n'est pas la besogne qui manque, ce sont les bras pour la faire, puisque cette maudite guerre n'en finit pas.

M. de Vaunaye tressaillit en entendant l'épithète de maître Berthoud ; ce ne pouvait être un Allemand qui l'eût prononcée.

D'où venez-vous ? reprit le maître menuisier.

—De Helbronn.

—Comment se fait-il que vous ne soyez pas sous les drapeaux ?

—Je suis sujet autrichien.

—Entrez alors, je puis vous occuper ; comment vous appelez-vous ?

—Frantz Raab.

—Voici mes conditions, ajouta maître Berthoud : je loge mes ouvriers et les nourris ; quand ils font mon affaire, je leur donne vingt *marks* par mois.

—J'accepte, répondit Gaston.

—En ce cas, vous pouvez vous mettre à la besogne dès maintenant ; il nous reste deux heures de travail avant le souper.

Le prétendu Frantz Raab se plaça devant un établi disponible, retroussa ses manches, et commença à varloper une planche que venait de lui passer le patron.

Le lecteur, s'étonnant peut-être de voir ici Gaston de Vaunaye compagnon menuisier, est en droit de se demander comment il va se tirer d'affaire.

Dès ses jeunes années, Gaston, qui avait beaucoup de goût pour la menuiserie, s'était fait installer un atelier au château de Méricourt, avait pris des leçons, pendant toute une année, auprès d'un patricien renommé, et lorsqu'il avait quelques loisirs, il confectionnait de ses mains des objets fort bien conditionnés qu'un maître n'eût point reniés. Ce qui, jusqu'ici, n'avait été pour lui qu'un amusement, un passe-temps, lui devenait tout à coup une précieuse ressource pour échapper à l'ennemi, et à la mort sans doute ; ce fut donc sans aucune gaucherie qu'il se mit au travail, et l'ardeur qu'il montra pendant les deux heures qui précédèrent le repas du soir, prédisposèrent le patron en sa faveur.

Pendant le souper, la conversation roula sur différents sujets, puis revint fatalement sur les événements du jour.

—Depuis combien de temps êtes-vous en Allemagne ? demanda le patron.

—Trois mois, répondit Frantz Raab.

—Que dit-on de la guerre dans votre pays ?

—Que les Français l'ont mal engagée ; qu'ils se battent vaillamment, comme toujours ; mais qu'ils n'ont plus qu'à faire la paix.

—C'est bien mon avis.

—Votre nation l'emporte, à son tour, soupira M. de Vaunaye.

—Ma nation ? reprit vivement le menuisier ; vous vous trompez, compagnon, je ne suis pas allemand, mais sujet suisse.

En entendant ces paroles, Gaston fut tenté de se jeter au cou du maître menuisier, tant sa joie fut vive ; en pleine Allemagne, il se trouvait chez un ami de la France, sur un terrain neutre ; le pain qu'il allait manger lui semblerait moins amer ; qui sait, dans cet homme, qu'il ne connaissait que depuis un moment, il y avait, peut-être, un ami pour lui-même. Il se contenta, cependant, car le vieil ouvrier, qui écoutait la conversation, tout en mangeant, pouvait être Prussien et une trop grande expansion eût perdu infailliblement le fugitif.

—Ah ! oui, reprit le patron, l'Allemagne avait tous les atouts

dans son jeu : le nombre d'abord, la direction ensuite ; avec cela, une armée invincible...

—Et se couvre de gloire pour des siècles, ajouta le vieux compagnon d'atelier.

—Pour des siècles, repartit le patron, c'est trop dire, estimable Bruck ; la France, battue aujourd'hui, peut, avec sa vitalité proverbiale, être prête à prendre sa revanche avant vingt ans et vaincre une fois de plus ton pays.

—Jamais ! cria Bruck.

—Il y a des précédents, j'imagine ?

—Jamais ! cria plus fort le compagnon, en frappant un vigoureux coup de poing sur la table.

—Doucement, camarade, répliqua maître Berthoud ; qui casse les verres les paie, ici.

—Non, jamais !... répéta le furieux vieil Allemand, qui suffoquait.

—Allons, mon garçon, va te coucher, dit le patron, sinon tu vas tomber en pamoison.

L'ouvrier menuisier quitta la table, le repas, du reste, prenait fin ; il monta à sa chambre.

—Drôle de corps, murmura maître Berthoud, lorsque Bruck eût regagné ses pénates ; ce pauvre diable ne ferait pas de mal à un moucheron ! mais quand on lui fait entrevoir que son pays, heureux de par le sort des armes, actuellement, peut-être défait dans l'avenir, il ne se connaît plus et devient féroce.

—Dame, dit à son tour Catherine, la femme du menuisier, il faut convenir que depuis quatre mois tu lui en fais voir de toutes sortes. Figurez-vous, Monsieur Raab, que mon mari, qui a longtemps voyagé en France, adore ce pays ; depuis qu'il sait les Français vaincus, il ne décolère plus, et comme lui, étranger, il ne peut s'en prendre à la nation qui lui donne asile, il se rabat de sa mauvaise humeur sur ce pauvre Bruck.

—C'est une compensation, ajouta le menuisier ; moi, j'aime les Français et je donnerais une pinte de mon sang pour leur venir en aide.

Gaston se leva mû comme par un ressort ; il s'empara des deux mains du maître de la maison et, les pressant avec force :

—Je suis Français, dit-il dans cette langue, et je vous remercie de votre sympathie pour la noble nation vaincue.

Maître Berthoud, au comble de la surprise, se leva à son tour ; dame Catherine en fit autant :

—Bonté divine ! murmura-t-elle, un Français ici !...

—Vous êtes Français, reprit à mi-voix le maître menuisier, d'un air presque courroucé ; comment se fait-il que vous ne soyez pas à vous battre ?

—Je suis prisonnier de guerre et je viens de m'évader.

—De quel endroit.

—De cette ville même, où j'ai été rattrapé dans la matinée. Enfermé provisoirement, dans un local indépendant de la gare, j'ai sauté par la fenêtre, je me suis sauvé à travers champs, et après m'être dépouillé de mon déguisement, je suis rentré en ville ; c'est la Providence qui m'a conduit vers vous.

—Frantz Raab est donc un faux nom ?

—Je m'appelle Gaston de Vaunaye.

—Mais vous n'êtes pas menuisier de profession ?

—Non ; mais j'ai appris le métier et, vous l'avez vu, je sais m'en servir.

—Nous voilà dans une belle situation, dit dame Catherine, en joignant les mains ; si l'on apprend que vous êtes ici, nous sommes perdus.

—Je suis prêt à m'éloigner, Madame, repartit Gaston, si ma présence sous votre toit peut vous causer quelque embarras.

—Non pas, reprit le menuisier, vous resterez ici jusqu'à ce qu'il vous soit possible de regagner la France ; il ne sera pas dit qu'un Français ait trouvé un mauvais accueil.

—Tu nous exposes grandement, répliqua dame Catherine ; monsieur le comprend parfaitement, puisqu'il te propose de partir.

—Tais-toi donc *simpiternelle* bavarde, grommela maître Berthoud, personne ne te demande ton avis ; je veux, moi, que M. de Vaunaye demeure ici, et il y restera.

—Merci, mon ami, repartit le jeune homme. Je ne compte vous importuner que très peu de temps ; au moindre indice que vous puissiez souffrir de ma présence, je me mettrai en route. Si vous le permettez, je vais continuer demain ma besogne commencée ; pour le temps que je dois séjourner dans votre atelier, je ne veux être pour vous qu'un compagnon menuisier ; la paix faite, je n'oublierai pas le service rendu.

—Nous n'allons plus oser vous parler comme à nos ouvriers, répliqua Mme Berthoud.

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO 3 AVRIL 1897

LA CAGE DE CUIR

PREMIÈRE PARTIE

Le Montreur d'Ours

VI

(Suite)

—*Auf seite schweine pelz!* hurla le cocher furieux. (Gare donc ! peau de de cochon !)

La nuit était venue.

Sur la neige, courbé en deux, portant besace, un vieux minable se traînait.

Pendant la durée d'un éclair, sa figure ridée et falote, sa barbe blanche et ses yeux clairs, des yeux de fou, passèrent dans la lueur éclatante des lanternes du traîneau.

Dans ces yeux-là, à coup sûr, flambait une haine intense.

Puis, tout retomba dans le noir opaque, l'ombre en loques était déjà loin !...

Pareil au hululement lugubre d'un chat-huant, un cri lamentable semblait poursuivre le traîneau.

—*Du auch! Du auch!* Toi aussi! Toi aussi! hurlait le fou, bousculé par le coup d'épaule de l'un des chevaux et qui était à peine remis de sa douleur.

—Tiens! s'était écrié M. de Malthen, serrant les dents et avec un accent d'invétérée rancœur, c'est cette vieille canaille d'Hermann Pluck! Il n'est donc pas mort?

—Non, Excellence, répliqua Conrad, il traîne partout. Il respire toujours.

—Il faut qu'il ait la vie bien dure!!!

—Oui, effectivement, chevillée en cette vieille carcasse!

On se souvient d'Hermann Pluck, le régisseur.

C'était bien lui qui, avec une patience de forçat, prenant des précautions de fauve, avait limé la chaîne de la caisse.

C'est lui qui avait préparé l'accident, et bien préparé, tandis que tout était en fête dans l'intérieur des mines.

Son maître, on se le rappelle aussi, l'avait prévenu qu'il eût à rendre gorge...

Le comte mort, l'intendant gardait le fruit de ses rapines et de ses vols.

Oui! Mais voilà! ce solde de tout compte si bien arrangé, mis au point, et qu'il se croyait déjà en mains, lui échappait de par la fatalité des choses.

Et, ainsi qu'on va le voir, son crime se retournait contre lui.

Tout d'abord la voix publique l'accusait, et il était arrêté.

Dix-huit mois de prison préventive, durant lesquels la plus minutieuse instruction ne parvenait pas à faire la lumière sur cette affaire.

Hermann Pluck avait bien pris ses précautions.

Impossible de démontrer qu'il avait, pendant la matinée du crime, quitté les environs de Lekno.

Personne ne pouvait témoigner contre lui, personne ne l'avait vu rôder autour des puits des mines de Yalka.

C'était bien, quant au crime.

Mais dès le début de sa convalescence, son ancien maître, le comte était bien sûr de la main qui l'avait frappé, son ancien maître, disons-nous, n'avait pas manqué de déposer contre lui la mieux formulée des plaintes.

Des comptes de bois prouvaient nettement la culpabilisé d'Hermann Pluck. Et, sa prévention terminée, on instruisait son affaire de vol.

Cinq ans de prison... et la restitution de tout ce qu'il avait pu prendre à tort, de tout ce qu'il avait justement touché.

C'était l'épouvantable ruine, complète, absolue!

Oh! le comte de Malthen s'était bien vengé, le poursuivant de son implacable haine!

La maison qu'autrefois habitait Hermann Pluck appartenait naturellement à son maître.

Un soir d'hiver un homme vieilli, misérablement vêtu, souillé de tous les opprobres, arrivait à pied à Lekno, venant de Posen.

C'était encore l'inexorable froid, et péniblement il marchait sur la neige durcie.

Ce misérable pauvre, ce loqueteux courbé et cassé, c'était Hermann Pluck, sortant de la prison de Posen, où il venait de passer sept mortelles années.

Avant ses crimes, ses vols et ses assassinats, Hermann Pluck était riche.

Point beau, d'une flandreuse laideur, d'un blond fade, il était parvenu à épouser une créature jeune et fraîche, très fière de s'appeler "Mme Pluck", "maîtresse Pluck" et d'être la femme du régisseur de la vaste et fastueuse seigneurie de Lekno.

Elle était avide et coquette et son aveuglé mari ne voyant que ses charmes, ses grâces, s'en montrait absolument fou.

Fou également d'une fillette de quatorze ans, plus jolie encore que sa mère; la nature a fréquemment de ces bizarreries.

D'abord, dans la prison de Posen, la vie avait été cruelle. Les Allemands ne sont pas tendres... Féroces pour les prisonniers... de quelque nature qu'ils puissent être.

Obligé de fabriquer des chaussons de lisière, et ne recevant la traditionnelle *boule de son* que la tâche *ultra vires* terminée.

Donc, ainsi que les gens qui souffrent beaucoup, il avait beaucoup maigri, beaucoup vieilli!

Tout d'abord, dans les premiers temps, il avait reçu de fréquentes lettres de sa femme.

Puis les lettres étaient devenues plus rares. Enfin, elles avaient complètement cessé, et il ignorait depuis lors ce qu'Edwigo, sa femme, Bertha, sa chérie, Bertha, celle qu'il appelait "la joie de ses yeux" étaient toutes deux devenues?

Et voilà qu'à la tombée de la nuit, il atteignait enfin le petit village de Lekno, tout proche du château, ce petit village où il avait régné en dur et souverain maître!

La maison où devaient se trouver la mère et la fille, où était-elle? A l'extrémité du village, une jolie maison isolée, avec grille devant la porte, une maison en briques rouges!

La maison avait disparu. A sa place poussait un touffu bois de sapins de cinq à six pieds de haut.

Il s'était trompé, il avait la berlue, ses yeux s'affaiblissaient, venaient de le trahir.

Et il demanda à une femme du village, une jeune qu'il ne connaissait pas:

—Pouvez-vous m'indiquer la maison d'Hermann Pluck?

—Vous dites?

—Je ne me trompe pas... l'ancienne maison d'Hermann Pluck.

—Je ne connais pas ça dans Lekno. Vous devez vous tromper, mon pauvre vieux!

Un glacial désespoir l'envahissait.

—Non. Je ne me trompe pas, insista-t-il, baissant sa tête branlante, Hermann Pluck, l'ancien régisseur du comte de Malthen.

—Ah! oui! En effet, j'oubliais. Il y a si longtemps. Une canaille! Un voleur! Si dur au pauvre monde! Eh bien! M. le comte a fait démolir sa maison. Et à la place... oui, c'est bien ici, on a planté ce bois de sapins!

—Et Mme Pluck, la femme d'Hermann Pluck? en sa tremblante voix, montaient maintenant des larmes, et sa fille, la petite Bertha, qui était si jolie?

—La mère est partie un beau matin... on ne sait où, quand on a démoli la maison. La fille est à Posen, à ce qu'on dit.

—A Posen! A Posen! Et qu'est-ce qu'elle peut bien faire à Posen?

—Rien de bon à ce qu'on affirme...

Alors, se traînant, car il succombait sous le poids de la honte et du malheur, il avait cherché un refuge.

Par la porte entr'ouverte d'une grange, il s'était faufilé, se couchant sous une meule de foin, et toute la nuit il avait répété, sentant la folie du désespoir l'envahir:

—A Posen!... A Posen!...

Au petit jour, en un sommeil de plomb, il tombait enfin dans l'oubli!

Cruel réveil!

Un domestique le trouvait tapi dans sa cache.

—Qu'est-ce qu'il fait là celui-là? Et hou! hou! le mendiant! Ça fume... Ça s'endort... Et ça mettra le feu chez nous!

Et tous les valets de ferme, les hommes d'écurie, les bouviers, d'accourir, qui avec des bâtons, qui des balais, des fourches!

Et un vieux, qui depuis des années était attaché à la ferme, ne s'avisait-il pas de le regarder sous le nez, et le reconnut, ma foi oui!

Et de s'écrier aussitôt:

—Mais, *zum Teufel*, c'est cette vieille canaille d'Hermann Pluck! Ah! gredin! tu nous en as fait de la misère!

Alors, ce fut du délire!

Les petits ne pardonnent jamais!

On lâcha les chiens!...

Et Hermann Pluck, mordu, déchiré, battu, roula sur la neige, qu'il rougit de son malheureux sang!...

Quand on l'eût assez torturé, en paquet, dehors on le jeta, l'accompagnant d'un concert de malédictions et d'injures!...

Longtemps il demeura là, attendant la mort, mais sa chienne de vie était durement cramponnée à sa vieille carcasse!...

Et il avait fini par se relever et par se traîner le long des routes. Les morsures, les coups, les sentait-il encore?

On aurait bien pu croire le contraire, car il continuait à ronchonner :

—A Posen !... A Posen !...

Et à grand'peine, il y était retourné, à Posen ! mendiant son pain, le long du chemin, grelottant, les pieds dans la neige !...

C'est une grande ville que Posen, une ville de près de soixante-dix mille habitants !...

De quoi avait-il vécu ?...

De bien peu, ou même de rien... Il cherchait du matin au soir, par les rues, par les quais, les places...

Et un jour il y avait foule sur la place Guillaume, la musique militaire jouait, et à l'entrée de la rue de Berlin, un éclat de rire l'avait fait s'arrêter frémissant, les yeux hagards, la bouche béante.

C'était elle, il l'avait bien reconnue !

C'était Bertha !...

En toilette voyante, tapageuse, criarde, au bras d'un officier de uhlands !...

Elle riait, parlait haut, montrant ses dents blanches.

Mais tout d'un coup son éclat de rire avait redoublé !...

—Frantz, avait-elle dit tout haut, voyez comme ce vieux dégoûtant me regarde !... Il a l'air idiot !... Et qu'il est sale !...

Et Bertha passait sans détourner la tête.

Alors Hermann Pluck s'était appuyé contre la porte d'une maison pour ne pas tomber !...

Deux larmes roulaient sur ses joues flétries sans qu'il songeât à les essuyer !

Et Dieu ! le Dieu de pardon et de miséricorde, lui faisait peut-être remise de ses crimes, car il venait de subir en une seconde la plus épouvantable, la plus torturante des douleurs !...

Alors il était revenu à Lekno.

Fou, dément, idiot, mendiant juste ce qu'il lui fallait de pain pour ne pas mourir... Et tournant autour du château, ou assis autour des mines.

On ne lui faisait pas de mal, on ne l'injurait plus... Seuls les gamins le poursuivaient encore, lui jetant des pierres, s'amusant de ses bégaiements, de ses colères, de ses larmes... .

Et quand d'aventure il rencontrait son ancien maître, sa bouche édentée se sabrait encore en un formidable hiatus et il criait au comte ces deux mots qui ne devaient avoir de signification que pour le misérable idiot :

—*Du auch ! Du auch !*... Toi aussi ! Toi aussi !...

Maintenant, dans la nuit silencieuse, les chevaux galopèrent sans bruit sur la neige, le traîneau glissant sur la route glacée faisait seulement tinter ses sonnailles, le même cri continuait, aigu, perçant :

—Toi aussi ! Toi aussi !

—Je ne sais vraiment pas, fit le comte, ce qu'il veut dire avec son éternel "Toi aussi !"

Conrad regarda furtivement son maître et vivement répliqua :

—Son Excellence sait bien qu'il a perdu la tête.

—C'est dommage, reprit M. de Malthen, qu'Ivan, — Ivan c'était le cocher, — n'ait pas rendu service à cette vieille canaille en l'écrasant pour tout de bon.

—Oh ! effectivement pour ce qu'il vaut !

—Maintenant, tu dis qu'ils arrivent... Donc ! ils ont des doutes... Ils ne peuvent avoir que cela... La certitude leur est interdite... Qui est-ce qui a pu leur fournir une indication ?... Je ne croyais vraiment pas la chose possible.

—Je l'ai dit à son Excellence... Un petit vieux... l'air ahuri, en dessous... les accompagne... Ça serait un policier de Paris que ça ne m'étonnerait pas.

—Toute la police de Paris, celle de Berlin et de Vienne... je m'en moque !... Elles ne sauront m'arrêter dans l'œuvre gigantesque que j'ai entreprise, en laquelle j'ai placé toute ma fortune ! toute ma vie... Et elles valent quelque chose ma fortune et ma vie !...

—Je vous crois, Excellence !

—Pour toi surtout, drôle ! fit en riant le comte. Dans tous les cas... Toi qui me préviens, tu y gagnes, parce que je suis satisfait de ton zèle, et que je t'accorde une forte gratification... Tu verras.

—Son Excellence est si bonne, fit Conrad en s'inclinant. C'est bonheur de la servir...

—Pas de flagorneries ! Tu sais que je les ai en horreur !... Toute peine mérite salaire... Voilà tout... Maintenant, causons. Nous avons le temps devant nous...

—Eh ! eh ! Tout juste, Excellence, ils doivent me brûler les talons.

—Bah ! s'ils ont un policier avec eux, tu vas voir que ce sera très récréatif !

—Tout ce que mon maître m'ordonnera sera ponctuellement exécuté... Il peut en être certain.

—Bien ! je compte effectivement sur toi... par cette raison que, — M. de Malthen se mit à rire, — subitement je vais être repris de ma manie bien connue déambulante ! la manie des voyages !... Et que... Je partirai dès ce soir... Tu feras, à grand fracas, atteler

la berline de voyage... Et je partirai... pour la frontière de Pologne.

—Bien ! Excellence, — fit Conrad, attendant l'explication de cette phrase énigmatique.

—Et moi ? Excellence — finit-il par demander, son maître s'étant tu et continuant à se taire.

—Toi !... mais tu seras mon digne représentant... Et je compte sur toi pour faire très convenablement les choses... Tu recevras ces messieurs avec tous les honneurs dus à leur rang... Tu leur ouvriras toutes les portes... Tu leur feras tout voir...

—Comment... Je... ?

—Mais enfin, — poursuivait le comte, continuant à railler, — il me semble que Lekno, seul, mérite bien une visite détaillée !... Il y a des toiles à Lekno, une galerie qui a une énorme valeur artistique. Et les objets d'art !... Et les bahuts, les vieux meubles !... Tu ne dis rien de toutes ces merveilles !... Je n'y attache guère, quant à moi, d'importance... mais tout le monde n'a pas le bonheur comme ton maître d'être détaché des infériorités humaines et de ne trouver joie et lumière que dans les arcanes sacrées de la science !...

—Bien ! Excellence !... Je ferai donc visiter Lekno.

—Et jusque dans ses plus petits recoins.

—Bien ! Excellence.

—Mais ce n'est pas tout... Ces Français ! n'ont jamais vu, j'en suis bien certain, des mines de sel... celles de Yalka sont excessivement intéressantes... Elles ne valent peut-être pas les mines polonaises, mais c'est tout juste.

—Parfaitement, Excellence.

—Et Retzow !... Moi qui allais oublier Retzow !... Quelle folie !... La maison... le château situé au milieu de l'île, ça mérite vraiment une visite... Le lac de Retzow, qui jamais ne gèle... Tu ne trouves pas cela beau... toi, ces eaux bleues, en cette saison !... Vraiment ! mon pauvre Conrad, il faut que tu sois bien difficile !

Le valet de chambre ne comprenait toujours pas.

Le comte reprenait encore :

—Il faut que ces hôtes de distinction, auxquels je suis désolé de ne pouvoir faire moi-même les honneurs de mes domaines, — oui, il faut qu'ils soient merveilleusement reçus... Ils visiteront tout, greniers et caves... Et s'ils se voyaient refuser l'entrée de la plus insignifiante des pièces, le moindre grenier, le plus petit réduit, une clé quelconque... tu m'entends !... vaurien ! je te chasse !...

Tout à coup Conrad se frappa le front :

—Pardonnez, Excellence !... je ne suis qu'une brute... je n'avais pas compris !... une brute !... un idiot !...

—Tu peux continuer, mon garçon, et tu seras encore au-dessous de la vérité.

—Oui, Excellence !... mais nous n'avons pas grand temps devant nous pour mettre tout en ordre.

—Ceci, c'est ton affaire... Je n'ai pas à entrer dans ces détails...

—Bien ! bien ! Excellence !... On fera de son mieux.

Le traîneau arrivait à la majestueuse avenue conduisant à Lekno, et quelques instants plus tard il s'arrêtait, après une courbe savante, devant le perron d'honneur.

—Vite ! — ordonnait Conrad, tapant à tour de bras sur un énorme gong, et appelant tout le personnel domestique du château, — vite, la berline de voyage sur le traîneau au maître, les postiers, deux piqueurs de tête... Vite ! Dépêchons !... Son Excellence n'a que le temps de dîner !...

On sait de quelle façon ascétique vivait et mangeait M. de Malthen, un mets quelconque, un verre de son eau de prédilection, et c'était tout.

Quelques minutes ne s'étaient pas écoulées que, vêtu d'un costume de voyage, il apparaissait de nouveau, enveloppé de sa lourde pelisse, à la lueur des lanternes et des torches.

La berline était attelée de six vigoureux et nerveux chevaux de la Basse-Autriche ; le comte s'étendit sur le moelleux lit de camp établi dans l'intérieur de la confortable voiture, le postillon, de sa chambrière, enveloppa les porteurs de l'attelage de deux cinglées, et, faisant feu des quatre pieds, les six chevaux partirent comme le vent.

Conrad demeura seul pendant un instant sur le perron, regardant s'éloigner les étincelantes lanternes, et, avec un hochement de tête :

—Je crois que Son Excellence ne se trompe vraiment pas... Je crois !... oui ! Je crois que nous allons nous amuser un peu !

Et là-dessus, après s'être fait servir à part un petit dîner succulent et substantiel, — car le drôle se gardait bien de vivre de la même façon que son maître, — M. Conrad s'en fut se coucher et paisiblement s'endormit du sommeil de l'innocence, lequel ne diffère pas sensiblement de celui des pires gredins !

Après une nuit paisible, de très bonne heure il se leva... et alors...

Mais, maintenant, nous sommes obligés de revenir à M. de Prévanne et à sa suite.

Conrad ne s'était pas trompé.

Il ne précédait les quatre Français que d'un peu plus de vingt-quatre heures, c'est-à-dire qu'ils arrivaient à Posen dans la soirée du suivant jour.

Et le surlendemain matin ceux-ci descendaient à Lekno et s'installaient à l'auberge.

Le père Auguste n'était pas content... on ne suivait pas ses conseils.

Cette arrivée "en bande" à Posen, à Lekno, — ainsi qu'il s'exprimait, — ne lui disait rien qui vaille.

— Vous auriez dû me laisser faire, répétait-il à Charles Minières, je serais venu, en colporteur, en marchand de chevaux ! En quoi encore ?... J'aurais trouvé... S'il est prévenu, ainsi que j'ai tout lieu de le craindre, nous trouverons notre oiseau décampé... Et alors... Enfin suffit !... C'est la fin qui fera le compte... Oui !...

Le vieux savant Hans Rhumster avait cependant très bien fait les choses... M. de Prévannes et Charles Minières possédaient deux passeports très en règle, au nom de MM. Maurice et Charles Durand, deux cousins germains, ingénieurs, chargé d'une mission minière.

Le père Auguste se nommait ainsi sur le sien.

Justin Bréjon était le domestique de Durand junior. Toute la bande se trouvait donc parfaitement en règle.

— Tout cela, répétait l'inspecteur, c'est des enfantillages. Le comte de Malthen, s'il a connaissance des passeports, saura parfaitement qu'il n'y a pas plus de Durand que de beurre en broche. Mais nous sommes dans l'engrenage, il faut y passer jusqu'au bout.

Il avait positivement l'air ennuyé, le père Auguste, et quand il parlait, ce qui devenait de plus en plus rare, ses "oui ! oui !" prononcés d'une surprenante voix grave et que rien ne semblait justifier, se faisaient entendre de plus en plus fréquents.

Mal emmanchée, l'expédition ! Charles Minières, en ses interminables discussions avec le père Auguste, ne faisait aucune difficulté de le reconnaître ; mais enfin "ça y était", ils le disaient tous deux eux-mêmes et il n'y avait pas à y revenir.

Des ingénieurs français, ayant beau s'appeler Durand, n'arrivent pas dans un sauvage petit pays, tel que le village de Lekno, sans y produire une émotion considérable.

On pense si l'on s'occupait des deux ingénieurs français, de leur secrétaire, — le père Auguste ressemblait à un secrétaire comme à un pape.

Quant à Justin Bréjon, il avait eu beau faire le sacrifice de ses moustaches, en se plaignant à son maître du déchet que cette suppression allait valoir à ses succès galants, Justin Bréjon trahissait le troupiier français et son petit chic tout particulier, qui se révèle aux yeux du moindre des observateurs, au milieu de la foule la plus bariolée et la plus cosmopolite.

De Posen, un traîneau de louage les avait donc amenés à Lekno dans une minable auberge, et Maurice de Prévannes n'avait pas fait, au matin, cinq cents mètres dans la grande et unique rue du village, qu'il se trouvait nez à nez avec un particulier, très confortablement vêtu d'une pelisse de fourrures, d'un bonnet d'astrakan.

C'était M. Conrad, valet de chambre et homme de confiance du comte Frédéric de Malthen.

Conrad, saluant avec une politesse ultra-servile, soulevant son bonnet et s'inclinait jusqu'à terre.

— Ah ! monsieur !... monsieur ! s'écriait-il du ton le plus pénétré. Vous ici ! Par quel hasard !... Ou plutôt non !... Tout s'explique !... Vous êtes venu pour retrouver mon honoré maître !... Après l'horrible malheur qui vous a frappé... vous avez cherché à — comment dit-on en français ? — à opérer une diversion en voyageant !... C'est tout naturel et bien simple !...

Maurice de Prévannes attendait la fin de ce flux babillard.

Mais, après avoir soufflé, Conrad reprenait :

— Oh ! monsieur ! Son Excellence, désolée !... Son Excellence est partie !... Partie pour visiter ses propriétés de Volhynie... Un voyage d'un mois à peine... Mais M. de Prévannes ne nous fera pas l'injure, je veux dire, pardon, ne fera pas l'injure à mon cher et généreux maître de ne pas descendre à Lekno... Mon maître me chasserait, monsieur de Prévannes !... Oui !... Il me chasserait absolument... Et je suis certain que monsieur serait très peiné de mon renvoi... Je n'ai pas besoin de demander à monsieur à quelle auberge il est descendu.

Et, avec un gros rire bonasse, M. Conrad conclut :

— Il n'y a qu'une auberge, dans le pays, ce doit être naturellement celle-là.

— Mais je ne suis pas seul, protesta M. de Prévannes durant tout ce discours prononcé d'une voix volubile.

Mais lorsque Conrad fut obligé de s'interrompre :

— Je ne suis pas seul, répéta-t-il, voulant d'instinct repousser l'hospitalité qui lui était offerte, et je ne voudrais à aucun prix...

— Oh ! monsieur ! monsieur ! s'écria Conrad, joignant les mains et prenant une mine indignée, M. de Prévannes aurait à sa suite plus de cinquante personnes, que le château de Lekno est assez

vaste pour les convenablement recevoir. C'est très grand, Lekno, monsieur verra bien, et il sera, j'ose pouvoir l'affirmer, admirablement reçu.

Que dire à cette canaille qui s'évertuait à pratiquer les devoirs de la plus large hospitalité ?

— Si monsieur veut bien me le permettre, fit en dernier ressort Conrad, je vais faire prendre les bagages de monsieur, ceux des personnes de sa suite. Non, monsieur !... Ne refusez pas... Je vous en conjure ! Je vous en supplie ! Mon maître ne me le pardonnerait pas !...

Le valet ajouta encore :

— Dans un quart d'heure, un traîneau sera aux ordres de Son Excellence.

Et il partit en courant.

Maurice de Prévannes, assez désappointé, regagnait lentement l'auberge.

— De quoi te plains-tu ? lui dit Charles Minières, nous allons être au cœur de la place... Ce sera bien le diable, en admettant que M. de Malthen soit réellement coupable du crime dont nous l'accusons, si l'un de nous quatre, en inspectant à droite et à gauche, en fouillant les fonds et les tréfonds de tous les domaines de ce savant milliardaire, oui, ce sera bien le diable si l'un de nous ne parvient pas à relever un indice quelconque. Et puis, comme dit le père Auguste, le vin est tiré, il faut le boire.

Une heure plus tard, les quatre voyageurs étaient installés au château, et dans leurs chambres respectives ils trouvaient leurs bagages.

D'aspect lugubre et altier, le château avait produit une impression pénible sur le père Auguste.

Et, hochant la tête, il expliquait ses craintes à M. de Prévannes et au docteur.

— Vous savez bien, répétait-il, qu'on enverrait promener les deux Durand et le père Auguste dans l'une des oubliettes, l'un des doubles fonds que cet aimable repaire doit contenir, et sans oublier Justin Bréjon, que personne, non, il ne viendrait sûrement à l'idée de personne de venir les chercher là, oui !...

Et il hochait sa vieille tête en ajoutant :

— Un manoir comme ça, ça doit vous être machiné comme les dessous d'un théâtre.

Autour d'eux, Conrad s'évertuait ; lui, si peu loquace d'habitude, il continuait à s'exprimer avec la volubilité dont il avait déjà donné des preuves à M. de Prévannes.

— Leurs Excellences sont ici chez elles, dit-il, elles contrariaient, j'en suis certain, énormément mon maître, on ne se mettait pas à leur aise... Seulement elles m'excuseront si je ne suis pas constamment à leur service.

J'ai énormément à faire durant l'absence du comte et je tiens à répondre à la confiance qu'il veut bien me témoigner, vous devez le comprendre. Mais les domestiques sont nombreux à Lekno et les guides ne manqueront pas pour faire voir à ces messieurs toutes les curiosités du pays.

Et Conrad indiquait aux visiteurs la prompte façon de se faire servir : il y avait des sonnettes électriques partout... des traîneaux toujours attelés...

— Les mines de Yalta sont excessivement curieuses, reprenait-il et leur visite en détail demande plusieurs jours... Il y a aussi le lac de Retzow. Un lac qui n'a été pris par la glace que deux fois depuis le commencement du siècle. Des truites excellentes... Leurs Excellences voudront bien m'en dire des nouvelles...

Au milieu du lac de Retzow il y a une île qui mérite elle-même une excursion toute spéciale... Le parc de la maison de Retzow est lui-même très intéressant. Il possède un labyrinthe tout à fait extraordinaire. Ces messieurs ne perdront pas leur temps.

Le boniment du domestique s'éternisait.

— Pour ce qui est de la nourriture, bien que M. le comte n'y attache aucune importance, nous possédons à Lekno les ressources les plus variées.

"J'ai parlé des truites de Retzow, tout ce qu'il y a de plus remarquable... Des brochets extraordinaires, des perches succulentes, des carpes valant celles du Rhin.

"Pour la viande de boucherie... Le bœuf laisse à désirer, non... consciencieusement, je ne me permettrai pas de recommander le bœuf...

"Mais le mouton... Oh ! nous avons ici des petits moutons qui valent hardiment tous les prés-salés de la terre, et les Béhague du monde entier...

"Les porcs allemands sont justement recommandés et le veau est tout ce qu'il y a de plus supérieur... Enfin, tous les gibiers... Le chevreuil, le cerf, l'ours... Et des coqs de bruyères, et des gélinottes !...

Et avec une révérence accompagnant un sourire satisfait, le plat sourire d'un laquais fier d'être au service d'un grand seigneur, il ajoutait encore :

— Leurs Excellences peuvent être tranquilles, elles ne mourront

pas de faim !... Et quant à la cave, bien que M. le comte, mon illustre maître, ne boive jamais que de l'eau, une eau spéciale, nous possédons ici un vin du Rhin qui rivalise avec le Johannisberg et les grands crus de votre patrie, le Richebourg, le Chambertin, le Clos-Vougeot, le Pommery...

Très ferré sur la question oenophile.

—Bien ! bien ! fit Maurice de Prévannes impatienté de la rapidité ronronnante avec laquelle Conrad poursuivait sa conférence, nous vous remercions.

—M. de Prévannes me permettra de finir par un mot, répliqua très dignement le valet, le pays foisonne de loups, et dans le cas où leurs Excellences, pour se désennuyer, voudraient tâter d'une partie de chasse, une escouade de rabatteurs se tiendra à leur disposition...

On peut encore chasser le loup, en traîneau, sur la neige, avec un petit cochon attaché à une corde, cochon que l'on fait crier, c'est un sport excessivement intéressant, paraît-il... Les amis de M. le comte se divertissaient énormément à ce dernier genre d'exercice.

Dernière et respectueuse révérence, et M. Conrad courait au devoir, c'est-à-dire où l'appelaient ses multiples occupations.

—Toi, bougonna le père Auguste, tu parles trop et tu es trop poli pour être honnête !...

Puis s'adressant à mi-voix à M. de Prévannes et au docteur :

—Vous voyez bien ce gremlin-là ! fit-il.

—Eh bien ! Il y a au baignoir des milliers de paroissiens qui n'en ont pas fait autant que lui ; je parierais ma tête à couper.

Et comme il affectionnait singulièrement les proverbes, ce brave M. Auguste, il ajouta encore :

—On dit souvent : "Tel maître, tel valet !" Ça pourrait bien être vrai, cette fois-ci.

M. de Prévannes seul, de ses compagnons, parlait allemand, les trois autres ne comprenaient pas un traître mot de cette langue, c'était donc le capitaine qui servait de traducteur et de guide au docteur et au père Viaume.

Quant à Justin Bréjon, en sa qualité de troupière français, il prétendait qu'un soldat sait se faire comprendre dans les cinq parties du monde, et qu'au moyen de ses dix doigts, il expliquerait parfaitement aux naturels du pays tout ce dont il pourrait avoir besoin.

Pauvre Justin, il n'était pas heureux de son voyage.

—Je ne vous suis utile à rien, mon capitaine, répétait-il constamment, je ne vois pas vraiment pourquoi vous vous êtes embarqué de votre ordonnance.

—Patience, mon garçon, répondait le père Auguste, ton tour viendra... Et peut-être plutôt que tu ne le penses.

—Ça ne sera pas de refus, m'sieu Auguste. Mon capitaine a toujours été si bon pour moi que je voudrais bien faire quelque chose pour lui.

L'opinion du père Viaume, c'était de se partager la besogne et de fouiller à la fois dans tous les coins.

—Comme ça on finira peut-être par trouver un indice.

Mais, comme correctif, il ajoutait aussitôt :

—Malheureusement, je crois que nous avons affaire à des bons hommes très forts !

La visite au château de Lekno était tout ce qu'il y a de plus facile.

Toutes les portes étaient ouvertes et l'on pouvait se promener, le jour durant, en ces salons immenses étincelants de lustres et de glaces, ces interminables galeries, merveilleusement meublées et chauffées par d'énormes calorifères.

Le laboratoire du comte était également ouvert ; les fourneaux éteints ; les cornues et les creusets au repos.

Tout, dans les moindres détails, révélait l'absence du maître.

Un chef, un cuisinier français, était venu prendre les ordres de leurs Excellences, quant au menu et à la carte des vins, et il n'avait pu réprimer une moue dédaigneuse en constatant la sobriété de ses compatriotes, auxquels, évidemment, il aurait voulu donner une haute idée de son savoir-faire.

—Une sinécure, monsieur, répétait-il au père Viaume, qui tournait autour de lui en jouant merveilleusement la bêtise et cherchait à découvrir, comme il disait : "un tuyau". Une sinécure ! monsieur le comte ne mange rien, ou toujours la même chose. Il n'y a que quelques rares invités, des visiteurs, des voisins... Mais les Allemands, ça goinfre, ça ne sait pas manger... Je me rouille !... monsieur ! Tel que vous me voyez... Je me rouille... Je me gâte la main, encore un peu et je ne serai plus bon à rien. Ah ! si les gages n'étaient pas princiers !...

Rien à tirer de ce prétentieux gâte-sauce qui n'attendait plus que quelques années de sa "sinécure" pour se retirer, fortune faite, le comte n'étant point regardant et tolérant une danse perpétuelle de l'anse du panier.

—Tous ces gens-là, disait le père Auguste, sont beaucoup trop bien payés pour venir nous raconter du mal de leur maître... Et puis, je crois, pour tout dire, s'il y a quelque chose de mystérieux, que les précautions sont assez bien prises pour qu'ils ignorent quoi

que ce soit... En tout cas, s'il y a crime, ce que je persiste encore à croire, ce sont de rudes malins !

—Mais où est le comte ? demandait M. de Prévannes.

—Ça, Conrad le sait, mais comme nous n'avons pas le pouvoir de le soumettre à la question et de lui imposer la torture pour lui délier la langue, il ne nous dira rien !

—Même si on lui proposait une fortune ?

—Eh ! mon capitaine, sa fortune est faite à ce citoyen-là ! Tenez-le pour certain ! Et il doit avoir en main bien mieux, dans le présent et dans le futur, que tout ce que vous pourriez lui offrir.

On le voit, le vieux policier possédait un véritable flair et raisonnait admirablement juste.

Surtout quand il ajoutait comme *ultima ratio* :

—Songez donc que nous avons à lutter contre des centaines de millions !

—Alors, nous ne trouverons rien, concluait désespérément Maurice.

—Je ne dis pas cela, mais ce sera terriblement difficile.

Le docteur cherchait de son côté et fouillait partout et, tout comme son ami, il commençait à désespérer.

—Aux mines, nous ne découvrirons rien non plus, j'en suis sûr. Mais nous les visiterons de fond en comble.

—Ce n'est pas là que l'on obtiendra un indice.

—Peu importe... Un mot échappé à un ouvrier... Est-ce qu'on sait ? disait le père Viaume, qui ne voulait jamais renoncer à toute espérance.

Et enfin :

—C'est au moment où l'on s'en doute le moins que ça vous arrive... on n'a jamais su pourquoi.

Conrad, à la fin de la première journée, se présentait pour demander à leurs Excellences si elles étaient satisfaites.

Le père Auguste n'avait pas l'air de le regarder, mais ne perdait pas de vue son impénétrable physionomie.

Lui aussi, l'inspecteur, il demeurait impassible, mais au dedans de lui, rognonnait :

—Si je te tenais, sale escarpe, avec une paire de cabriolets comme manchettes, c'est moi qui aurais du plaisir à te serrer les pouces et à te faire crier au vinaigre !

Mais le regard glauque du valet ne laissait échapper aucune étincelle.

Impossible de surprendre une lueur dans ses prunelles sans regards.

—Que feront demain leurs Excellences ? demandait Conrad, une excursion, une partie de chasse ?... Ces messieurs ont dû voir toute une collection de fusils dans la galerie des armes.

—Puis-je avoir un traîneau et un guide demain pour moi ? demanda M. de Prévannes.

—Mais c'est tout ce qu'il y a de plus simple, fit le valet, s'inclinant. Quelle sera l'heure de Son Excellence ?

—Après le déjeuner.

Second salut, et ce fut tout.

Et quand Conrad fut parti, du bout des dents, le père Auguste se mit à dire :

—Quand je vous dis qu'il est très fort, ce mâtin-là !... Avez-vous remarqué ? Il s'est bien gardé de questionner le capitaine et de lui demander où il comptait se rendre. Ah ! le gueux !... il la connaît dans tous les coins ! Allez !...

—Nous, nous nous rendrons aux mines, fit le docteur, car toi, Maurice, tu as évidemment ton idée.

—Oui ! répliqua M. de Prévannes, je veux visiter ce lac, cette île... Il y a peut-être place là pour une séquestration... Car à force de penser à ce crime fantastique... je crois que je deviens fou !... Je vois partout ma pauvre Fabienne enchaînée, martyrisée !... Oui, cela finit par être de la véritable démence !

Le père Auguste hochait la tête.

—Vous pouvez être dans le vrai, répondit-il. Je sens évidemment un secret, un mystère... Mais quant à le découvrir ! Les gens que nous avons en face de nous sont ou innocents, ou terriblement armés ! Moi, j'y perds tout mon latin, oui !... Et je suis bien près de donner ma langue aux chiens !

Un mouvement de désespérée fureur s'empara de Maurice.

—Mais puisque vous m'avez affirmé que Mlle Chaligny ne s'est pas noyée ?...

—Cela, oui !

—Alors ?...

—Mais, mon pauvre cher monsieur, je n'ai jamais dit que c'était le comte de Malthen qui avait commis un crime, un rapt ! J'ai dit, je le répète, que c'est dans les choses possibles... Rien de plus !... Oui !...

—Mais, finit par avouer M. Minières, je me demande par moments si nous ne rêvons pas tous et si nous ne faisons pas simplement du roman ???

M. de Prévannes se tordit les mains.

Il sentait la suprême espérance l'abandonner.

—Enfin, fit-il, pour dire quelque chose et pour donner un aliment à sa désespérance, nous verrons demain...

—Je ne vous accompagnerai pas, mon capitaine ?

—Non. Tu resteras avec M. Auguste et le docteur.

Le lendemain, aussitôt après le déjeuner, deux traîneaux attendaient attelés au bas du perron d'honneur.

Celui qui était aux ordres de M. de Prévannes avait un valet sans livrée assis près du cocher.

C'était le guide réclamé par le capitaine.

Conrad était là, joronnant, faisant des observations brèves, sèches, en homme habitué à se faire obéir.

—Et surtout, criait-il au moment où les traîneaux allaient se mettre en mouvement, faites tout ce que demanderont Leurs Excellences. Je parle au nom du maître... Il serait très mécontent et vous chasserait tous si Leurs Excellences n'étaient pas absolument satisfaites...

Et les deux véhicules s'engageaient à grande allure dans la majestueuse allée de Lekno.

Parvenus au bout de l'allée ils se séparèrent.

M. de Prévannes commandait à son cocher :

—A Retzow.

Tandis que Charles de Minières commandait au sien :

—Aux mines de Yalta.

Les deux directions étaient diamétralement opposées.

Une fois les deux traîneaux partis, Conrad tranquillement, au haut de l'un des clochetons du château, et se servant d'une forte jumelle de campagne, inspectait l'horizon et suivait de l'œil les deux attelages.

Puis, son glabre visage prenait une expression démoniaque, et entre ses lèvres minces, il murmurait :

—Du moment que cela vous amuse, mes chers seigneurs, vous pouvez chercher...

Enveloppé de chaudes fourrures, Maurice de Prévannes songeait.

Tout en pensant, en se torturant l'esprit pour découvrir le moyen d'arriver à connaître le mot de la torturante énigme, qui était devenue toute sa vie, ses yeux étaient tombés sur son guide, le valet sans livrée, qui, sur le siège auprès du cocher, se tenait droit et roide.

Un gros corps, une grosse tête, une forte barbe rousse.

—Une brute, se dit Maurice, peut-être pourrai-je en tirer quelque chose ?

Les chevaux volaient sur la neige, au seul bruit de leurs pretintailles.

La distance séparant Lekno du lac était rapidement franchie.

On approchait de l'immense pièce d'eau dont les flots bleus s'apercevaient de très loin.

C'était un merveilleux spectacle.

En pentes rapides, des collines boisées venaient s'arrêter au bord de cette eau limpide. Un soleil d'hiver d'un gris luisant se mirait dans cette immense nappe de cobalt.

Au loin, dans le milieu, l'île boisée, isolée, semblant d'un mastodonte, d'un léviathan au repos...

Le traîneau arrêta ses chevaux fumants.

Et le gros guide roux, épais, enveloppé dans une casaque fourrée, se tenait à la portière, roide, la main à la hauteur du front, saluant et attendant les ordres.

L'attention de Maurice, tout entière captivée par le panorama qui se déroulait sous ses yeux, fut distraite au même moment par un gémissement plaintif.

Brusquement, il se retourna.

Un penailleux, grelottant, se tenait devant lui, l'échine courbée, tendant la main, malheureux, minable.

Les yeux vitreux, hagards, révélaient la folie.

—*Bitt Almosen, schöner herr!* répétait-il, de sa voix lamentable et tremblante :

—Pitié! L'aumône! Mon beau monsieur! Pitié! L'aumône! Mon beau monsieur!...

Le cocher, impassible jusque-là, menaçait de son fouet cette épave humaine, en grondant de grosses insultes.

—Laissez! Laissez! ordonna Maurice.

Et sortant une petite pièce d'or de son porte-monnaie, il la laissa tomber dans cette main décharnée qu'agitait perpétuellement un tremblement convulsif.

—La prière d'un mendiant porte bonheur, dit-on en France, fit-il tout bas.

Puis, à mi-voix, de façon que le mendiant seul pût l'entendre :

—Prie pour moi! lui dit-il en allemand.

Le mendiant ébloui, regardait avec admiration la petite pièce.

—*Gott segne Sie.* Que Dieu vous bénisse!!!

Puis, sa manie le reprenant sans doute :

—Lui aussi! se mit-il à répéter, lui aussi!

Puis, les énigmatiques paroles s'échappèrent de sa bouche édentée :

—Envolés, les oiseaux!... Mais!... Lui aussi!... Oui!... Lui aussi!... Tout comme moi!... Tout comme moi!...

—Que veut-il dire? demanda Maurice, tout prêt à vouloir attribuer une signification à ces incohérentes paroles.

—Oh! Excellence, s'écria le cocher, ne faites pas attention! C'est cette vieille canaille d'Herman Pluck... Un vieux voleur!... un vieux bandit qui est devenu fou...

Le vieux, entendant ce qu'on disait de lui, était soudainement pris de fureur.

Avec une agilité dont on l'aurait cru quelques instants auparavant absolument incapable, il bondissait hors de portée du fouet du cocher... et lui montrant le poing, l'injuriant, le menaçant, se remettait à crier :

—Lui aussi!... Lui aussi!... Envolés, les oiseaux!... Envolés!...

Maurice l'appelait, lui montrant sa bourse, mais le vieux gesticulait, et moulinant de son bâton, se perdit dans une haute futaie de sapins, toute proche.

Impossible de le suivre, d'autant que le cocher disait à M. de Prévannes :

—Son Excellence ne le rattraperait pas, le vieux fou!... Il va se cacher avec une bouteille de schniek et on ne le verra plus... tant qu'il y en aura une goutte.

—C'est égal, se dit Maurice, il faudra que je parle de ce mendiant à Charles et au père Viaume. Ces mots étranges, ces divagations... Sait-on jamais!... ainsi que le père Auguste le dit lui-même.

A quelles faibles branches ne se raccroche-t-il pas, l'homme qui persiste à vouloir espérer quand même!...

M. de Prévannes, s'adressant alors au guide qui lui avait été donné par Conrad :

—Comment t'appelles-tu? lui demanda-t-il.

—Frantz, pour vous servir, votre Excellence.

—Eh bien! Frantz, je voudrais atteindre l'île qui se trouve tout là-bas, au milieu du lac.

—C'est bien facile. Il y a des bateaux sous ce petit hangar qui se voit à droite, tout auprès d'ici.

—Bien.

Quelques minutes plus tard, Frantz revenait avec un bateau plat.

Le traîneau se rangeait et le cocher recouvrait ses chevaux de tapis de feutre.

—Et pour visiter l'île, fit encore Maurice?

Un sourire bête entrebâilla la large boucho du guide.

—Conrad a pensé que Son Excellence voudrait certainement visiter l'île de Retzow, les bâtiments, le parc, et à tout hasard, il m'a fait prendre les clefs.

—La maison est donc inhabitée?

—Oui, Excellence.

—C'est bien. Partons.

Et M. de Prévannes s'assit à l'arrière du bateau, tandis que Frantz, s'emparant des avirons, nageait vigoureusement.

—Ce lac ne gèle jamais? interrogea-t-il.

—Non, Excellence. Deux fois, paraît-il, depuis le commencement du siècle.

—Sait-on la raison?

—Oui, Excellence... Ce lac est traversé par une rivière... la Welna, dont les eaux sont assez chaudes et qui va se jeter dans la Warme.

—Et la maison de l'île de... Comment s'appelle cette île?

—Retzow, comme le lac, Excellence... Je ne lui connais pas d'autre nom.

—Et l'île est inhabitée?

—Oui, Excellence. Je crois même que Sa Seigneurie n'y entretient plus de gardien. Du temps du père de M. le comte, du comte Kylian, il y avait des daims dans l'île et il s'y donnait l'automne des parties de chasse... Mais sa Seigneurie n'aime que la science... Maintenant il y entretient de grands ours, des bêtes féroces... On serait dévoré... En dehors de cela Son Excellence est tout le temps autour de ses fourneaux.

Et Frantz ajouta, comme se parlant à lui-même :

—C'est drôle! Être si riche!... Et toujours chercher à apprendre!...

—Et depuis lors on ne vient jamais à l'île?

—Oh! Je pense que si... Mais... je ne sais pas... Jamais M. le comte ne se montre par ici...

Rien à tirer encore de celui-là. Impossible de soupçonner sa bonne foi, tant la cubique bêtise se lisait sur son béat visage, enchanté de sa force, de sa personne, de son être... Non! Rien à espérer de cette brute!...

Une longue lieue séparait l'île de la rive du lac, et Frantz mit plus d'une heure à la franchir, bien qu'il tira sur les avirons avec une obstinée vigueur.

Enfin le bateau aborda et M. de Prévannes sauta à terre.

Quoi que lui en eût dit Frantz, il remarquait à l'usure du bateau, que fréquemment l'on devait se rendre dans l'île.

Le débarcadère, cependant, ne présentait pas de traces de pas... La souille seule du bateau indiquait des excursions récentes.

C'était bien peu de chose, ou pour mieux dire ce n'était rien.

Dans l'île, très boisée, un sentier menait au parc.

—Tu connais la route ? demanda M. de Prévannes à son guide.

—Oui, Excellence, pour y être venu il y a deux ans.

—Seul ?

—Non... avec Conrad.

—Que venez-vous y faire ?

—Conrad ne me l'a pas dit... visiter la maison... je suppose... comme Son Excellence vient le faire aujourd'hui.

Après des détours et des tours en cette allée sinueuse, on atteignait une grille rouillée, rongée, et qui se mit à crier, à gémir lorsqu'elle tourna sur ses gonds.

Sur le côté, devant une pelouse complètement couverte de neige, une grande maison lugubre.

On eût dit un prison... déserte.

Frantz ouvrit la porte d'entrée et laissa passer M. de Prévannes.

Tous les contrevents étaient fermés.

Il faisait sombre, très sombre, tellement que le capitaine avait peine à se conduire en cette obscurité, quoique au dehors il fit grand jour.

—Son Excellence veut visiter la maison ?

Réponse affirmative de M. de Prévannes.

Mais alors, un sentiment étrange s'empara de lui.

Tandis qu'il montait au premier étage, une émotion lourde, pénible, l'angoissait au delà de ses forces.

La maison était double.

Frantz lui faisait traverser des couloirs fermés par des portes multipliées dont il enlevait les barres.

Et il se trouva bientôt en un appartement élégant dont son guide ouvrit brusquement les fenêtres, pour en pousser les contrevents, afin de permettre à la lumière d'y entrer.

Des housses recouvraient tous les meubles, un froid glacial se faisait sentir...

Puis l'odorat était frappé par une violente odeur d'acide phénique.

Et pourtant... oui, pourtant... l'ombre de Fabienne l'ombre adorée de l'aimée se dressait devant Maurice et semblait lui dire :

—"J'étais là !... oui, Maurice !... A cette même place !..."

La rude voix de Frantz l'arracha à cette extase.

—C'était l'appartement de madame la comtesse Kylian, la mère de Sa Seigneurie !... M. le comte y revient de temps à autre...

Ah ! si Maurice avait pu connaître la vérité !...

S'il avait pu savoir combien cette comédie sinistre avait été admirablement machinée, préparée par Conrad !...

Eteint depuis l'avant-veille, le calorifère !...

Toutes les fenêtres grandes ouvertes durant toute une glaciale nuit, une gelée à pierre fendre, pour permettre au froid noir de régner partout en maître.

De l'eau phéniquée aspergée partout, afin de détruire, de complètement annihiler ce parfum subtil, l'odor *della femina*, ainsi que si bien disent les Italiens, que chaque fille d'Eve laisse partout après elle.

Oh ! les démons ! les monstres !... Comme ils avaient bien pensé à tout.

—Son Excellence veut-elle visiter le parc ? demanda Frantz. Il y a une curiosité dans le parc, le labyrinthe !... Est-ce que herr Conrad n'en aurait pas parlé à Sa Seigneurie.

—Allons ! fit Maurice, faisant un effort pour se rendre maître de l'écrasante tristesse qui s'était emparée de lui, depuis son entrée en cette maison maudite.

Et, descendant le large escalier de pierre, Maurice se trouva dans le parc.

—Laisse-moi, dit-il à son guide. Je veux être seul...

La présence de cet homme l'obsédait.

Frantz porta la main à son bonnet et salua gravement.

—J'obéis, Excellence. Je demeurerai ici à attendre vos ordres... Je me permettrai seulement de prier Son Excellence de ne pas pénétrer dans le labyrinthe... Elle pourrait y passer la nuit sans pouvoir en sortir... Je ne parviendrais pas à m'y reconnaître moi-même.

—Bien.

Et M. de Prévannes, d'un pas rapide, s'enfonça dans les profondeurs du parc.

Il atteignit bientôt la pièce d'eau gelée.

Il en fit le tour... s'arrêtant, écoutant, n'entendant que des craquements du givre qui pralinait les branches d'arbres et se fendillait par moment sous l'action contrariante du soleil et du froid.

Les allées couvertes d'une neige très dure gardaient encore, par places, la marque de fers de chevaux, de raies de traîneau... On était venu là.

La surface gelée de la pièce d'eau était unie, sans une ride... sans une raie... Rien !... Rien !... Pas une trace... Il ne trouverait donc rien !...

Poursuivant sa route, il atteignit bientôt l'entrée du labyrinthe. La fatigue morale à laquelle il était en proie amenait en lui un accablement physique.

Il s'assit... Non !... Il se laissa tomber sur ce banc où Fabienne avait plusieurs fois pris place.

Et... il ne fut plus maître de lui... Se croyant seul... bien seul... amèrement il pleura !...

Il pleurait sur sa vie perdue, sur son amour brisé... sur Fabienne !... l'adorée Fabienne ! qui lui avait été si épouvantablement ravie alors qu'il croyait toucher au divin bonheur !...

Maintenant c'était fini, l'espérance s'envolait de son âme !...

Tout ce qu'il avait pu penser, tout ce à quoi il avait pu croire... c'étaient des rêves fous, insensés, stupides !...

Fabienne était morte !...

Il comptait les jours de douleurs !... les jours de tortures doublés des nuits sans sommeil !

La vie, malgré tout, poursuit son inflexible cours. Il y avait tout près d'un mois que s'était passé le drame de la Blancarde.

Un mois !... Était-ce possible !...

Les hésitations du départ... le séjour à Genève, le retard prolongé à Constance... le trajet pour atteindre Posen... Oui !... près d'un mois !...

Et ce mois, il avait pu le vivre !... Il avait consenti à respirer sans elle !... Et on était venu lui dire que Fabienne vivait !... Qu'elle avait pu être enlevé par un fou !... un misérable maniaque !...

Mais quel besoin avait-on donc de le torturer plus encore, de lui mettre au cœur de fantastiques espérances, pour que, jusqu'à la dernière, l'implacable raison vint les arracher !...

Fabienne était morte !... Et il eût mieux fait, sur le coup, de l'aller rejoindre !...

N'était-il pas temps encore !...

Et il leva les yeux vers le ciel comme pour reprocher au souverain maître de toutes choses de le frapper aussi durement !...

Et tout d'un coup il poussa un cri de stupeur et d'effroi !

Ses yeux ! il ne les croyait pas !... Oui, ses yeux venaient de s'arrêter sur un arbre...

Un bouleau, et sur l'écorce de cet arbre, un F... oui, la première lettre de son nom adoré, était lisiblement creusée.

Bien plus !...

Le commencement d'un M majuscule, les deux premiers jambages, sans être striés autant que celui de l'F, étaient suffisamment tracés pour qu'on pût aisément s'en rendre compte.

Et alors, une indiscutable intuition envahit l'âme et le cerveau de M. de Prévannes !...

Fabienne était venue là ?...

Il en était certain !...

Il en eût fait le serment !...

Pour lui, une entière certitude s'imposait.

Et alors, prenant sa course, les coudes au corps, filant droit devant lui, il traversa les allées du parc et regagna la maison.

Frantz se tenait toujours raide et comme empaillé, à la même place.

—Vite ! vite ! lui cria Maurice. Partons !

Le guide leva sur lui des yeux surpris.

Un point d'interrogation se dessinait en son esprit terreux.

Il se demandait évidemment pourquoi Sa Seigneurie, si froide, si glacée tout à l'heure encore, laissait voir maintenant tous les signes d'une agitation et d'un énervement que rien ne semblait justifier !

—Je suis fou ! se dit M. de Prévannes. Cet homme ne manquera pas de faire son rapport à Conrad... Et alors ?... Que se passera-t-il ?...

Il rejoignait la rive, ayant peine à modérer son allure, marchant tellement vite que Frantz, le lourd et carré Frantz, avait peine à suivre.

Ah ! que cette traversée sur l'eau bleue du lac de Retzow lui sembla terriblement, mortellement longue...

Frantz avait beau haler sur l'aviron... Vrai, on n'arriverait donc jamais !...

Enfin, il atteignait le bord, et d'un élan il sautait à terre, de là dans le traîneau qui stationnait devant l'embarcadère.

—A Lokno ! ordonna-t-il d'une voix dont les vibrations trahissaient l'angoisse.

Et comme le vent les chevaux s'élançèrent, énervés, eux aussi, par une longue attente.

Vers le milieu de la route, il ne fut pas maître de lui, il ne put plus y tenir.

(A suivre.)

RÉPERTOIRE DES BALS DE PARIS
LES
FILLES DE CAPRI



§ Avec àme Tempo

VALSE

First system of musical notation for the 'Filles de Capri' valse, featuring a treble and bass staff with notes and rests.

rall

Tempo 1^o

Second system of musical notation, continuing the valse with a 'rall' marking and 'Tempo 1^o' instruction.

mf

Third system of musical notation, including dynamic markings like 'mf' and 'p'.

VALSE
pour le piano
PAR
ÉMILE KAMYS

Introduction

All^o moderato
canto ben marcato

First system of musical notation for the 'Valse pour le piano', starting with an 'Introduction' and 'All^o moderato canto ben marcato' marking.

Allegro

a piacere

Second system of musical notation for the 'Valse pour le piano', marked 'Allegro a piacere'.

Third system of musical notation for the 'Valse pour le piano', showing further musical development.

Musical score system 1, featuring piano accompaniment with dynamic markings *pp* and *p*. The system includes a fermata over a measure.

Musical score system 2, featuring piano accompaniment with dynamic markings *pp* and *p*. The system includes a fermata over a measure.

Musical score system 3, featuring piano accompaniment with dynamic markings *pp* and *p*. The system includes a fermata over a measure.

Musical score system 4, featuring piano accompaniment with dynamic markings *p* and *pp*. The system includes a fermata over a measure.

Musical score system 5, featuring piano accompaniment with dynamic markings *p* and *pp*. The system includes a fermata over a measure.

Musical score system 6, featuring piano accompaniment with dynamic markings *pp* and *p*. The system includes a fermata over a measure.

Musical score system 7, featuring piano accompaniment with dynamic markings *pp* and *p*. The system includes a fermata over a measure.

Musical score system 8, featuring piano accompaniment with dynamic markings *pp* and *p*. The system includes a fermata over a measure.

Musical score system 9, featuring piano accompaniment with dynamic markings *pp* and *p*. The system includes a fermata over a measure.

Musical score system 10, featuring piano accompaniment with dynamic markings *pp* and *p*. The system includes a fermata over a measure.

Musical score system 11, featuring piano accompaniment with dynamic markings *pp* and *p*. The system includes a fermata over a measure.

Musical score system 12, featuring piano accompaniment with dynamic markings *pp* and *p*. The system includes a fermata over a measure.

(A suivre)

VERS LE POLE

Par FRIDTJOF NANSEN

(Suite)

"Vendredi, 13 octobre.—...La nuit dernière, il s'est produit une pression formidable autour de la vieille banquise sur laquelle nos chiens sont enchaînés. Les glaçons s'étaient amoncés plus haut que le point le plus élevé de la banquise, et s'étaient effondrés par-dessus, recouvrant notre ancre à glace et son câble, nos planches et nos traîneaux, et menaçant les chiens. Ceux-ci purent être détachés et sauvés à temps. Mais ce matin, au grand soleil, la confusion est indescriptible. Nous nous en tirons avec la perte d'un ancre, d'un morceau de câble d'acier, que nous avons été obligés de couper, de quelques pièces de bois et de la moitié d'un traîneau samoyède. Encore le tout eût-il pu être sauvé, si nous avions pris les précautions nécessaires. Mais les hommes sont devenus indifférents aux pressions...

"...Cette lutte de la glace contre la glace est un prodigieux spectacle. On se sent en présence de forces titanesques, et lorsque la grande poussée commence, il semble qu'il ne puisse se trouver un endroit sur la terre qui n'en soit ébranlé...

"Mercredi, 25 octobre.—Nous avons eu une terrible pression la nuit dernière. Je me suis réveillé, j'ai senti le *Fram* soulevé, secoué, remué en tous sens ; j'ai entendu le bruit de la glace se brisant contre sa coque. Après avoir écouté un moment, je me suis rendormi avec la sensation agréable qu'il faisait bon être à bord du *Fram* : ce serait véritablement terrible d'être obligé d'aller faire une promenade au dehors chaque fois qu'une petite pression se produit, ou de fuir avec notre bagage sur le dos comme ceux du *Tegethoff*..." — Il convient de mentionner ici que, durant ce premier hivernage, l'expédition, tant était grande sa confiance dans le *Fram*, ne fit jamais les moindres préparatifs en vue d'un accident que tous jugeaient impossible.

"...Admirable clair de lune ce soir. Au milieu de ce monde de glace, argenté et silencieux, le moulin à vent tourne ses ailes sombres sur le ciel d'un bleu profond. C'est un contraste étrange : une soudaine incursion de la civilisation dans cette région fantomatique et glacée."

Le 26 octobre, l'anniversaire du *Fram*

avait été célébré à bord. Nansen évoque le souvenir du baptême du *Fram*, et de celle qui le baptisa : "...Nous étions debout sur la plate-forme ; elle jeta le champagne sur le bossoir en disant : "*Fram* est ton nom," et la lourde coque se mit à glisser doucement. Je tenais sa main serrée ; les larmes me montèrent aux yeux ; pas une parole ne put sortir de ma gorge. La coque entra dans l'eau scintillante : une brume ensoleillée enveloppait tout le tableau..."

"...Nous avons dit aujourd'hui un solennel adieu au soleil. La moitié de son disque a paru à midi pour la dernière fois au-dessus de la limite de la glace, dans le sud. Nous entrons dans la nuit de l'hiver. Que nous apporte-t-elle ? Où serons nous quand le soleil reviendra ?

Le jours se passent, le *Fram*, au gré des vents, avance ou recule avec la banquise au sort de laquelle son propre sort est lié, dans toutes les directions. De dérive régulière vers le nord, de courant pas de trace... "Ce palais de théories que j'avais élevé, rempli d'orgueil et de confiance en moi-même, bien haut, au-dessus de toutes objections, est tombé, s'est écroulé comme un château de cartes au premier souffle du vent."

Nansen, en présence, non seulement de l'immobilité du *Fram*, mais aussi de la profondeur inattendue de la mer qui le porte, paraît effectivement avoir renoncé, — au moins momentanément, — à sa théorie d'un grand courant marin qui traverserait l'océan polaire de la Nouvelle-Sibérie au Groenland. Ce sont les vents, les vents du sud seulement qu'il implore. "Je m'absorbe dans l'étude de la science des Hindous ; j'admire leur foi heureuse en des pouvoirs transcendants, en des facultés surnaturelles de l'esprit, en une vie future. Oh ! s'il était possible d'user d'une puissance surnaturelle pour obliger les vents à souffler toujours du sud !"

Cependant la vie à bord suit son cours monotone. L'apparition d'un ours qu'on tue ou qu'on manque après des péripéties variées, crée de temps à autre une diversion. Le 10 décembre, le Dr Blessing, auquel l'exercice de la médecine dans ce milieu privilégié laisse décidément des loisirs, fonde un journal humoristique, le *Framsjaa*. Le 13, sur ce bateau qui porte treize personnes, une chienne sibérienne met au monde treize petits : la coïncidence est singulière, mais les jeunes chiens, dont on ne peut d'ailleurs conserver que huit, sont d'utiles recrues. D'autant plus utiles que des luttes intestines sanglantes ont fait quelques victimes dans la meute embarquée à Khabarova.

Le 20 décembre, Sverdrup et Lars dressent, non loin du navire, un piège à ours de leur invention : pas le plus petit ourson d'ailleurs ne s'y laissa jamais prendre.

"Nous voici au jour le plus court de l'année, écrit Nansen le 21 décembre... quoique nous n'ayons pas de jour." Noël, puis le jour de l'An sont joyeusement célébrés, en dépit de l'attristante lenteur de progrès de l'expédition vers le nord. Le 25 décembre, le clo de la fête — sans médire des pâtisseries du cuisinier Juell — fut l'ouverture et la distribution de deux boîtes de cadeaux offertes au moment du départ, l'une par la mère de Scott-Hansen, l'autre par sa fiancée, miss Fougner. Chacun reçut avec une joie d'enfant le présent qui lui était destiné : pipe, couteau ou autre babiole. Puis parut un numéro exceptionnel du *Framsjaa*, illustré de dessins dus au fameux dessinateur arctique Hurléto, et faisant allusion à divers incidents de la vie de banquise.

"Dimanche, 31 décembre. — Voici que le dernier jour de l'année est arrivé. Ce fut une longue année, qui a apporté à la fois beaucoup de bien, beaucoup de mal. Elle a commencé par le bien, en apportant la

petite Liv, un bonheur si nouveau, si étrange, quo d'abord j'y pouvais à peine croire. Mais la séparation qui vint plus tard fut indolument douloureuse. Nulle année n'a apporté un chagrin plus grand que celui-là...

"Et vous nous avez déçus à la fin, vieille année ; vous nous avez à peine amenés aussi loin que vous le deviez. Pourtant vous pouviez faire pis ; vous n'avez pas été si mauvaise, après tout. N'avons-nous pas eu raison dans nos espoirs et dans nos calculs, et ne sommes-nous pas entraînés juste où nous désirions et espérions l'être ? Une seule chose, en définitive, nous a contrariés : je ne pensais pas que la dérive comporterait tant de zigzags.

"Samedi, 4 janvier. — ...Je suis de bonne humeur, bien que nous désirions de nouveau vers le sud. Après

tout, qu'importe ? Peut-être la science y gagnerait-elle tout autant, et je suppose qu'au fond ce désir d'atteindre le pôle est une suggestion du démon de la vanité..."

Et Nansen analyse la situation de la façon suivante :

"Tous mes calculs, à l'exception d'un seul, se sont trouvés justes. Nous avons, en dépit des pronostics défavorables, suivi notre chemin le long de la côte d'Asie. Nous sommes parvenus au nord plus loin que je n'avais osé l'espérer, et à l'est aussi loin que je le souhaitais. Nous avons été, comme je le désirais, emprisonnés dans les glaces. Le *Fram* a supporté sans broncher les plus fortes pressions. Le confort, à bord, dépasse nos espérances. Nous vivons, sur la barquise, la vie d'hiver, comme si nous avions apporté avec nous un fragment de la Norvège ou de l'Europe ; nous sommes une petite partie de la terre natale. Sur un seul point mes calculs se sont trouvés en défaut, malheureusement sur un des plus importants.

"Je supposais une mer polaire peu profonde, la plus grande profondeur trouvée dans ses régions étant celle de 146 mètres, reconnue par la *Jeannette*. J'avais supposé que tous courants auraient, dans cette mer peu profonde, une influence appréciable, et qu'en particulier les courants nés à l'embouchure des rivières asiatiques se trouveraient assez forts, pour pousser la glace vers le nord. Or, j'ai trouvé une profondeur que mes lignes de sonde ne peuvent mesurer et que j'estime aujourd'hui à 1,500 mètres au moins, et peut-être le double. Toute ma foi en l'existence d'un courant est ainsi renversée : il n'y en a pas ou il est extrêmement faible ; mon seul espoir est dans les vents. Christophe Colomb a découvert l'Amérique par suite d'un faux calcul, qui n'était même pas le sien : le Ciel sait où mon erreur nous conduira. Seulement, je le répète encore : le bois

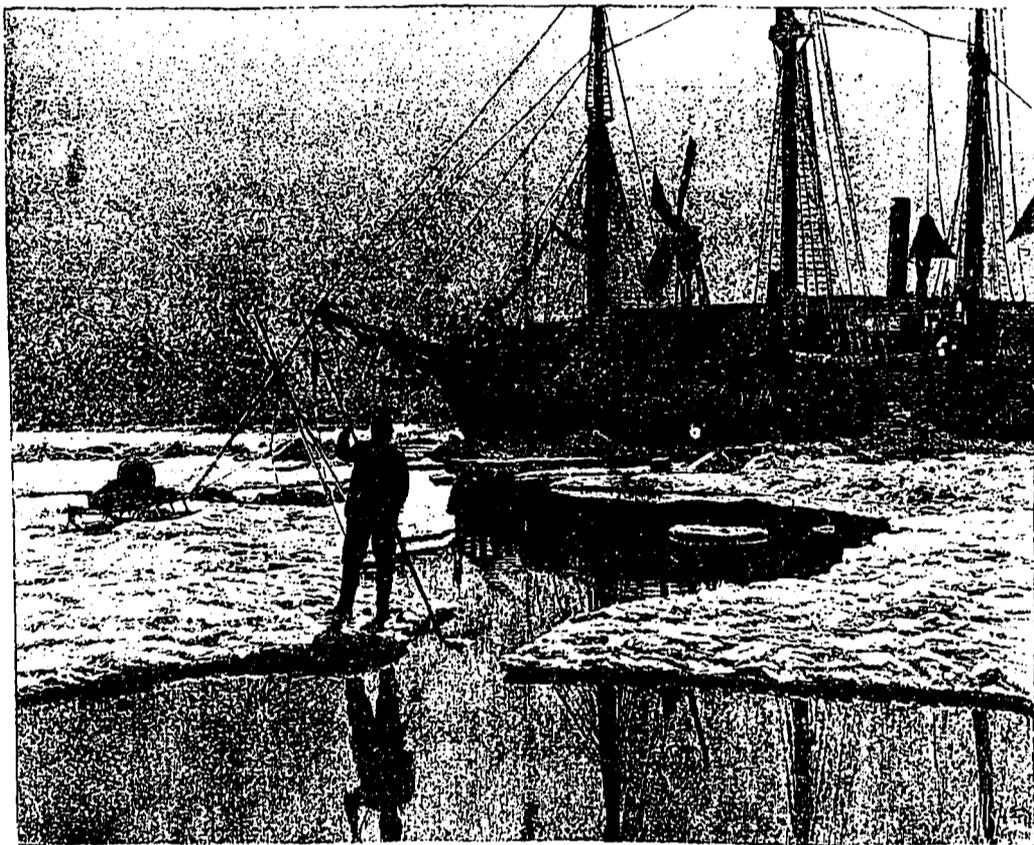


TABLEAU D'ÉTÉ (JUILLET 1894).

flotté sibérien trouvé sur la côte du Groenland ne peut mentir, et nous devons suivre le même chemin qu'il a suivi."

Mais quelques jours plus tard, de nouveau découragé, bien que le 80° fût atteint, Nansen se livrait à un calcul rassurant, duquel il résultait qu'au train dont le *Fram* avait avancé jusqu'ici, il ne lui faudrait pas moins de quatre années pour atteindre le pôle et de huit années pour être de retour en Norvège. "Je me souviens de ce qu'écrivait Brogger avant mon départ, quand je plantais de petits arbustes et de jeunes arbres dans mon jardin pour les générations futures : personne, disait-il, ne savait qu'elle serait la longueur de leur ombre quand je reviendrais. Ils sont maintenant sous la neige ; mais au printemps ils recommenceront à bourgeonner et à grandir : combien de fois !..."

Tandis que Nansen rêve ou raisonne, à bord du *Fram* c'est toujours le même train-train d'existence facile, hygiénique, insouciant, heureuse, confiante en l'étoile du chef. Depuis le 1er janvier, chacun s'est remis, après quelques jours de repos complet, à vaquer à ses occupations accoutumées. Le thermomètre est descendu jusqu'à — 50° centigrades sans paraître affecter ces robustes norvégiens : par 40 degrés de froid ne vit-on pas Scott-Nansen un matin courir sur le pont en chemise et en caleçon pour prendre une observation. "Je suis convaincu, dit Nansen, que 10, 20, ou même 30 degrés plus bas auraient été encore supportables." Presque tous ont encore engraisé, et "la grosseur des joues de Juell, sans parler d'une autre partie de son individu, devient alarmante." Dans aucuns des ateliers primitivement installés on ne chôme, et il s'en est créé de nouveaux. Le Dr Blessing s'est établi relieur, et répare les volumes fatigués. Une galerie de photographies a été ouverte. Une manufacture d'agendas est des plus prospères. Bref, il n'y a rien entre le ciel et l'onde que les compagnons du *Fram* ne puissent fournir, excepté de bons vents constants.

Le grand événement a été le retour du soleil qui fut précédé de quelques jours par un mirage étrange. Ce fut le 16 février que l'image du soleil apparut pour la première fois. Une large bande de feu d'un rouge brillant se montra d'abord à l'horizon. Un moment après on distingua deux raies semblables, superposées et séparées par un intervalle plus sombre. Enfin, au bout de quelques instants et après être monté tout en haut du grand mât, Nansen put compter et dessiner jusqu'à cinq de ces rayures horizontales d'égale longueur. L'ensemble donnait l'impression d'un extraordinaire soleil rectangulaire d'un rouge éteint, divisé en bandes horizontales alternativement plus claires et plus sombres. Le soleil qui annonçait ainsi son prochain retour, était encore, à midi, à 2° 22' au-dessous de l'horizon. Dix jours après, il émergea enfin, et le 6 avril, Nansen, Scott-Nansen et Johansen purent observer une éclipse de soleil qui, en se produisant, à quelques secondes près, à l'instant exact calculé par Nansen, leur prouva, à leur grande satisfaction, que leurs chronomètres étaient aussi bien réglés que possible.

Le 30 avril, sous l'influence de vents réguliers du sud et du sud-est, le *Fram* atteignait 80° 44 1/2. La dérive du printemps s'annonçait ainsi sous des auspices satisfaisants. Si le premier hivernage n'avait abouti qu'à des résultats peu favorables au point de vue de la marche vers le pôle selon le plan de Nansen, du moins il avait démontré l'endurance de l'explorateur, celle de ses compagnons et celle de leur navire.

LE PRINTEMPS ET L'ÉTÉ DE 1894

A en juger par les premiers mois de la dérive, le séjour du *Fram* dans les glaces polaires promettait d'être presque totalement exempt d'aventures sensationnelles et de dramatiques épisodes. Le plus souvent Nansen s'en félicitait ; mais parfois il le déplorait. "J'ai presque honte, écrivait-il le 23 décembre 1893, de la vie que nous menons, à l'abri de ces souffrances de la longue nuit d'hiver, que l'on peint avec les plus sombres couleurs, et sans lesquelles une expédition arctique manque vraiment de ragout ; à notre retour, nous n'aurons rien à raconter..." Mais ce n'était là qu'une boutade : Nansen ne pouvait méconnaître qu'au contraire ce serait sa gloire de mener à bien son expédition par la seule infailibilité de ses prévisions — sinon de ses calculs — et non en triomphant au jour le jour de difficultés imprévues.

Il avait eu à se confier volontairement à la banquise, terreur des marins, cimetière de tant de navires, autant d'héroïsme que les prédécesseurs de Fridtjof Nansen en avaient jamais déployé pour fuir devant elle, tout en luttant pied à pied contre les périls insurmontables qu'ils avaient témérairement abordés. Même, lorsque les héros imaginaires de Jules Verne s'enfermaient dans l'énorme boulet qu'un coup de canon formidable devait à travers l'espace, envoyer mathématiquement dans la lune, c'est à peine s'ils entreprenaient un voyage plus étrange que l'équipage du *Fram*, quand celui-ci, de son plein gré, avait pénétré entre les mâchoires de la glace, toujours prêtes à se refermer, afin d'être véhiculé ainsi jusqu'au Pôle Nord.

Autant que le succès final, la sécurité pendant toute la dérive devait donc être la justification de l'audace raisonnée de Nansen. Mais il n'aurait pas été homme d'action s'il ne s'était plaint quelquefois que... la mariée fût trop belle, — le *Fram* trop confortable, la chère trop succulente, que les ours blancs fussent trop débonnaires, — et s'il ne s'était senti gagné par l'impatience d'aller plus vite de l'avant. Quelques jours après avoir écrit dans son journal cette phrase un peu splénétique : "...A notre retour, nous n'aurons rien à raconter..." il se formulait pour la première fois à lui-même le grand projet qui commençait à le hanter. "Peter Henriksen et moi nous avons fait une longue promenade dans la direction du N. N. E. La glace était lisse et plate, parfaite pour le traîneau ; plus nous avançons vers le nord, meilleure elle était... Il serait possible, avec des chiens et des traîneaux, d'aller sur cette glace jusqu'au Pôle, à condition d'abandonner le navire sans espoir de le retrouver, et de battre en

retraite, quand viendrait le moment du retour, dans la direction de la terre François-Joseph, du Spitzberg ou du Groenland. On pourrait presque dire que, pour deux hommes, l'expédition serait facile. Mais ce serait trop se presser que de l'entreprendre le printemps prochain, avant de savoir quelle sorte de dérive nous réserve l'été. Et puis, en y réfléchissant, je me demande si ce serait bien agir de s'en aller en abandonnant les autres. Imaginez mon retour sans eux au pays ! Pourtant, c'est pour explorer les régions inconnues du Pôle que je suis venu jusqu'ici ; c'est pour cette exploration que le peuple norvégien a donné son argent : il est inconteste que mon premier devoir est de tout tenter pour atteindre ce but. Je dois accorder un plus long crédit au "plan de la dérive" ; mais s'il nous mène dans une fausse direction, il n'y aura plus qu'à essayer l'autre ; advienne que pourra."

Neuf années avaient été consacrées par Nansen à murir son plan d'expédition polaire, né de toutes pièces de déductions logiques. Pendant toute l'année 1894, il pesa le pour et le contre de ce projet de marche en traîneau vers le Pôle, né des circonstances, et dont le printemps de 1895 devait voir l'exécution.

"Avril, 1894. — ...Voici qu'est venue la saison qu'au pays nous appelons le printemps, la saison de la joie, de la sève et des bourgeons, — où la nature s'éveille après son long sommeil hivernal... Portes et fenêtres sont là-bas grandes ouvertes à l'air et au soleil printaniers... Nul ne peut plus demeurer en repos, et malgré soi chacun se trouve poussé dehors, pour aspirer à pleins poumons les senteurs des bois et des champs, la bonne odeur de la terre féconde fraîchement remuée, et pour voir le fjord, libre de glaces, étinceler au soleil... — Mais ici, les rayons du soleil ne tombent ni sur les forêts, ni sur les montagnes, ni sur les vallées : ils n'illuminent que la blancheur éblouissante de la neige nouvellement tombée. A peine invitent-ils à sortir de la retraite où l'on passa l'hiver... Je ne sens rien des impatiences du printemps et je vis confiné dans la coquille d'escargot de mes travaux..."

Dès le commencement du printemps, Nansen et ses compagnons eurent la satisfaction de constater que les progrès de la dérive du *Fram* étaient



LES CHIENS POUR L'HIVER (SEPTEMBRE 1894).

un peu moins lents que pendant l'hivernage. Mais, somme toute, c'était toujours le même genre de locomotion ; le *Fram* avançait à la façon d'un crabe : chaque fois qu'il avait poussé une pointe vers le nord, une reculade suivait. C'était, à en croire l'ingénieuse explication du mécanicien Amundsen, politicien à ses heures, une lutte perpétuelle entre la Gauche et la Droite, entre les Progressistes et les Réactionnaires. Quand le vent Progressiste, le vent de l'extrême Gauche soufflait, le *Fram* dérivait superbement dans la direction du nord ; mais voilà que l'extrême Droite prenait la barre, et le navire restait sur place, à moins qu'il ne chassât en arrière, au grand désespoir d'Amundsen.

Détail assez singulier : pendant toute la dérive, l'avant du *Fram* fut tourné vers le sud. "Il allait à reculons, dit Nansen, vers le nord où était son but, avec le nez toujours dirigé vers le sud. Il semblait se refuser à mettre plus de distance entre lui et le monde habité ; et l'on eût dit qu'il soupirait après les rivages méridionaux, tandis qu'une puissance invisible l'entraînait dans l'inconnu..."

Le 1er mai, le *Fram* était par 80° 46' de latitude nord. A la fin de juin, il avait atteint 81° 52'. Mais alors souffla un vent de réaction, selon l'expression du politicien Amundsen, et à la fin de l'été, le 5 septembre, le navire se retrouva par 81° 14' après avoir parcouru, depuis le commencement du mois de mai, plus de 6 degrés de longitude de l'est à l'ouest.

De même que pendant l'hiver, le *Fram* et la glace qui le portait avaient durant cette période, obéi aux vents.

Déçu dans ses espérances de dérive régulière, Nansen avait cherché longtemps à expliquer la résistance que paraissait éprouver la banquise, et les réactions, les à-coups qu'elle subissait, par l'existence d'une terre plus septentrionale que toutes celles relevées avant lui dans ces parages. A diverses reprises, il crut reconnaître, à des signes répétés, que cette terre était proche ; plusieurs fois la vigie en signala l'apparence : mais jamais aucun des indices qui avaient tout d'abord paru probants ne se vérifia ; et bientôt se modifiait la forme des nuages qui avaient un instant revêtu, à l'horizon, l'aspect d'un rivage lointain. (A suivre.)

ABSALONS MODERNES



I I
Comment deux infortunés Fils du ciel furent victimés par deux mauvais garçons habitant le Griffintown.

JUIN

Juin a ramené les plus claires aurores
Et réchauffé le val par sa douce chaleur.
Les chansons des ruisseaux descendant moins sonores
S'endormiront bientôt d'un sommeil de langueur.
Le pâtre et la bergère accourent dans la plaine
Pour donner la pâture à leurs jeunes troupeaux ;
Tous les deux dans les bois cueillent la marjolaine,
Ils en font des colliers à leurs plus beaux agneaux.
Sous le poids de leurs fruits les cerisiers succombent ;
Des escadrons d'oiseaux, petits voleurs ailés,
S'emparent des plus gros, dédaignant ceux qui tombent
Pour s'enfuir aussitôt dans leurs nids isolés.

HENRY VERDUN.

Chronique Théâtrale

THÉÂTRE ROYAL

"Black Crook" qui nous amène au Royal, cette semaine, la burlesque compagnie dont le succès a été si grand à New-York, est une combinaison de pure folie où la danse, le chant, une musique à laquelle rien ne peut résister, de magnifiques décors, des costumes splendides, des combinaisons mécaniques étonnantes et des effets électriques, se réunissent pour charmer le spectateur.

En première place, citons le Palais de la lune servant à introduire les habitants fantastiques de l'astre des nuits dans leurs non moins fantastiques costumes et un ballet de femmes très réussi. Dans le vaudeville citons également les interprètes qui sont : Gibson et Donnelly, Emerson et Omega, Dollie Davenport, Enallie, Allen May, Judge et Senator et Jennie Roby.

On termine par "The Yellow Kid of Hogans Alley at Vassar College", burlesque sensationnel du plus haut effet comique.

Au cours de cette pièce on assiste au fameux dîner Seeley avec la "Danse à Mabille" telle que donnée au Hammersteins Olympia Théâtre de New-York. Nous ne pouvons qu'engager ceux qui ne connaissent pas encore ces joyusetés à aller les applaudir cette semaine au Royal.

PALACE THEATRE

La grande attraction du jour c'est le Cinématographe Lumière, de Lyon (France), le plus parfait, bien certainement, de tous les appareils de ce genre, ayant été mis en usage au Canada. Beaucoup connaissent, du reste, pour y avoir assisté, les intéressantes représentations de ce curieux instrument, données à Montréal il y a quelques mois.

C'est d'une installation permanente qu'il est question aujourd'hui et le Cinématographe, installé luxueusement à la coquette salle de la rue St-Laurent, numéro 76, nous arrive avec une profusion de vues nouvelles, renouvelées chaque semaine. Citons parmi celles qui défilent cette semaine : La partie de boxe, — Carnaval de Nice, — Danseuses Irlandaises, — Les bains froids à Milan, — Le voyageur mystifié, — Le Roi et

la Reine d'Italie, — Les bébés, — La sortie de l'Usine Lumière, — Procession Arabe, — Le 96^e Régiment de ligne en marche.

Que toutes les mères de famille emmènent leurs enfants aux matinées du Cinématographe, de 2 heures à 6 heures p. m. Cela ne coûte que 10 centins.

PARC SOUMER

Malgré la persistance du mauvais temps, affluence de public, la semaine dernière, au Parc Soumer, le populaire lieu d'amusements Montréalais. La terrasse est si agréable qu'on s'y promène même avec un parapluie.

Les attractions de cette semaine ne le cèdent en rien à celles de la semaine écoulée.

Le magnifique "Radioscope", aux vues animées, avec les couleurs de la nature, y attire le public, jeune et vieux, en admiration devant ces merveilles.

PALLADIO.

REGRETS

Mr Cynique. — Je ne puis comprendre pourquoi un homme qui est parfaitement heureux tout seul, en arrive à se marier !

L'ami marié. — Hélas ! C'est bien ce qu'il devrait faire, rester seul !

AVALANCHE

Freddie (qui a pris sa première leçon de catéchisme). — Dis donc, maman Adam est-il né bébé ou homme ? Et était-il le premier homme qu'il s'est appelé Adam ? Et comment cela se fait-il que chacun sait

que c'est son nom ? Et pourquoi Ève ne s'est-elle pas appelée madame Adam ?

La maman est depuis longtemps tombée faible.

LE POINT JUSTE

Lui. — C'est vrai, je vous l'assure. Je n'ai jamais aimé personne avant vous.

Elle. — Je veux bien vous croire, mais ceci n'est pas le point juste. Êtes-vous bien sûr que vous n'aimerez personne dans quelque temps ?

AJOURNEMENT JUSTIFIABLE

Oscar. — Hi... hi... hi...

La maman. — Qu'as-tu donc, Oscar, pour pleurer comme cela ?

Oscar. — Hi... hi... Je suis tombé hier et je me suis fait mal.

La maman. — Mais alors qu'as-tu à pleurer aujourd'hui ?

Oscar. — Hi... hi... Tu n'étais pas à la maison hier quand je suis tombé.

AMENITÉS

Albertine. — Une tireuse de carte m'a affirmé, il y a quelques années, que je serais mariée avant l'âge de trente ans.

Bernadette. — Cela devrait vous guérir pour toujours de la superstition.

DEVINETTE



—Il me semblait que le patron était dans le magasin ! Où est-il donc ?



Écoutez!

Il y en a qui naissent avec de beaux cheveux, d'autres qui en acquièrent, mais il n'y en a pas auxquels il en pousse de force. Ceux qui acquièrent une belle chevelure font généralement usage de cette préparation favorite pour les cheveux et le cuir chevelu,

La Vigueur des Cheveux d'Ayer

There's No Use Wasting Words on
Ripans Tabules
- THEY -
CURE HEADACHE, DYSPEPSIA, CONSTIPATION, HEARTBURN, DIZZINESS, BILIOUSNESS.
DRUGGISTS SELL THEM.
... And That's All There is to say.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

"Le Monde"

LE MEILLEUR

Journal à Nouvelles et ...
... aux Beaux Feuilletons

Le mieux renseigné sur toutes
les questions d'actualité

PRIX DE L'ABONNEMENT:

| | |
|---------------------|------------------------|
| Edition Quotidienne | Edition Hebdomadaire |
| Un an \$2 00 | Un an..... 50 cents |
| 6 mois..... 1 00 | Six mois..... 25 cents |

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

Un Medium d'Annonce hors ligne

BUREAUX ET ATELIERS:

NO 75 RUE ST-JACQUES

Une Recette par Semaine

POUR DÉTRUIRE LES FOURMIS

Une de nos lectrices, habitant la campagne, nous demande de lui indiquer une recette pour détruire les fourmis.

En voici une que nous indiquons sur la foi d'un de nos amis, horticulteur émérite, qui nous affirme l'avoir souvent mise en usage et toujours avec le plus complet succès.

Versez sur la fourmillière, après en avoir dégagé les abords, une suffisante quantité d'eau mêlée d'huile et de savon noir.

Pour empêcher les fourmis de monter sur les arbres, attacher au pied un bourrelet de laine bien cordée.

BL DE S.

Entendu cette réponse d'un bébé à sa maman :

—Dis donc, maman, qu'est-ce qu'un ange?

—Un ange, c'est une petite fille qui a des ailes et qui s'envole.

—Ah!... Eh bien, j'ai entendu hier papa dire à ma bonne qu'elle était un ange. Est-ce qu'elle s'envolera, dis?

Et la maman d'un ton nerveux :

—Oui, mon enfant, dès demain, sans faute, à la première heure!

* *

Entre un jeune gommeux et sa douce compagne :

—Eh! bien! Charles, as-tu vu ton père?

—Oui...

—Lui as-tu demandé de l'argent?

—Oui, mais dès le premier mot, il a fait un bond.

—Un bon... de cent louis!...

Celebre
Sel de Coleman
Sans égal pour la laiterie, la table et la ferme.
Prompte livraison garantie.
CANADA SALT ASSOCIATION
CLINTON, ONT.

TRIO DE PROVERBES

Qui veut conserver son ami n'ait nulle affaire avec lui.

×

Il ne faut pas prendre la médecine en plusieurs verres.

×

Il n'y a de meilleur miroir qu'un vieil ami.

SANCHO PANÇA.

UN BON CONSEIL

On ne pourrait donner de meilleur conseil aux personnes faibles de poitrine que de se munir d'une bouteille de *Baume Rhumal*. Une cuillerée à thé prise avant de sortir au froid est un préventif sûr contre le rhume.

Au salon de coiffure de la rue Marceau :

—Ah ça! mon ami, dit un client au garçon qui lui coupe les cheveux, pourquoi me racontez vous toujours des histoires de crime... des scènes?...

—Oh! c'est bien simple; cela fait dresser les cheveux sur la tête et le travail devient plus facile.

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Le public est roquent sollicité et comme son budget n'est pas inépuisable, il lui faut bien choisir entre les occasions, si favorables soient-elles, qui lui sont offertes chaque jour.

De même qu'une famille ne consacre à son entretien, sa nourriture, ses plaisirs, qu'une certaine somme toujours à peu près égale, il lui faut bien se restreindre dans son budget d'encouragement aux institutions qui font la gloire de Montréal. Mais qu'elle n'hésite pas à consacrer, chaque semaine, ne fût-ce que quelques centins, à encourager la Société Artistique Canadienne dont le but, si humanitaire et si artistique, est tangible par le résultat auquel sont arrivés ses initiateurs, par le développement vraiment extraordinaire que le accuse chaque année.

Parler du Conservatoire National de Musique suffit pour maintenir le public dans les habitudes qu'il a contracté de ne pas lui marchandier son patronage. Nous nous bornons à les lui rappeler.



Deux dans une Famille. (4)

BOUCAVON, CAN., Mai, 1895.

Un de mes enfants avait eu des attaques il y a peu près 2 ans; alors notre Curé nous conseilla d'employer le Tonique Nerveux du Père Koenig, après lui en avoir donné 3 bouteilles, l'enfant était guéri. Puis un autre eut les mêmes attaques, et fut guéri par le Tonique. MDLE. J. THIBAUDEAU.

Patrick Barry écrit de Worcester, Mass., que sa fille souffrait beaucoup de la Danse de Saint Guy, qu'elle ne pouvait pas se servir de ses bras, mais qu'après avoir pris une bouteille du Tonique Nerveux du Père Koenig, elle devient mieux.

WASHINGTON, D.C., Sept. 1893.

Nous avons employé le Tonique Nerveux du Père Koenig durant les dernières quatre années et les cas suivants furent guéris: Trois bouteilles guérirent une jeune fille sujette trois et quatre fois par jour à des attaques Epileptiques, et ces attaques ne sont pas reparues depuis 3 ans. Une autre élève avait sept attaques ou plus par jour, mais depuis qu'elle a fait usage du Tonique, elle n'a pas eu plus qu'une attaque en trois ou quatre mois.

SEIGURS DU BON PASTEUR.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis. Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.
Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS

E. MCGALE 2123 rue Notre-Dame, Montréal.
LAROCHE & CIE. Québec.

Dans un examen :

—Définissez-moi l'eau!

Le candidat. —L'eau est un liquide dont on se sert pour se laver; il y a même des personnes qui en boivent.

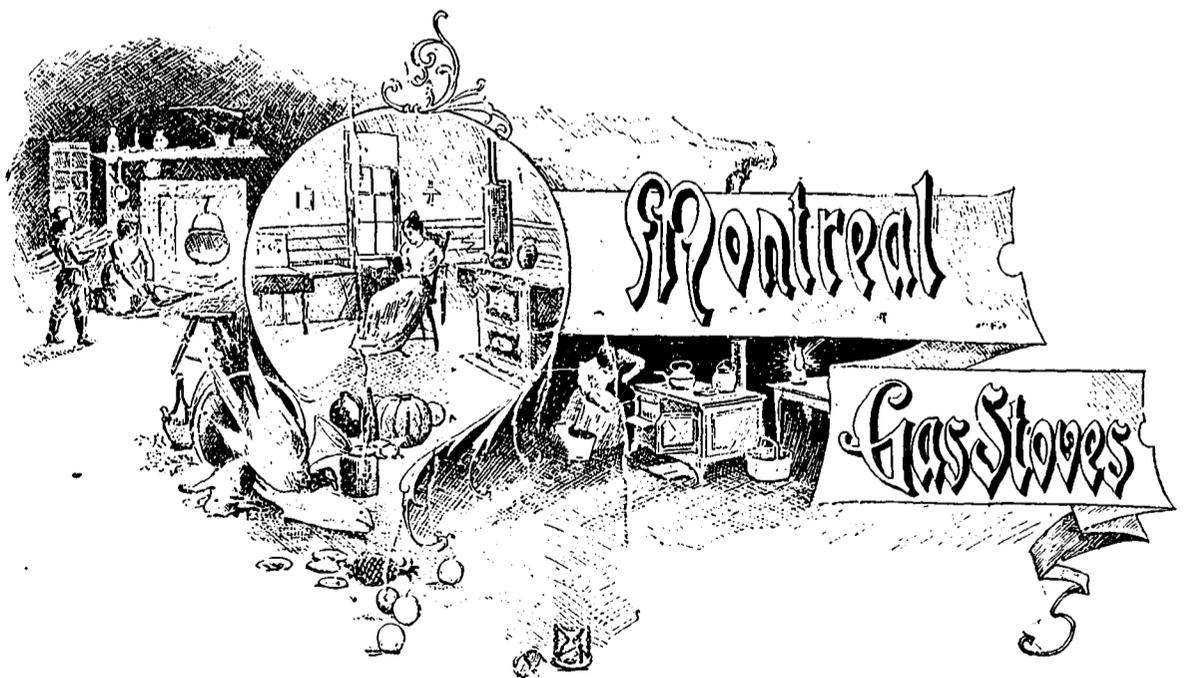
NOUS L'ENVOYONS

GRATUITEMENT A TOUS LES HOMMES

NOUS VOUS ENVERRONS PAR LA MALLE, en un simple paquet, GRATIS ET FRANCO, les puissantes PASTILLES RESTAURATIVES DE LA VITALITE, DU DR HOFFMAN, avec la garantie absolue de guérison de la VITALITE PERDUE, FAIBLESSE, VARICOCELE. Arrêtez pour jamais toute circulation anormale dans la canalisations humaine. Rétablissez suite la santé et la parfaite vitalité.

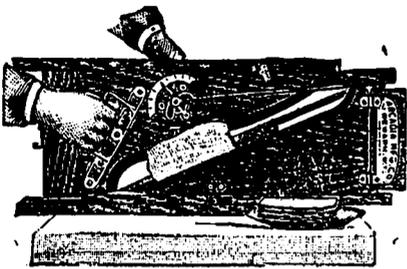
Nous avons foi dans notre traitement et, si nous n'obions pas sûrs de vous guérir, nous ne vous enverrions certes pas notre remède, payable à votre convenance et après complète satisfaction seulement.

WESTER MEDICINE CO. (Incorporated),
153 Bullard Block, KALAMAZOO, MICH.



Poele de la Compagnie du Gaz de Montréal

... Notre Poêle de Cuisine No 8, prêt à s'en servir, \$16.00 net, payable en donnant l'ordre, ou sera loué à des personnes responsables à \$6.00 par année, le poêle devenant la propriété du locataire quand il en aura payé le loyer pendant trois ans.



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de...
COUPELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...
L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
 6 Rue St-Laurent.

Voilà de cela trente cinq ans, il y avait à la Comédie-Française une petite actrice, Mlle Anais, fort recherchée pour son talent.
 — Cette petite Mlle Anais, disait un auteur, est l'actrice de Paris qui a le plus d'ordre. Croiriez-vous qu'elle ne doit rien à ses fournisseurs?
 — Vous vous trompez, monsieur, répondit une duègne du même théâtre: elle doit plus d'un pouce de sa taille à son cordonnier.

Aux Femmes Malades
 Votre docteur a-t-il failli de vous guérir? Je suis une Sage Femme d'expérience, et je connais un **Traitement Domestique** qui ne peut manquer de vous guérir. J'enverrai **GRATIS** prièvement tous les conseils et descriptions sur réception de l'adresse, accompagnée d'un timbre-poste. Les femmes qui ont besoin d'assistance sont celles que je veux atteindre, et j'adopte ce moyen, parce que je puis expliquer parfaitement, par lettre, l'efficacité de mes remèdes. Mad. E. Dubois, 578 Rue St. Paul, Montréal.

Un compositeur de musique raconte qu'il est allé le matin à l'enterrement d'un musicien de l'orchestre d'un théâtre lyrique.
 — Oui, ajouta-t-il, comme il avait souvent "accompagné" mes ouvrages, j'ai cru devoir lui rendre la pareille!

Dr BERNIER
 DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au
No 60 RUE ST-DENIS
 à deux portes plus haut que le Jardin Viger.
 PRIX MODÉRÉS

The Promotive of Apts Association

(LIMITED.)
 Incorporée par Lettres Patentes du Gouvernement Fédéral le 7 Octobre 1896.
1874 RUE NOTRE-DAME. - - - MONTREAL

Liste des prix à chaque tirage ordinaire:

| | |
|---|-----------|
| Un Prix Capital de la valeur de..... | \$1000 00 |
| Un Prix de la valeur de..... | 400 00 |
| Un Prix de la valeur de..... | 150 00 |
| Deux Prix de la valeur de \$50 chacun.. | 100 00 |
| Cinq Prix de la valeur de \$20 chacun.. | 100 00 |
| Huit Prix de la valeur de \$10 chacun.. | 80 00 |
| Trente Prix de la valeur de \$5 chacun.. | 150 00 |
| Cent cinquante Prix de la valeur de \$2 chacun..... | 300 00 |
| Cinq cents Prix de la valeur de \$1 chacun..... | 500 00 |

PRIX APPROXIMATIFS:

| | |
|--|----------|
| 100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun..... | \$100 00 |
| 100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du prix de \$100, de la valeur de \$1 chacun..... | 100 00 |
| 999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun..... | 999 00 |
| 999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du prix de \$100, de la valeur de \$1 chacun..... | 999 00 |

Tirage tous les vendredis, à midi.
Prix du Billet, - - 10c
 On demande des agents.
 Valeurs rachetées sans escompte.

Jean, qui n'avait encore servi qu'en province, est tout fier d'être allé l'autre jour au théâtre.
 — Mes maîtres, disait-il, m'ont mené hier à l'opéra.
 — Qu'est-ce qu'on donnait?
 — On donnait la *Favorite* et *Copélie*.
 — Et qu'est-ce que tu as vu?
 — Je n'ai vu que la première pièce.
 — La *Favorite*?
 — Non... le vestibule!

Un valet de chambre qui venait de laisser choir un vase de Chine, lequel s'était brisé comme il en avait bien le droit, espérait s'excuser en disant:
 — Mais, Madame, les morceaux ne sont pas cassés.

Le climat le plus froid du globe. Pardi! le "Climat le plus froid." On l'a, chez soi, la belle affaire! Quand on héberge, sous un toit, Sa belle-mère!

Au restaurant:
 — Garçon!
 — Monsieur!
 — Ce turbot est affreux, il tombe en décomposition.
 — Monsieur est injuste; monsieur le trouverait très bien conservé s'il savait son âge.

DEVINETTE



— Cherchez le frère du petit amour à cheval sur un homard.

Un vieux chasseur avait mené son gendre à la chasse. Une compagnie de perdreaux se lève. Le gendre tire, rate le gibier, mais envoie trois grains de plomb dans la joue de son beau père. Celui-ci, sans se plaindre, extrait flegmatiquement le plomb de sa blessure.
 Mais, tout à coup, palpant l'un des grains, il éclate:
 — Ah! ça, mon gendre, êtes-vous fou? Vous tirez le perdreau avec du plomb numéro 10!

Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par l'anesthésie locale, chez
J. G. A. GENDREAU, DENTISTE
 Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
 Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

OH! SI LES MORTS PARLAIENT!

Combien ont été victimes de leur négligence! Lectrices, n'imitiez pas leur exemple.

PRENEZ LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE

Oh! si les morts pouvaient parler! Si du fond de leurs tombeaux il nous était permis de les entendre, combien de jeunes filles et de femmes diraient à leurs compagnes sur terre qu'elles ont eu une mort prématurée. La mort les a moisonnées parce qu'elles se sont livrées sans la combattre. Elles ont commencé par n'avoir que de légers maux de tête, quelques irrégularités; Elles n'en ont fait aucun cas. Puis la maladie s'est aggravée. Elles ont eu des douleurs dans les jambes. Elles ont perdu l'ap-

agée de 33 ans. Sa vie était devenue un long et douloureux martyre. Elle souffrait horriblement de la maladie des reins, du mal de reins, etc. Elle avait continuellement mal à la tête, et était si pâle, nerveuse et faible, que tout le monde ne lui donnait que peu de temps à vivre.

Après avoir essayé plusieurs médecins, dépensé beaucoup d'argent sans pouvoir en retirer aucun soulagement, elle était en proie à de profonds excès de découragement. Enfin, après avoir pris une quantité de remèdes, qui ne lui firent aucun bien, elle lut un jour dans un journal le récit de la guérison d'une maladie semblable à la sienne obtenue par l'emploi des **Pilules Rouges du Dr Coderre**, et prit la résolution d'en faire l'essai. Après en avoir pris régulièrement pendant un mois, elle éprouva un mieux sensible et au bout de trois mois elle fut complètement guérie. Arrachée à la mort, et rendue à la vie du bonheur et de la santé. Son bébé qui est âgé de 7 mois, est en parfaite santé, grâce aux nouvelles forces de sa mère. La jeune sœur de Mme Ouellette, âgée de 16 ans, s'est guérie complètement d'irrégularités douloureuses par l'emploi des **Pilules Rouges du Dr Coderre**.



Mme A. OUELLETTE.

Les témoignages que nous donnons sont vrais et sincères: nous donnons les noms, l'adresse et le portrait des femmes reconnaissantes qui disent à leur sœurs alligées: Faites comme nous, guérissez-vous par l'emploi de la plus merveilleuse découverte du siècle, les **Pilules Rouges du Dr Coderre**. Des milliers en ont fait l'heureuse expérience; il vous est facile d'en faire l'essai.

Les **Pilules Rouges du Dr Coderre** sont faites exprès pour guérir les maladies des femmes, le beau mal, la faiblesse, le paléur, les irrégularités, elles sont souveraines et guérissent toujours.

Les **Pilules Rouges du Dr Coderre** ne sont pas offertes pour guérir toutes les maladies, mais seulement pour les maladies des femmes, et pour cela elles sont sans égales. Écrivez-nous avec confiance, si les **Pilules Rouges du Dr Coderre** ne vous guérissent pas complètement, notre médecin vous répondra pour rien. Notre médecin spécialiste pour les maladies des femmes est entièrement à votre disposition, écrivez-lui, il vous indiquera le régime à suivre. Toute correspondance est confidentielle. Ne craignez pas d'écire.

Les **Pilules Rouges du Dr Coderre** se vendent en boîte seulement, jamais autrement. Défilez-vous des imitateurs. Elles se vendent partout à 50c la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50; nous les expédions par la maille sur réception du montant.

Adressez votre lettre comme suit:
Cie Chimique Franco-Américaine,
 Département médical,
 Boite Postale 2306, MONTREAL, Qué.

pétit, le sommeil. Elles ont dû abandonner le travail. Puis la mort est venue lente mais sûre, et aujourd'hui elles dorment dans le tombeau. Lectrices ne suivez pas leurs exemples. Installez-vous de la triste expérience de celles qui vous ont devancées. Soignez-vous, si vous ne voulez pas être moisonnées à la fleur de l'âge. Faites usage des **Pilules Rouges du Dr Coderre**, le remède infailible du plus grand médecin du siècle. Ce savant a voué toute son existence à l'étude des maladies des femmes. Il on a cherché les causes, les symptômes et les effets. Puis il a donné au monde étonné le remède en vogue, le remède populaire, les **Pilules Rouges du Dr Coderre**. Les femmes bénissent aujourd'hui sa mémoire. Ce médicament les arrache aux douleurs, leur permet de travailler et les rend pleines de force et de santé. Mme A. Ouellette, de Fitchburg, Me, en a fait l'expérience et a été complètement guérie en trois mois. Mme Adolphe Ouellette demeure au No 16 rue Plymouth, Fitchburg, Me, elle est

La mauvaise compagnie ressemble à un chien qui couvre de boue ceux auxquels il fait le plus de fête.

SWIFT.

Une femme d'esprit du XVIIIe siècle disait:

"J'admets fort bien qu'il y ait des riches et des pauvres; mais je voudrais que les riches missent une sourdine à leur tournebroche."

MONSTRE TERRIBLE



Voici un monstre dont l'évocation semble terroriser le malheureux qui l'aperçoit. Combien le monstre de l'alcoolisme n'est-il pas plus terrible encore alors que tant d'hommes au lieu de le repousser l'attirent chaque jour par leur intempérance.

Que ces hommes égarés se reprennent, il leur est encore facile de resaisir le bon chemin. Ils n'ont qu'à s'adresser au Dr Sylvestre, 1425 rue St-Denis ou à Mr J. H. Charles, 513 avenue Laval.

La marquise de X... est très originale, elle prétendait qu'un homme bien élevé ne devait jamais rien refuser à une femme.

Et, comme le comte de Y... protestait:

— Monsieur, lui dit-elle, si je vous ordonnais de vous jeter à la mer, vous devriez, sans hésiter, y sauter la tête la première.

Au lieu de répliquer, le comte se lève.

— Où donc allez vous, mon ami!
 — Mais, répond le comte en saluant, je vais apprendre à nager.

Mot d'enfant.
 A table, en famille:
 "Allons, bébé, mange ta soupe,
 — J'peux pas!
 — On peut toujours ce qu'on veut...
 — Oui, mais alors j'veux pas!"

TEABERRY FOR THE HARMLESS TEETH
 ZOPESA-CHEMICAL CO.
 TORONTO 25C.

THEATRE ROYAL

SPARROW & JACOBS, GÉRANTS

Matinée : Semaine commençant le lundi,

10c

31 MAI

Après-midi et soir

20c

UN GRAND SPECTACLE

La Cie Burlesque

Black Crook

Pas plus haut. Soir, Sièges Réservés:

10c extra.

Bureau des billets au Théâtre ouvert de 9 heures du matin à 10 heures du soir.

PALACE THEATRE

76 RUE ST-LAURENT

Le Cinématographe "Lumière"

DE LYON, FRANCE

La grande merveille du siècle
La seule invention sérieuse et sans rivale . . .
La fureur du jour, à Paris, Londres et N.-York

Séances tous les Jours

de 2 à 11 heures p.m.

ENTRÉE, - 10 cts

Venez Voir et Jugez.

MAGNIFIQUE ROMAN

LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet émouvant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Au-dessus de 100 pages, grand format.

Il en sera adressé un exemplaire franco à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

25 CENTS

Les timbres-postes (canadiens ou américains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE

TIRAGE LIMITÉ

POIRIER, BESSETTE & CIE

No 516 Rue Craig

MONTREAL

CHOSSES ET AUTRES

ANNIVERSAIRES DU MARIAGE

A titre de curiosité, nous donnons ci-après les différentes appellations des divers anniversaires du mariage :

- La 1^{re} année, noces de coton ;
2^e — noces de papier ;
3^e — noces de cuir ;
4^e — noces de bois ;
7^e — noces de laine ;
10^e — noces d'étain ;
12^e — noces de soie ;
15^e — noces de cristal ;
20^e — noces de porcelaine ;
25^e — noces d'argent ;
30^e — noces de perles ;
40^e — noces de rubis ;
50^e — noces d'or ;
75^e — noces de diamant.

La perruque du sous-préfet :

Dans un canton de la Marne, le premier conscrit appelé, un garçon long et gauche, qui baisse la torse pour reconnaître les deux marches d'accès, arrive à la table où siège le sous-préfet.

—Avez-vous des réclamations ?

—Myopie extrême.

—Tirez, dit le sous-préfet qui baisse la tête pour contrôler le dire du conscrit et la rapproche de l'urne.

Le myope, à tâtons, tire les cheveux du sous-préfet et ramène une perruque.

Tires inextinguibles de l'auditoire, tête du sous-préfet et étonnement du myope qui ne se rend pas compte de l'objet qu'il tient à la main et s'écrie : "Ah ! quelle infirmité !"

Au tribunal :

—Ainsi, vous n'avez pas huit ans, et vous avouez être l'auteur de ce vol ?

—Oui, monsieur le président.

—Savez-vous que vous commencez un peu tôt.

—Papa est malade, monsieur le président... alors je le remplace !...

Le petit Paul.

—Mon oncle, quand je serai grand, est-ce que je serai encore votre neveu ?

—Toujours, mon enfant. Ainsi à soixante ans, tu seras mon neveu, comme aujourd'hui.

Le petit Paul, après un moment de réflexion :

—Oui ; mais il y a longtemps que vous ne serez plus mon oncle !

En temps d'épidémie.
Un médecin de campagne, un paysan :

—Quelle différence qu'il y a, docteur, entre la cholérine et le choléra ?
—Si vous en réchappez : cholérine ; si vous y sautez, choléra..., serviteur !

Un parisien, rencontrant un ami de collège qu'il n'a pas vu depuis trente ans :

—Comment ! c'est toi, c'est vous ?...
Au fait, je ne sais plus si je vous tutoie ou si je ne le tutoie pas.

Le comble de la prudence :
—Se faire sauter la cervelle au berceau de peur d'avoir un jour une belle-mère.

M. Calino est rayonnant :

—Je viens d'être décoré.

—Par qui ?

—Par M. Prodon.

—M. Prodon ??

Eh oui, mon pédicure, il m'a enlevé mes cors.

Singularités de la langue :

A la petite bourse.

—Que faites-vous de vos fonds ? Rio Panama ?

—Oh ! ma foi, non ; depuis que ces valeurs sont sens dessus dessous, je ne mettrais plus cent sous dessus.

A la Mairie :

—Monsieur, je viens déclarer le décès de ma belle-mère,

—A quelle heure est-elle morte ?

—Oh ! ce n'est pas encore fait, mais le médecin "promet" qu'elle ne passera pas la nuit.

Entendu à la sortie d'un grand music-hall :

—Quelle patience il a fallu à ce compteur pour rendre ses éléphants musiciens !

—Du tout ; ils le sont de naissance... Tout petits ils jouaient déjà de la trompe.

Petite Correspondance

K...—Etait déjà composé ; prochain numéro ; merci de l'envoi.

K...—Merci pour ce qui est de la photographie, nous n'aurions pas le temps de faire un cliché.

Nouvelles et Magnifiques Primes

DU "SAMEDI"

Tout ancien abonné qui renouvellera son abonnement au SAMEDI, pour 6 mois ou un an, en payant d'avance ; tout nouvel abonné au SAMEDI qui paiera un an ou 6 mois d'abonnement d'avance, auront droit gratuitement et franco, sur leur demande, dans tout le Canada et les Etats-Unis à une des deux primes suivantes :

10—Napoléon Ier et son fils le Roi de Rome

magnifique chromo-lithographie, de 21 x 33, œuvre d'un jeune artiste canadien de 21 ans, Mr A. E. Charon.

20—Le Fils de l'Assassin

Un beau volume in 16 de 400 pages.

A tous nos acheteurs au numéro, sur envoi de la somme de 25 Centins, nous adresserons, également franco, Napoléon Ier et son fils le Roi de Rome.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Propriétaires,

Rue Craig, 516, Montreal.

Nouvelle édition du . . . JEU DE POKER

—PRIX, 10 CENTINS—

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez : "LE SAMEDI", 516 Rue Craig, MONTREAL

MAISON DU PEUPLE!

J. A. OUIMET

Ci-devant GUILMETTE & OUIMET

Le magasin par excellence des . . .

Chaussures à Bon Marché

On ne trouve absolument que là les

SOULIERS D'HOMMES, en veau et en buff, 75c

Une spécialité de CHAUSSURES DE PREMIERE COMMUNION

Gros et Détail.—Assortiment des plus complets

No 1107 RUE ONTARIO

Maison privée : 1105 RUE ONTARIO

GOMME du Dr Adam

Pour le Mal de Dents

En vente partout. - 10 cts

On cause peinture chez Calino :
—Ce qu'il y a de plus ennuyeux, dit un jeune peintre, c'est le vernissage !
—Ah ! je crois bien ! fait le bon gâteux.

—Tiens ! vous peignez aussi ? lui demande-t-on.

—Non, mais je vois ça rien que par mes souliers !

Celui à qui l'on donne des louanges qu'il ne mérite pas, disait Charles-Quint, doit les recevoir à titre d'instruction.

Au restaurant.
—Garçon !
—Monsieur.
—Je vois, sur la carte, bordeaux à 1 fr. 25.

—Oui, Monsieur.
—Et Bordeaux à 9 fr.

Quelle différence y a-t-il entre ces vins ?

—Monsieur n'a qu'à soustraire...

La nature nous a fait un besoin du travail, la société nous en a fait un devoir, l'habitude peut en faire un plaisir.

DICTONS POPULAIRES

JUIN

Quand les mules seront sans vice,
Les chiens sans puces en juin,
Et les vipères sans veuin,
Quand il pleut dans la nouvelle lune de juin,
Il pleut presque tout le mois et les foins [sont avariés].

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

. . . 516 RUE CRAIG

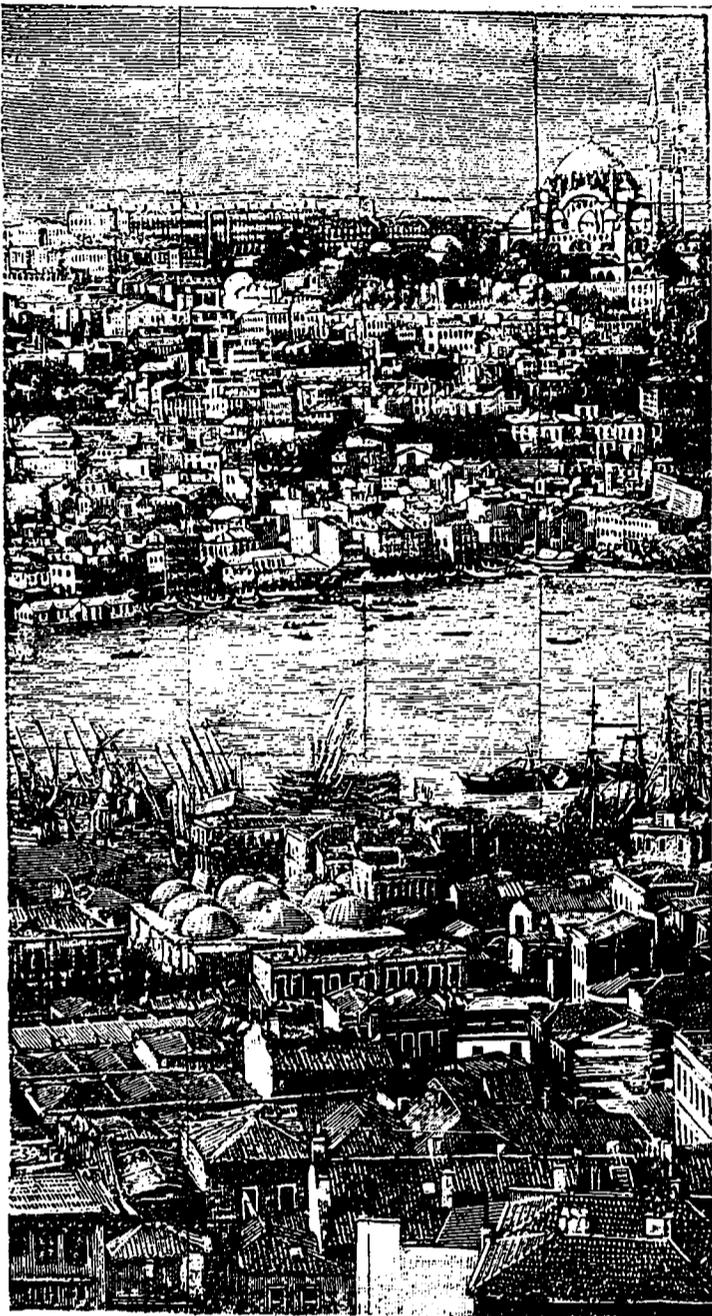
MONTREAL.

DIFFÉRENCE D'INTERPRÉTATION

Mr Content.—Oui, mon ami, je puis te le dire, un homme ne connaît pas le véritable bonheur avant qu'il ne se soit marié.

Mr Cynique.—Alors il trouve à ce moment que le véritable bonheur c'est de rester célibataire.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 79



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mesdames Roméo E. Bourret, Crépeau, H. Grainger, Lecavalier, Ferdinand Minord, Art. Roy; Mlles Ida Allard, Albertine Beauchesne, Antoinette J. Desautels, Maud Jobin, Valentine Leblanc, Marie Marchal, Mathilda Morency, A. Rhéanne; M. F. Champagne, J. P. H. Laperrière, J. Dubresne, J. Dussault, Emile Patenaude, Eugène Payette, P. Piquette, E. Poitevin, P. O. Richard (Montréal, Qué.), A. Leblanc (Acton Vale, Qué.), Mlle Ida Lavoie, Paul Pineau (Qué.), Gifford Ransford (Clinton, Ont.), Félix Lajoie (Coaticook, Qué.), Urie St. Jean (Contrecoeur, Qué.), J. E. Marchand (Edmouston, N. B.), Joseph A. Bessette (Farnham, Qué.), Mlle Anna Perras, Arthur Morin (Hull, Ont.), Mlle Vic Bérubé (Lac Mégantic, Qué.), Ph. Bernier, Elot Dupéré, Nap. Jos. Mercier (Lévis, Qué.), Mlle Régina Fréchette (Marieville, Qué.), Mlle A. Dagenais (St. Hubert, Qué.), Mlle Amélie Gagné (Montmagny, Qué.), George Langlois, H. ans (Nicolet, Qué.), Mlle Albertine Cusson (Ottawa, Ont.), Mlle E. Laperrière, Mlle F. Robitaille, Mlle Eugénie Bruneau, Mlle Rosanna Paquet, W. Deschamps, Alfred Gaucher, Elzéar Montreuil (Québec, Qué.), Urie Blanchard (Richmond, Qué.), Mlle Henri Couture (Sherbrooke, Qué.), Mlle Orlinda Gatiou, Mlle Anna Phaneuf, Joseph Lapière (St. Antoine Verchères, Qué.), Mlle Eugénie L. Gaudet (St. Cécile de Milton, Qué.), Mlle Rose Anna Deschênes (St. Henri, Qué.), Mlle Alice Goulet (St. Hubert, Qué.), Alex. Brossan (St. Hubert, Qué.), Mlle M. E. B. (St. Hyacinthe, Qué.), Mlle Héloïse Bontin (St. Oubon, Qué.), Adolphe Morency, Mlle Rebecca Lachance (St. Roch de Québec), Edmond Bussières, R. Samuël (St. Sauveur de Québec), Mlle Marie Bransoleil (Perrebonne, Qué.), W. Bundeck, Jos. Dupresne (Trois-Rivières, Qué.), Charles Bélanger (Angusta, Me.), Mlle Rose Dubé (Bridelford, Me.), Hypolite Thibault (Bridelford, Me.), Elzéar Desrosiers, J. Auguste Fortin (Brunswick, Com.), Mlle Anna Bedard, Mlle Yvonne Lemaire, H. L. Desvoaux (Central Falls, R. I.), Henri Gilbeau, J. Grégoire (Colons, N. Y.), Mlle Henry Moreau (Duluth, Minn.), Mlle Edmond Gicé, Mlle Emma, Ed. Cloutier, J. Gagné, Adélaïde Montminy, Jos. D. Thibault, Léon Trépanier (Fall River, Mass.), Mlle Zenade Aubin, Mlle Emma Dumas, Joseph Goulet, Louis H. Prévost, J. Mag. Roy (Holyoke, Mass.), Thomas Hébert, Alfred Joubin (Lawrence, Mass.), Mlles Léontine Apoll, Maria Garneau, Odeline McChure, Philomène Parent, Marie St. Hubert, Joseph Giguère, Frank Savary, Edmond Verville (Lewiston, Me.), mesdames J. S. Aubin, F. N. Berger, Joseph Couture, Art. Lavallée, Joséphine McLeish, Omer St. Hubert, Mlles Cécile Bigoness, Cecile Cinq-Mars, Hermine Mailloux, Olive Morneau, Emphémie Turgeon, J. Gérard, G. H. Boucher, Arthur Chouinard, J. P. Fontaine, Arthur Simard (Lowell, Mass.), Noy St. Pierre (Lowell, Mass.), C. Bisson (Manchester, N. H.), Joseph Dubanel (Mallboro, Mass.), Edmond Gamaché, Alphonse Morissette (Nashua, N. H.), Mlle Cora Blanchette (New Bedford, Mass.), Wilfrid Leblanc (New Market, N. H.), Mlle Marina Lange, François G. Lecluc (Nouvelle-Orléans, La.), Mlle Clara Fortier (River, Mass.), Noël Chassé, Achille Gosselin, Sem. Lacasse, J. G. Roberge (Somersworth, N. H.), Mlle Rose Emma Richard, M. C. Demers (Southbridge, Mass.), Eugène P. H. Rainville (Simcook, N. H.), Mlle Elise Bérubé (Westbrook, Me.), Mlle Joséphine Lacoste (West Manchester, N. H.), Hortensius Préfontaine (Woonsocket R. I.), Arthur Bellemare, Urbain Amis (Montréal, Qué.), Julien Desnoyers, Henry Hickory (Waitsfield, Vt.).

Mlle Joseph Wolfe, Mlles Bella Minder, Georgette Vadeboncoeur, Edmond Vadeboncoeur (Montréal, Qué.), Oscar Boily (Ottawa, Ont.), Mlle Emma Guay (Sherbrooke Est, Qué.), Mlle Angéline Girard (Trois-Rivières, Qué.), A. Thomas Dionne (Chicopee, Mass.), Mlle Mary Piette (Claremont, N. H.), Mlle Corinne Bélanger, Eugène Doré, Edgar Teller (Lowell, Mass.), Alex. Derbès, Joseph Derbès (Nouvelle-Orléans, La.), Mlle Joséphine Bellemare (Pawtucket, R. I.), Mlle Philippe Dagenais (Southbridge, Mass.), Mlle Alice Guerin (West Manchester, N. H.), Geo. Nelson (Isle Verte, Qué.).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mr Adélaïde Montminy, 193 Pleasant (Fall River, Mass.), Mlle Joséphine Lavette, 415 Main St. (West Manchester, N. H.), Edmond Vadeboncoeur, 2106 Notre-Dame, Eugène Poitevin, 451 St. Hubert (Montréal), Mlle Maria Garneau, 363 Lisbon (Lewiston, Me.).

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal, 50 centimes en argent, ou une magnifique épinglette pour homme ou dame. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Columbia

Bicycle

"Mille dollars n'achèteront pas un meilleur bicycle que ceux de la marque "Columbia",--- meme pas aussi bon,---parce qu'il n'a pas de superieur."

\$100 POUR TOUT LE MONDE

Les "Hartfords" viennent apres, \$75 et \$65

POPE MFG. CO., Hartford, Conn.

La plus grande manufacture de bicycles du monde entier. Une étendue de 17 acres en planchers.

Succursales et agences dans presque toutes les villes et les villages. Si les "Columbia" ne sont pas représentés dans votre voisinage, faites nous le savoir.

Vous devez connaître tout ce qui a rapport à ces bicycles. Envoyez demande pour le plus joli catalogue de bicycles qui ait jamais été publié; Gratuit, si vous le demandez à n'importe quel agent des "Columbia"; de nous, par la maille, pour un timbre de deux centimes.

C'est Monsieur W. H. FLIGG qui est notre agent à Montréal.



SIMPLE RÉFLEXION

La petite Louise, 6 ans (qui examine un pailleur juif).—Si le bon Dieu a vraiment créé tous les hommes, je crois bien qu'il a fait celui-là un jour qu'il faisait noir et qu'il n'aura pas pu retrouver ses lunettes.

LA Société Artistique Canadienne

A transporté ses Bureaux au

N° 1597 RUE NOTRE-DAME

PROCHAIN TIRAGE

9 JUIN '97

BILLETTS ENTIERS, - 10 CENTS

| | | | |
|--------------|-----------|--------------------------|----------------|
| DISTRIBUTION | Le Numéro | 9,836 a gagné le prix de | \$1,000. |
| | | do | 39,122 do 400. |
| | | 26 MAI do | 48,358 do 150. |

N.B.—Les tirages ont lieu au Monument National, rue St-Laurent, à 1½ heure de l'après-midi. Le public est invité. Admission gratuite.

L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ

DU DR FRED. J. DEMERS

Produit des effets non seulement prodigieux, mais presque miraculeux dans les maladies suivantes: Fatigue ou Épuisement Cérébral — chez l'Enfant, comme chez la Femme et l'Homme produit soit par le chagrin, les affaires ou les travaux intellectuels; contre les affections de la Moelle Epinière, Faiblesse Générale, Débilité Nerveuse, Idées Fixes, Scrupules, Fluxus Blancs, Vapeurs, Énervements, Hystérie, Vertigo, Vents, Incontinence d'Urine, Menstruation difficile ou supprimée, Beau Mal.

Ainsi donc, si vous souffrez d'aucune de ces maladies achetez cette Merveilleuse Préparation, qui est une Véritable Nourriture du Système Nerveux, et non moins précieuse aux gens en santé, pour se préserver des maladies, qu'aux malades pour se guérir.

Comme garantie, exigez toujours, sur chaque bouteille, le NOM et la SIGNATURE de l'auteur en ENCRE ROUGE.

Le prix est de \$1.00 le flacon ou 3 flacons pour \$2.50.

Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez-vous au No 1157 Rue St-Laurent, ou l'on vous montrera des centaines de certificats de personnes guéries.



RESTAURANT PARISIEN
(LA MAISON BLANCHE)

Table d'Hôte, 25c, de midi à trois heures.
A la carte jusqu'à minuit. Cuisine bourgeoise.
COIN DES RUES

St-Jacques et St-Lambert

Entrée privée Cote St-Lambert.

Spécialité de Vins Importés.

Calino tourne à l'avarice.

— Mais pourquoi tant économiser, lui disait sa femme, puisque nous n'avons pas d'enfants ?

— Laisse donc ! Ça se trouvera toujours pour nos petits-enfants !

**

Lu dans un journal financier à propos des valeurs de la Bourse :

Les gaz sont formés.
Les fers sont mous.

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES !

DIX Cents

Avenue de Grammont, un honnête bourgeois, qui a failli être renversé par un fiacre, interpelle le conducteur sur un ton de doux reproche :

— Mon ami, vous devriez faire attention... Songez que nous sommes déjà assez écrasés... d'impôts.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.

PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame
Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ
Médecines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes
Parfums et Articles de Toilette, un choix ...

Les Dimanches et Fêtes : 9 heures a.m. à 1 heure p.m., et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 451
Tél. Bell 2269 ED F. G. DANIEL
2318

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU **D^R CODERRE**



POUR GUERISON CERTAINE
DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.
oct. 18-94

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Électricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

Bains

Turco-Russes, De Natation et Bains Privés.

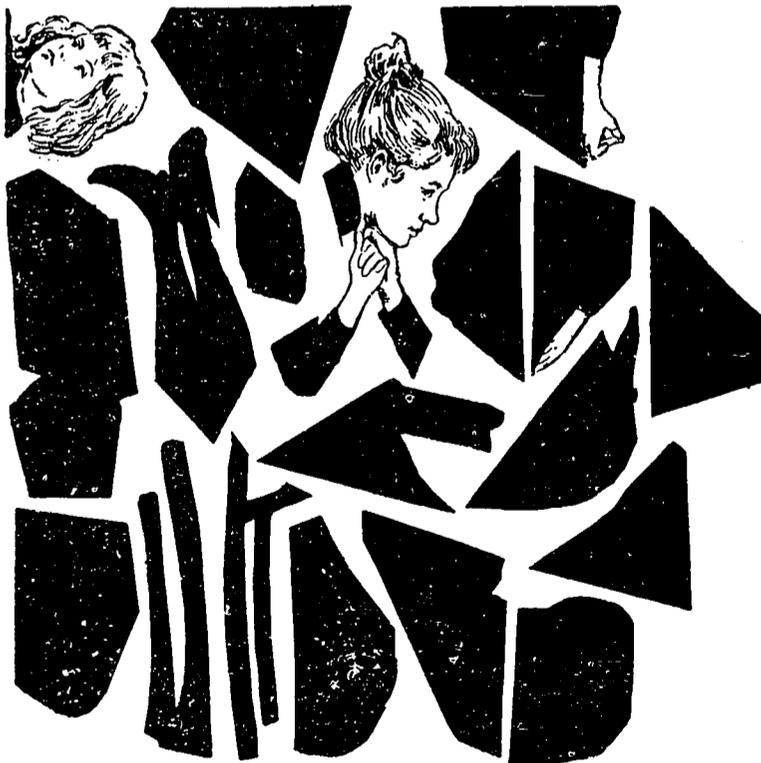
—AUX—

Bains Laurentiens

ANGLE DES RUES CRAIG ET BEAUDRY

Jours réservés aux dames : le lundi avant-midi et le mercredi après-midi.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 81



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition, LES DEUX SŒURS.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 10 juin, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magnifique épinglette pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.

30 pour cent

... DE ...

COMMISSION

Pour la vente des Billets de la

Société . . .

Nationale de

Sculpture . .

à des agents responsables

GROS LOT \$1,500.00

PRIX DU BILLET, 10c

Tirage tous les Mercredis

104 rue St-Laurent.